

ABEILARD



*Si dans les Livres saints, ou ma raison s'épuise
Je jette mes regards, je n'y vois qu'Héloïse
De la Religion les pures vérités
Ne peuvent consoler mes esprits agités.*

ABEILARD



*Si dans les Livres saints, ou ma raison s'épuise
Je jette mes regards, je n'y vois qu'Héloïse
De la Religion les pures vérités
Ne peuvent consoler mes esprits agités .*

LET T R E S
E T
ÉPITRES AMOUREUSES
D'HÉLOÏSE
E T
D'ABEILARD.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S,
Et se trouve à BRUXELLES,
Chez B. L E F R A N C Q, Imprimeur
Libraire, rue de la Magdelaine.

1 7 9 3.

*52L-302

P R É F A C E
HISTORIQUE
ET APOLOGÉTIQUE.

ABEILARD & HÉLOÏSE sont si connus par leurs amours, leurs malheurs & leur érudition profonde dans les langues orientales, que les éloges que nous en pourrions faire, n'éten- droient pas davantage la juste réputation qu'ils se sont acquise depuis plus de six siècles.

Qu'il nous soit permis seulement de parler du *Recueil intéressant* dont nous offrons au Public une nouvelle édition ; mais avant tout , nous le supplions d'être intimément persuadé des senti- mens de reconnoissance dont nous sommes pé- nétrés, de l'accueil favorable qu'il a bien voulu faire à la dernière. Le juste hommage que nous lui rendons ne nous acquittera jamais envers lui. Les soins que nous avons apportés à celle-ci, tant à la partie littéraire qu'à la partie typogra- phique, nous font espérer la même indulgence. Cette édition est non-seulement revue & corrigée avec la plus scrupuleuse attention, mais elle est encore augmentée considérablement, entr'autres, de deux *Épîtres d'Abeilard à Héloïse, en vers*, qui n'avoient pas encore paru : heureux, si le Public les lit avec autant de plaisir que *l'Épître d'Héloïse à Abeilard de M. Saurin*, dont nous

avons cru devoir enrichir aussi cette Collection ; que nous avons ornée de portraits d'*Abeilard* & d'*Héloïse*, gravés d'après les originaux de *Gardner*, fameux peintre de Londres. Nous n'avons enfin épargné ni peine ni dépense pour rendre cette édition supérieure à la précédente ; & nous osons croire qu'elle sera au moins aussi recherchée, renfermant tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur ces célèbres & malheureux Amans.

Nous avons été dans la nécessité de faire quelques légers changemens dans la *Vie d'Abeilard* & d'*Héloïse* qui est à la tête de ce Recueil, & dont le Lecteur ne nous saura pas mauvais gré. *Abeilard* & *Héloïse* si connus & en même temps si inconnus, (1) y paroîtront au naturel. On y

(1) Lorsque nous parlons d'ABEILARD & d'HÉLOÏSE inconnus, ce n'est que pour ceux qui ne connoissent ce grand homme & son épouse que d'après des histoires de leurs amours, plutôt romanesques que véritables, & dont il a paru plusieurs copies imprimées, une entr'autres, en 1700, sous le titre d'*Histoire des Amours d'ABEILARD & d'HÉLOÏSE*, dans laquelle l'Auteur a donné une libre carrière à son imagination, ayant préféré les traits de la fable & même de la plus noire calomnie, à la pure vérité. Nous ne citerons que les suivans : selon cet Ecrivain, HÉLOÏSE est fille naturelle du chanoine *Fulbert*, qui l'avoit eue d'un commerce clandestin avec une fille nommée *Genevieve*, qui accoucha d'HÉLOÏSE à Corbeil, dans une maison appartenante à *Fulbert*, où, après avoir été élevée jusqu'à l'âge de sept ans, il la mit dans un couvent comme sa niece. L'éducation particuliere qu'il lui donna, le fit soupçonner

verra *Abeilard*, né avec un grand esprit, capable des sciences les plus sublimes, devenu grand philosophe, malgré ses inclinations trop tendres, la fin tragique de son amour pour *Héloïse* l'ayant conduit à une généreuse pénitence. Entré dans l'état monastique, il y paroîtra un des plus illustres abbés de son temps, & comme un martyr par l'austérité de sa vie, & par les cruelles persécutions qu'il souffre pour maintenir la discipline régulière. La grandeur de son ame, sa patience héroïque, éclatent dans toutes ces traverses. Cependant on le voit fondateur d'ordre, & législateur de loix qui vont de pair avec celles des *Basiles*, des *Pacômes*, des *Bernards*, &c. &c.

Ce portrait surprendra, sans doute, ceux qui se sont formé des idées fort différentes de la vertu

d'en être plutôt le pere que l'oncle, comme il en faisoit lui-même courir le bruit. (Chose absurde & contre toute vraisemblance; comme s'il n'eut pas été de la prudence d'un ecclésiastique, tel qu'étoit *Fulbert*, d'ensevelir pour toujours dans l'obscurité un événement aussi criminel, sur-tout dans le siècle où il vivoit, où les devoirs de la religion étoient bien mieux remplis que dans celui-ci.) Le même historien nous dit, qu'*ABEILARD* fut extrêmement surpris d'apprendre la naissance suspecte d'*HÉLOÏSE*, qu'il aimoit jusqu'à l'adoration, & qu'il croyoit sincèrement niece de *Fulbert*. On donne dans ce roman des rivaux à *ABEILARD*, & on ne craint pas d'avancer qu'*HÉLOÏSE*, loin d'être insensible à la passion qu'elle faisoit naître en leur cœur, les écoutoit si favorablement qu'elle répondoit à leur tendresse. On lit aussi, qu'*HÉLOÏSE* eut des rivaux, mais qui

d'*Abeilard*; mais comme la vérité est toujours agréable, nous nous flattons que celle-ci ne déplaira pas au Public éclairé.

La pénitence d'*Héloïse* est un exemple pour celles qui ont eu le malheur de l'avoir suivie dans ses égaremens. Pendant vingt-deux années qu'elle a survécu à son malheureux époux, elle est un modele de vertus religieuses, & de conduire pour les supérieures. Enfin *Héloïse* nous donne à douter si la vie d'*Abeilard* est plus digne d'admiration que la sienne.

Les monumens anciens & nouveaux dont nous avons tiré l'abrégé de l'histoire d'*Héloïse* & d'*Abei-*

toutes ont trouvé ABEILARD aussi indifférent pour elles qu'il étoit amoureux d'HÉLOÏSE. Cet auteur, si fertile en inventions, s'annonce comme ayant travaillé d'après les Œuvres complètes d'ABEILARD, où il a, dit-il, puisé tous ces faits singuliers, & d'après lesquelles il a traduit les *Lettres d'HÉLOÏSE & d'ABEILARD* qui terminent son volume. Cependant, dans ces Œuvres, (si ce sont les mêmes que nous avons sous les yeux) il n'y a pas un mot de tous ces faits qu'il rapporte comme vrais. Il faut croire que cet Ecrivain a regardé ABEILARD & HÉLOÏSE comme des êtres chimériques, par l'excès de l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre; ou qu'il les a confondus avec ces hommes foibles & pusillanimes qui se laissent entraîner aux charmes inévitables de ce dieu toujours vainqueur des mortels, même les plus puissans, ce qui l'a peut-être engagé (comme bien d'autres ont fait) de semer dans son Histoire d'ABEILARD, ces épisodes fabuleux que l'on ne trouve que dans ces éditions informes, & qui sont heureusement épuisées,

lard, sont si certains, que nous n'avons pas lieu de craindre d'être accusés d'avoir donné dans de faux préjugés. C'est dans les *Œuvres complètes d'Abeilard* que nous avons puisé les faits principaux & toutes les circonstances de sa vie : ces *Œuvres* ont été publiées par *François d'Amboise*, conseiller d'état, & l'un des plus savans magistrats du royaume. Elles parurent en 1616, en un vol. in-4°. Elles contiennent les *Epîtres d'Abeilard & celles d'Héloïse*, l'histoire de leurs malheurs, avec les notes d'*André Duchesne*, ainsi que des *Commentaires sur les Epîtres de St. Paul aux Romains*. On ne publia ces *Œuvres*, qui sont les plus estimées, qu'après avoir été revues & corrigées sur 10 à 12 manuscrits de quatre à cinq cents ans d'antiquité.

Ceux, d'entre nos Lecteurs, qui voudront s'assurer de la vérité des faits que nous avons cités dans la *Vie d'Abeilard*, pourront se donner la peine de consulter, comme nous l'avons fait, les Ouvrages suivans.

*Les Conciles de l'Eglise de France; les Lettres de St. Bernard; celles de Pierre le Vénérable, abbé de Clugny; l'Histoire d'Othon de Frizinge; l'Apolo-
gie d'Abeilard, par M. d'Amboise; les Annales de M. d'Argentré & de Papire Masson; les Recherches d'Etienne Pasquier; l'Histoire de Brétagne, de dom Lubineau; l'Histoire de l'abbaye de St. Denis, par dom Félibien; la Vie d'Abeilard & d'Héloïse, par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, qui parut en 1721, en 2 vol. in-12; les véritables Lettres d'Héloïse & d'Abeilard, avec*

une *Préface apologétique, & la Censure des docteurs de Paris*, par le même, en 2 vol. in-12, & dont il y a eu deux éditions, la première à Londres, & la seconde à Paris, en 1723.

Il est encore d'autres Savans qui ont parlé d'*Abeilard* comme du plus habile théologien de son siècle, tels que, *De Foulques*, prieur de *Deuil*; *Vincent de Beauvais*; *Paul Emile*; *du Haillan*; *Belleforest*; *Vignier*; *Trithème de Ste. Marthe*; *Louis Jacob*; tome IV, *Gallia christiana*; de *Script. Cabilon*; *Camusat*, in *Antiquit. Tricass.* & *Moréri* dans son dictionnaire historique: les curieux peuvent approfondir, dans tous ces auteurs, les faits que nous avons avancés.

Tous ces Ecrivains, anciens & modernes, s'accordent parfaitement, & confirment la plupart des faits que nous avons rapportés. Ce qu'il y a d'étonnant & de rare, c'est qu'entre tant d'amis & d'ennemis qu'eurent *Abeilard* & *Héloïse*, & qui ont écrit pour ou contre eux, on ne remarque aucune contrariété de sentimens dans les principales circonstances de leur vie. Ces auteurs sont d'autant plus dignes de foi, que quelques-uns ont vécu avec *Abeilard*, & qu'ils ont été témoins de ce qui s'est passé de son temps.

Quant aux *Lettres d'Héloïse & d'Abeilard*, traduites librement du latin, par M. le comte de *Bussy Rabutin*, dont la première édition parut en 1695, il nous a semblé que le Public en avoit vu avec plaisir la réimpression dans ce Recueil: ce qui justifie le sentiment de *Malherbe*, un de nos plus grands poètes du dernier siècle, qui

assure que ces *Lettres* sont un chef-d'œuvre ; tant pour l'élégance du style, que pour la pureté de la diction : aussi, dans sa grammaire, en recommande-t-il expressément la lecture pour se perfectionner, dit-il, dans la langue françoise. (*Voyez l'Avertissement qui précède ces Lettres, Tome II. page 104.*) Ces lettres eurent tant de succès, que M. de Beauchamps, homme d'esprit & connu avantageusement dans la littérature, par des poésies agréables, les a mises en vers. Elles furent si bien accueillies, qu'il s'en fit trois éditions ; la première en 1714, la seconde en 1721, & la troisième en 1737.

Nous commençons le second volume par la fameuse *Lettre d'Héloïse à Abeilard*, du célèbre *Pope*. Tout le monde fait le succès prodigieux qu'elle a eu en Angleterre, & que c'est à cette ingénieuse Lettre que l'on doit toutes les *Epîtres* en vers qui ont enrichi notre littérature depuis seize à dix-huit ans, & dont les plus connues rendent ce Recueil précieux, telles que celles de MM. Colardeau, Dorat, Feutry, Mercier, Saurin, &c. &c.

La *Lettre d'Abeilard à Héloïse*, par un auteur moderne, a été faite pour servir de réponse à la Lettre de *Pope*. Quoiqu'il n'y regne pas le même feu, & qu'on n'y apperçoive pas le même enthousiasme & le même génie qui ont conduit la plume de l'auteur anglois, nous osons cependant assurer, d'après les différens jugemens que nous en avons entendu porter, qu'elle renferme des beautés frappantes, des expressions tendres &

élevées, & des sentimens si délicats, que *Pope* ne l'eût peut-être pas désavouée, si on la lui eût attribuée.

Les *Epîtres* en vers qui suivent sont précédées d'une idée très-précise des *Amours d'Héloïse & d'Abelard*, afin de ne point renvoyer le lecteur au premier volume.

Si nous convenons, & c'est aussi de l'avis de tous les littérateurs, que les *Lettres* & les *Epîtres en vers*, qui sont toute la richesse de cette Collection, sont autant de petits chefs-d'œuvres de poésie & de sentiment, dans lesquels l'amour conjugal est exprimé avec des couleurs si vives & si naturelles, que l'on s'imagine, en les lisant, entendre les propres expressions de ces célèbres & malheureux époux; nous conviendrons aussi que les auteurs se sont beaucoup écartés de la vérité de l'histoire, en ce qu'elles ne respirent que l'amour le plus profane, & que les *Lettres originales latines* sont au contraire pleines des plus grands sentimens & même de religion. Ces auteurs sont cependant excusables, en ce qu'ils ont écrit en vers, & que, comme Poètes, la fiction leur est permise. D'ailleurs, lorsque dans les divers tableaux de l'amour qu'ils nous ont donnés, on n'y trouve que des peintures agréables & des expressions si conformes aux sentimens qu'*Abelard* & *Héloïse* ont dû éprouver dans les différentes situations où ils se sont trouvés dans le cours de leur vie, on ne peut que couronner leurs travaux; ce que le Public a déjà fait dans la personne de M. Colardeau, que l'académie fran-

Coise avois admis au nombre de ses membres, & que la Parque impitoyable vient de nous enlever à la fleur de son âge, sans qu'il ait pu jouir des lauriers qui lui étoient destinés.

On ne trouvera peut-être pas mauvais que nous ayions terminé cette Collection par quelques fragmens d'une piece dramatique, en cinq actes & en vers, de M. Guis de Marseille, intitulée : HÉLOÏSE & ABEILARD. (*Voyez l'avertissement qui les précède, tome II, page 114.*)

Un auteur, connu par des ouvrages où regne le plus pur sentiment, nous avoit promis une Epître d'*Héloïse à Abeilard* de sa composition : des occupations inattendues l'ont sans doute empêché d'y mettre la dernière main, & ont retardé l'effet de ses promesses. Nous sentons toute la perte que nous faisons, nous qui comptions surprendre agréablement le Public par cette nouvelle production, qui sûrement n'auroit pas moins intéressé le Lecteur, que les Ouvrages qui sont sortis jusqu'à présent de la plume féconde de cet aimable auteur.

Les moindres productions d'un homme célèbre sont toujours précieuses. C'est ce qui nous a déterminé à donner l'extrait de la Lettre dont M. DE VOLTAIRE nous a honoré.

M O N S I E U R ,

Quoique j'avance, à pas de géant, à mon seizième lustre, & que je sois presque aveugle, mon cœur ne vieillit point. Je l'ai senti s'émouvoir au récit des malheurs d'Abeilard & d'Hé-

xij PRÉFACE HISTORIQUE.

loïse, dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les Lettres & les Epîtres que je connoissois déjà en partie. Le choix que vous en avez fait & l'ordre que vous y avez donné, justifient votre goût pour la littérature. Votre réponse à la Lettre de notre ami Pope, m'a beaucoup intéressé; elle enrichit votre Collection. Elle est purement écrite & avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un cœur combattu par la tendresse & le repentir! Il seroit à désirer que tous ceux qui exercent l'Art Typographique eussent vos talens; le siècle des Elzéviros, des Estiennes, des Frobens, des Plantins, &c. renaitroit. Je ne le verrai point, mais je mourrai au moins avec cette espérance.

Je suis, &c.

Votre très-humble, &c.

Du château de Ferney;

le 13 Avril 1774.

LA



LA VIE,
LES AMOURS
LES INFORTUNES
D'ABEILARD
ET
D'HÉLOÏSE.

Il est peu de personnes qui ignorent les infortunes
d'Abailard & d'Héloïse. Tout le monde sait qu'ils furent
célèbres par leur profonde érudition dans les lan-
guages orientales, (hébraïque grecques & latine) qu'ils furent
heureux dans leurs amours. Pierre Abeilard éprouva
pour ce que la vengeance humaine peut inventer
de plus barbare par l'opération cruelle qui lui fut fai-
te, qui ne lui laissa de l'homme que le nom.
L'infortuné prit naissance en 1079 au bourg de Pa-
ris près de Clisson, dans le diocèse de Nantes en Bré-
tagne. Bétranger étoit le nom de son pere, & Luce le nom
de sa mere. On assure que par un pressentiment de sa
future éloquence, ses pere & mere le nommerent *Abai-*
lard à cause de cet amas de belles connoissances, d'où
il sortoit.

XIJ PRÉFACE HISTORIQUE
 loïse, dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les Lettres & les Epîtres que je connoissois déjà en partie. Le choix que vous en avez fait & l'ordre que vous y avez donné, justifie votre goût pour la littérature. Votre réponse la Lettre de notre ami Pope, m'a beaucoup intéressé; elle enrichit votre Collection. Elle est purement écrite & avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un cœur combattu par la tentation & le repentir! Il seroit à désirer que tous ceux qui exercent l'Art Typographique eussent vos talens; le siècle des Elzévir, des Estiennes, des Frobens, des Plantins, &c. rendroit. Je ne le verrai point, mais je mourrai moins avec cette espérance.

Je suis, &c.

Votre très-humble, &c.

Du château de Ferney;
 le 13 Avril 1774.

L

DE BEL. PUN. SECUN. LIB. VII. 161
 Salapitani fraudem: & ab irâ, non defec-

160 T. LIVII DECADIS TERTIA
 rum ipsa fama variat, ut tamen plerique,



LA VIE,
LES AMOURS
ET LES INFORTUNES
D'ABEILARD
ET
D'HÉLOÏSE.

IL est peu de personnes qui ignorent les infortunes d'*Abeilard* & d'*Héloïse*. Tout le monde sait qu'ils furent aussi célèbres par leur profonde érudition dans les langues orientales, (*hébraïque grecques & latine*) qu'ils furent malheureux dans leurs amours. *Pierre Abeilard* éprouva sur-tout ce que la vengeance humaine peut inventer de plus barbare par l'opération cruelle qui lui fut faite, & qui ne lui laissa de l'homme que le nom.

Cet infortuné prit naissance en 1079 au bourg de *Palais*, près de *Cliffon*, dans le diocèse de *Nantes* en *Brétagne*. *Béranger* étoit le nom de son pere, & *Luce* le nom de sa mere. On assure que par un pressentiment de sa future éloquence, ses pere & mere le nommerent *Abeilard*, à cause de cet amas de belles connoissances, d'où

Tome I.

A

il découleroit un miel plus délicieux que celui de l'abeille. (Ainsi, suivant cette étymologie, il faut dire *Abeilard*, & non pas *Abelard* ni *Abailard*.) Quoique son pere fût noble, & qu'il suivit, avec éclat, la profession des armes, *Abeilard*, dès sa jeunesse, préféra les belles-lettres au génie militaire. Tout cédoit à la vivacité de son esprit. Ce qui devenoit un travail pénible pour ses camarades, n'étoit qu'un jeu pour lui. Les poètes, les orateurs, les langues latine, grecque & hébraïque, & la jurisprudence lui devinrent familiers. Il s'arrêta particulièrement à la philosophie scholastique, qui, dans ce temps, étoit fort à la mode. Aussi, pour s'y livrer entièrement, il céda à ses freres son droit d'aînesse & les biens qui devoient lui revenir de sa famille. Dès ce moment *Abeilard* quitta la Bretagne. Dans toutes les villes par où il passoit, il laissoit des marques de la subtilité de son esprit. Personne ne savoit mieux approfondir une question & embarrasser un homme. Non content de cet avantage qu'il avoit déjà sur les autres, par la supériorité de ses talens, & pour satisfaire la noble curiosité qu'il avoit de s'instruire & son inclination pour les sciences, il vint étudier à Paris, où la réputation de ceux qui enseignoient, attiroit des écoliers de toutes les nations de l'Europe. Parmi les savans qui se distinguoient dans cette capitale, *Guillaume de Champeaux*, fameux théologien, d'abord archidiacre de Paris, puis évêque de Châlons-sur-Marne, enfin religieux de Cîteaux, fut celui qu'*Abeilard* se choisit pour professeur. La réputation du nouveau disciple éclipsa bientôt la gloire & blessa l'orgueil du maître. Cette supériorité lui fit mille ennemis. *Guillaume de Champeaux*, entr'autres, très-jaloux des succès de son écolier, fut un de ceux qui voulurent ternir sa renommée: mais *Abeilard* triomphoit toujours. Personne n'osoit entrer en lice avec lui. Cependant, pour ne point irriter davantage la jalousie de ses adversaires, il quitta Paris, & alla enseigner la philosophie à Melun.

Cette ville étoit alors assez considérable. La cour qui y passoit une partie de l'année, attiroit beaucoup d'étrangers. *Abeilard* n'étoit âgé que de vingt-deux ans, lorsqu'il obtint la permission d'ériger en cette ville une chaire de philosophie. *Champeaux*, dont la jalousie n'étoit pas éteinte, employa envain ses amis pour empêcher son disciple d'ouvrir cette école. *Abeilard* l'emporta. Sa réputation fit tant de bruit, qu'en peu de tems il eut un si grand nombre d'auditeurs, que les classes de Paris sembloient désertes. On ne parloit plus que d'*Abeilard*. Non-seulement il effaça la gloire que *Champeaux* s'étoit acquise mais même il le rendit odieux, parce qu'on reconnut qu'une basse jalousie l'avoit animé contre ce philosophe. Quelque tems après, il alla s'établir à Corbeil. Ce fut là que les écoliers de *Champeaux* vinrent en foule se disputer contre les disciples d'*Abeilard*; mais ces derniers remportoient toujours la victoire, & acquirent à leur maître une gloire infinie. *Abeilard* en jouissoit à peine, qu'il tomba dangereusement malade. C'étoit aux dépens de ses forces & de sa santé qu'il avoit fait des progrès si rapides dans les sciences. La passion de devenir le plus grand philosophe de son siècle, lui faisoit oublier de prendre le repos & la nourriture nécessaire à la conservation de sa vie. Il fallut qu'il cédât à la violence du mal qui augmentoit de jour en jour. Les médecins l'obligèrent, s'il vouloit être guéri, d'aller prendre l'air natal. Cette décision lui fut sensible. Il partit. Les savans furent touchés de l'éloignement de ce célèbre professeur. Le desir qu'*Abeilard* avoit de retourner à Paris, lui fit prendre beaucoup sur lui-même. Il se ménagea avec tant de soin, qu'au bout de deux ans il se vit en état de paroître avec encore plus d'éclat qu'auparavant.

A son retour à Paris, il trouva les choses bien changées. *Champeaux* s'étoit fait moine : ses disciples étoient dispersés & les études languissoient. *Abeilard* étoit alors âgé de vingt-huit ans. Il fit la paix avec son an-

4 VIE D' ABEILARD

cien maître, qui enseignoit la rhétorique, & se remit sous sa discipline. Mais il ne fut pas long-tems sans se brouiller de nouveau. *Abeilard* l'obligea de changer d'opinion, & de se rétracter en public. Il profita de la disgrâce de son adversaire, & fut bientôt le seul qui enseigna dans Paris. C'est alors qu'*Abeilard* se vit considérer comme l'oracle de la philosophie. Il étoit suivi d'une foule d'auditeurs qui payoient bien chèrement l'honneur d'étudier sous le plus habile maître qu'il y eût alors dans le monde. A ces faveurs de la fortune, fut joint un canonicat de l'église de Paris. Il y a lieu de croire que s'il fût resté dans cette capitale, il en eût été évêque.

La profession monastique étoit alors dans une singulière vénération, & particulièrement en France. Il étoit très-commun de voir des princes, des évêques, & même des personnes mariées, quitter le monde pour passer le reste de leurs jours dans le cloître. Le pere d'*Abeilard* fut du nombre de ces pieux chrétiens : il se fit religieux ainsi que son épouse. Ce changement imprévu dans la famille de notre philosophe, & les lettres réitérées de sa mere, qui le pressoit de se rendre auprès d'elle, l'obligèrent de revoir sa patrie. C'est pendant cette absence que *Champeaux* fut fait évêque, ce qui fit revenir promptement *Abeilard* à Paris. Mais n'y trouvant plus personne capable d'étendre sa réputation, il prit la résolution, d'aller entendre les leçons d'*Anselme*, doyen archidiacre de Laon; mais la capacité de ce théologien ne répondant pas à l'estime qu'il en avoit conçue, il alloit rarement à ses leçons; & lorsqu'il s'y trouvoit, il avoit toujours la gloire d'imposer silence à son maître. *Anselme*, offensé de la conduite d'*Abeilard*, l'engagea d'expliquer en public le premier chapitre d'*Ezéchiel*, ce qui attira tant d'auditeurs à ce philosophe, qu'en peu de tems son auditoire devint plus nombreux que celui de son maître, qui, par une vile jalousie, le fit chasser de Laon.

Dans cette triste situation, *Abeilard* prit le parti de revenir à Paris. Il y parut en qualité de théologien. Les leçons publiques qu'il fit de l'Ecriture-Sainte, lui attirèrent les plus grands applaudissemens, & augmentèrent considérablement son revenu. Chacun se faisoit honneur de l'avoir pour ami. Son mérite, ses manières agréables & engageantes, tout paroissoit conspirer à son repos & à sa félicité.

Il y avoit déjà quatre à cinq ans qu'*Abeilard* enseignoit la théologie dans Paris, lorsqu'il apprit que, dans cette ville, il y avoit un prodige d'esprit, dont les siècles précédens n'avoient point donné d'exemples. C'étoit une demoiselle de dix-sept à dix-huit ans, d'un génie si élevé, qu'elle savoit, outre sa langue, le latin, le grec & l'hébreu. Peu de filles la surpassoient en beauté, & il n'y en avoit aucune dans le royaume, ni peut-être sur la terre, qui l'égalât en esprit & en érudition. Son nom étoit *Héloïse* ou *Louise*, déjà célèbre dans le monde par la réputation qu'elle s'y étoit acquise. On n'en parloit qu'avec admiration. Elle étoit niece d'un chanoine de la cathédrale, nommé *Fulbert*, qui l'aimoit tendrement, & qui faisoit ses délices de l'élever près de lui, avec tous les soins imaginables. Il lui tenoit lieu de père & de mère qu'elle avoit perdus dès sa plus tendre enfance. *Abeilard* fit connoissance de cette aimable fille. Il fut si transporté des perfections qu'*Héloïse* possédoit, qu'il donna à son nom la plus sublime origine, prétendant qu'il venoit du mot hébreu *Heloi*, qui signifie *Divinité*. Cependant on assure qu'elle étoit de la maison de *Montmorenci*. Ces deux personnes, si supérieures à leur siècle par les lumières de leur esprit, & par la sensibilité de leur ame, se virent, s'aimèrent, se le dirent, se le jurèrent, & prirent des précautions pour se livrer sans contrainte à leur passion.

Héloïse, plus passionnée, étoit encore plus sensible au mérite d'*Abeilard*, qu'*Abeilard* ne l'étoit au sien : il faut

6 V I E D' A B E I L A R D

convenir que ce philosophe joignit , à la science profonde dont il étoit rempli, tous les avantages du corps. Il étoit dans la fleur de son âge, âgé de trente neuf ans environ , beau , bien fait , l'air doux , la voix belle , parlant bien & chantant encore mieux. *Héloïse* avoua elle même dans une de ses lettres, que sa voix & son éloquencel'avoient enchantée. *Abeilard*, transporté d'amour , fit , sous des noms empruntés , des chansons (*)

(*) ABEILARD composa aussi, dit l'abbé Dubos, en langue françoise des chansons pour *Héloïse*, & d'autres petites pièces qui étoient reçues avec des applaudissemens incroyables. Cet auteur s'est trompé: ces chansons étoient Latines. L'éditeur des Poésies du roi de Navarre s'exprime ainsi, (page 206 à 213, tome I. édit. de Guérin, 1742) Au seul nom d'Abeilard, on est ému, touché. On a de lui l'idée d'un savant & d'un galant homme, dont la réputation, les amours & les infortunes remuent & attendrissent, pour peu qu'on soit sensible. Formé pour aimer, instruit par le cœur & par Ovide, quelle devoit être sa poésie! Ce seroit un mérite pour la langue françoise, en l'état auquel elle étoit de son temps, si elle avoit pu exprimer ce que pensoit un homme si tendre, si délicat & si habile. J'ai cherché dans ses œuvres, quelques prétendues galanteries en vers françois, dont, suivant nos auteurs, il charmoit *Héloïse*, & tout le royaume. Je n'en ai rencontré aucune, & tout ce qu'on en dit est sans nul fondement.

» Quand ma connoissance commença avec *Héloïse* dit
 » Abeilard, j'étois d'une réputation brillante, dans la fleur
 » de la jeunesse, d'une figure si agréable, que je n'avois point
 » à craindre de cruelles; j'eus d'autant plus de facilité à
 » me faire aimer de la jeune *Héloïse*, qu'elle avoit une
 » vive passion pour les lettres; passion rare chez les dames, &
 » qui l'a rendu célèbre dans toute l'Europe. L'amour m'ayant
 » embrasé le cœur, si j'inventois encore quelques vers, ils
 » ne parloient plus de philosophie, ils ne respiroient que

à la louange de sa maîtresse, qu'il lui envoyoit secrètement, & qui bientôt coururent toute la ville. Mais ils ne pouvoient se voir librement. Cette contrainte obligea *Abeilard* d'employer toute son adresse pour se faciliter les moyens de voir & d'entretenir en liberté *Héloïse*. En conséquence, il fit consentir, par ses amis, *Fulbert* à le prendre en pension chez lui, sous des prétextes honorables & spécieux. *Fulbert*, prêtre aussi

» le langage de mon vainqueur. Plusieurs de mes petites pie-
 » ces sont chantées dans nos villes, par ceux, sur-tout,
 » dont le cœur est dans une situation pareille à celle où je
 » me trouvois. »

Abeilard ne dit rien de plus de sa poésie. *Héloïse*, qui en étoit plus touché que lui, en parle avec plus de feu. « En-
 » tre les qualités qui brilloient en vous, lui dit-elle, deux
 » sur-tout m'enflammerent; les graces de votre poésie & cel-
 » les de votre chant: toute autre femme en auroit été égale-
 » ment enchantée. Lorsque, pour vous délasser de vos exer-
 » cices philosophiques, vous composez en mesure simple, ou
 » en rime, des poésies amoureuses, tout le monde vouloit les
 » chanter, à cause de la douceur de votre expression & de
 » celle du chant. Les plus insensibles aux charmes de la mé-
 » lodie, ne pouvoient vous refuser leur admiration. Comme
 » la plupart de vos vers enchantoient nos amours, mon nom
 » fut bientôt connu par le vôtre. Les sociétés particulières,
 » & les publiques, ne retentissoient que du nom d'*Héloïse*;
 » les femmes envioient mon bonheur. Hélas! que sont devenus
 » ces temps heureux? Qu'ils sont changés! »

Dans ce récit des effets de la poésie d'*Abeilard*, il n'y a pas une syllabe qui fasse voir qu'elle ait été écrite en langue vulgaire. Auroit-elle eu dès-lors cette douceur & cette mélodie, qui distinguoient particulièrement les vers de ce beau génie, & qui les rendoient si chantans? Et si elle l'avoit eue, pourquoi auroit-elle été autant négligée qu'elle l'étoit encore? Non sûrement, elle ne l'avoit point.

8 V I E D' A B E I L A R D

simple qu'avare, accepta, sans hésiter, la demande que lui fit *Abeilard* de prendre un logement dans sa maison, aux conditions cependant de lui payer une forte pension & d'instruire sa niece. Il poussa même la complaisance si loin, qu'il permit au précepteur de châtier *Héloïse*, si elle étoit indocile à ses leçons. Voilà donc nos amans libres de se voir, de se parler la nuit comme le jour. Cette étroite liaison forma bientôt une dan-

Abeilard recommande en quelque endroit de ses ouvrages; l'étude de trois langues, l'hébreu, le grec, le latin; il en relève la beauté; il en fait sentir l'utilité; tout ce qu'il a écrit, ses lettres même à Héloïse, sont en latin. Imagine-t-on, qu'il aura renoncé à une langue si chérie, si familière, pour écrire dans la françoise, encore informe, des chansons qui devoient courir par tout le royaume? Son mépris pour les jargons populaires, différens alors en chaque canton de la France, est bien marqué dans sa lettre, où il décrit ses calamités. « Je fus nommé dit-il, à l'abbaye de saint Gildas (de l'évêché de Vannes en Bretagne.) Sans les persécutions que j'éprouvois, qu'aurais-je été faire en cette terre barbare dont j'ignorois la langue? »

Puisque le langage de sa patrie lui étoit devenu si étrange depuis qu'il l'avoit quittée, que devoit lui être celui d'un autre pays? Il faut en conclure que les vers que l'on nous avoit annoncés comme françois, étoient latins, rimés ou mesurés. Metro, vel rythmo composita reliquisti carmina. Ces deux mots, metro vel rythmo, dont *Yves de Chartres* s'est aussi servi, font entendre que les versificateurs de ce tems-là connoissoient deux sortes de vers. Le mesuré sans rime, tels qu'étoient ceux des anciens poëtes latins, & ceux qu'un *Raimond*, religieux de l'ordre de Cluni, en ce même siècle, composa à Toulouse, sur lesquels l'abbé *Pierre*, surnommé le Vénérable, le complimenta dans une lettre (Pet. Venerab. t. 4. Epist. 24.) qu'il lui écrivit en vers hexamètres & pen-

gereuse familiarité, & cette familiarité une union de cœurs si intime, qu'en peu de tems *Héloïse* devint si éprise, qu'elle n'aimoit plus de son maître que les leçons que l'amour lui dictoit. Ils cherchoient, sous prétexte d'étudier, les endroits les plus écartés; mais la passion l'emportoit toujours sur le devoir. Pendant plusieurs mois ces amans vécurent heureux dans les bras de l'amour mais ce commerce secret transpira & devint public. Les disciples d'*Abeilard* furent les premiers qui s'en apperçurent par la négligence de leur maître dans ses leçons. On en fit des chansons; *Fulbert*, qui n'auroit jamais pensé

rametres, qui ne sont aussi que mesurés. Je vais en rapporter ci-après.

De tant de vers amoureux que produisit la muse d'Abeilard, aucun n'a échappé à la rigueur de l'oubli; deux seulement, qui se sentent de la piété dans laquelle il chercha la consolation à ses adversités, se lisent à la fin de la seconde lettre à Héloïse, (Epist. III.)

Vive, vale, vivantque tuæ, valeantque sorores.
Vivite; sed Christo, quæso, mei memores.

.

*Adieu, ma sœur, adieu; vivez, vos sœurs & vous,
Vivez en Jesus-Christ, souvenez-vous de nous.*

Le langage de ces deux vers latins éloigne encore le peu de vraisemblance qu'il y a que ceux qu'il fit par galanterie fussent françois.

Il étoit si peu d'usage alors de composer de petites pieces en rimes françoises, que dans une élégie mesurée & rimée, où Hilaire, disciple d'Abeilard, exprime son chagrin, de ce que, sur les rapports de quelque écolier perfide, Abeilard avoit reçu ordre de quitter le Paraclet, pour se retirer à Quincey, près de Nogent, le refrain de chaque strophe de l'élégie est un jargon françois, & n'a point sa rime. En voici les deux premières strophes.

A 5.

de sa niece un tel dérèglement , & qui ignoroit le commerce clandestin de ces deux amans , ne l'apprit que par ses amis & par des chansons qui lui découvrirent tout le mystère. C'est alors qu'il se reprocha sa trop grande simplicité & son aveuglement. Il s'accusa d'imprudence : l'amitié qu'il avoit pour *Héloïse* suspendit son indignation. Il la fit venir , lui parla des bruits scandaleux qui se répandoient sur son compte. *Héloïse* dissimula , fit au contraire l'éloge de la retenue & de la sagesse de son maître ; que s'ils avoient passé des nuits ensemble , elles avoient été employées à l'étude ; que les lieux écartés où ils alloient souvent , étoient choisis pour travailler avec plus de tranquillité , & que ces vers & ces chansons pleines de passion étoient un jeu d'esprit d'*Abeilard* pour le délasser d'un travail qui ruinoit sa santé. Enfin , que ce qu'on pu-

Lingua servi , lingua perfidiæ ;
Rixæ motus , semen discordiæ ,
Quam sit prava , sentimus hodiè ,
Subjacendo , gravi sententiæ ;

Tot a vers nos li mestre.

Lingua servi , nostrum dissidium ;
In nos Petri commovit odium ;
Quæ meretur ? ultorem gladium ,
Quia nostrum extinguit studium ;

Tot a vers nos li mestre.

OPERA ABAIL. p. 243.

Ce refrain , si je l'entends bien , signifie que le mestre qui avoit envoyé l'ordre à Abeilard , de se retirer du Paraclet , faisoit un grand tort à ses disciples , en les privant de ses leçons.

Il suffit que les chansons d'Abeilard , pour Héloïse , aient été faites sous des noms empruntés , pour qu'elles soient restées dans l'oubli. On ne doit point être étonné de ne les pas trouver dans les Œuvres de cet homme célèbre , qui , depuis son infortune , s'étoit totalement consacré à Dieu.

bloit de ce grand homme n'étoit qu'une pure calomnie inventée par ses ennemis , & que lui attiroit son rare mérite. *Fulbert* ne fut pas la dupe de ce feint discours. Il s'emporta vivement contre sa niece , & , après avoir accablé de reproches & d'injures *Abeilard* , il le chassa honteusement de sa maison.

Dans ce malheur , *Abeilard* ne voyoit que celui de sa maîtresse ; comme *Héloïse* , dans sa disgrâce , n'étoit touchée que de l'affliction de son amant & d'avoir causé la ruine de sa fortune. Ils ne pouvoient plus se voir. Les amours de ces infortunés devinrent la nouvelle du jour. Mais *Abeilard* , pour dissiper ce bruit , fit entendre que toute cette carastrophe n'étoit qu'une vision du chanoine *Fulbert* , qui jaloux de sa niece , entroit , sur les moindres apparences , dans de fâcheux soupçons. Ce discours eut tout l'effet que ces amans pouvoient en attendre. *Abeilard* , plus tranquille , reprit ses exercices. A peine jouissoit-il de cette tranquillité qu'il reçut secrètement une lettre d'*Héloïse* , qui lui donnoit avis , avec des transports de la joie la plus excessive , qu'elle étoit enceinte. *Abeilard* ne songea plus qu'aux moyens de sauver l'honneur de sa maîtresse , ayant tout à craindre du ressentiment de *Fulbert*. En conséquence , il fit avertir *Héloïse* que , pendant l'absence de son oncle qui devoit aller passer quelques jours à la campagne , il viendrait la nuit l'enlever ; qu'elle se déguiseroit en religieuse , & qu'il la conduiroit sous cet habit , en Bretagne chez sa sœur , que ce tendre amant avoit eu soin de prévenir. Cet arrangement eut tout le succès qu'ils avoient espéré. *Fulbert* , de retour , ne trouvant plus sa niece chez lui , entra dans une fureur inconcevable , & vouloit aller poignarder *Abeilard* , s'il n'eût craint un traitement pareil à celui qu'il méditoit contre ce ravisseur. Il aimoit si fort cette fille , que le chagrin de ne la plus voir lui fit perdre l'appétit & le repos , de sorte qu'une sombre mélancolie s'empara bientôt de son esprit.

Pendant ces entrefaites, *Héloïse* mit au monde un fils ; qui lui parut d'une si rare beauté , qu'elle le nomma *Astralabe*, qui signifie *Astre brillant*. Cette nouvelle circonstance , qui faisoit tant de plaisir à ceux qui lui avoient donné la vie , augmenta la douleur de *Fulbert* à un point qu'il en devint presque fou. Il se promit de se venger de l'affront qu'*Abeilard* lui avoit fait ; mais celui-ci , prévenu de cette résolution , se tint sur ses gardes. Il ne sortoit plus que bien armé , & accompagné d'une multitude de ses écoliers. Cette précaution arrêta le dessein de *Fulbert*, sans cependant rien diminuer de ses afflictions.

Abeilard eut pitié de la peine qu'il avoit causé à cet oncle si outragé. Il eut le courage d'aller chez lui. Il employa tout ce que l'esprit & l'éloquence peuvent suggérer pour appaiser le courroux le plus redoutable , & pallier sa faute. Il ne manqua pas de s'excuser sur les charmes puissans d'*Héloïse*, & qu'il étoit résolu , pour l'honneur de cette charmante personne , de lui donner toute la satisfaction qu'il souhaiteroit. *Fulbert* parut s'adoucir , & devint plus traitable. *Abeilard*, transporté de joie , lui offrit d'épouser *Héloïse*, à condition que le mariage seroit tenu secret , afin de ne pas nuire à sa réputation , d'où dépendoit toute sa fortune. Le chanoine le prit au mot , & en présence de plusieurs parens , il fit la paix avec *Abeilard*, qu'il embrassa ; & pour témoigner sa parfaite réconciliation , il lui jura une amitié éternelle.

Après avoir ainsi donné sa parole, *Abeilard* partit pour aller chercher sa future épouse. Il espéroit lui faire beaucoup de plaisir , en lui aprenant l'objet de son voyage. Mais qu'elle est sa surprise ; *Héloïse* désapprouve son dessein. Elle emploie tout ce qu'elle a d'esprit pour l'empêcher de l'épouser. Elle lui fait entrevoir les embarras du ménage , qu'ils ne conviennent point à un philosophe , & lui dit qu'elle préféreroit l'amour aux liens de l'hymen , aimant mieux être sa maîtresse que sa femme.

Abeilard, pénétré de ces tendres sentimens , ne pu

s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame & le courage d'*Héloïse*. Mais sa parole étoit donnée à son oncle & à ses parens : il lui étoit impossible de reculer. *Héloïse*, loin de se rendre aux discours persuasifs d'*Abeilard*, devint encore plus éloquente ; elle ne put cependant rien gagner sur le cœur de son amant ; & loin de modérer l'excès de sa douleur, lorsqu'elle se vit obligée de partir, & comme si elle eût pénétré dans l'avenir, elle s'écria : *Fasse le ciel que ce funeste mariage ne soit pas la perte de l'un & de l'autre, & que les peines qui le suivront, ne soient pas plus grandes que l'amour qui l'a précédé !* Dans ces entrefaites ils perdirent leur fils.

Ils arrivèrent chez *Fulbert*, qui leur fit tout le bon accueil qu'ils pouvoient desirer. Le jour pris pour la célébration des noces, ils se rendirent dans une église, accompagnés de part & d'autre de quelques amis affidés, & reçurent du prêtre la bénédiction nuptiale. Pour rendre le mariage plus secret, les nouveaux époux se séparèrent au sortir de l'église. *Héloïse* alla demeurer chez son oncle, & *Abeilard* reprit son appartement, & continua comme à l'ordinaire, ses études & ses leçons publiques. Tout contribuoit à la félicité & au dessein de ces époux. Malgré la violence de leur amour, ils se voyoient rarement. Ils cédoient à des considérations d'intérêt, & d'une réputation qu'*Abeilard* vouloit soutenir, & d'où dépendoit leur bien être. Mais ce qui fait le bonheur de la vie, n'est pas toujours une fortune éclatante. *Abeilard* & *Héloïse* fussent été heureux au milieu de leur disgrâce, si les choses fussent restées ainsi. *Fulbert* ne crut pas l'honneur de sa niece entièrement réparé, si le mariage ne se déclaroit pas. Il ordonna à ses domestiques de le divulguer contre sa parole. Il le dit lui-même, & en peu de tems la nouvelle s'en répandit par tout Paris. *Héloïse* en recevoit des complimens, mais prévoyant qu'un tel bruit alloit faire un tort considérable à son époux, elle se mit sur la négative, &

protesta à tout le monde qu'il n'en étoit rien. Cette adorable femme accompagnoit ses discours de tant de marques de sincérité, qu'on ne douta presque plus que *Fulbert* étoit un imposteur, ce qui le tourna en ridicule. Ce mauvais succès l'irrita davantage contre sa niece : il la menaça & la maltraita d'une manière indigne de son caractère. *Héloïse* s'en plaignit à son époux, qui, sans perdre de tems, la retira des mains de cet oncle forcené, & lui choisit pour retraite l'abbaye d'Argenteuil, où elle avoit été élevée dès le berceau. C'est dans cette maison qu'elle avoit appris les langues; elle y avoit beaucoup d'amies, & les religieuses la reçurent chez elles avec le plus grand empressement.

Fulbert ne fut rien du dessein d'*Abeilard* que lorsque sa niece ne fut plus chez lui. De tems en tems *Abeilard* alloit voir son épouse, mais avec circonspection, & de façon que personne ne se doutoit de leur entrevue ni à Paris, ni à Argenteuil.

Lorsque *Fulbert* apprit qu'*Héloïse* étoit à l'abbaye d'Argenteuil en habit de religieuse, il devint furieux; il s'imagina qu'*Abeilard* vouloit que sa femme en fit son état, & rendre par-là son engagement nul. Il fit entrer ses parens & ses amis dans son ressentiment, leur exagéra la perfidie de son neveu, & l'affront qui rejailissoit sur la famille. Il n'eut pas de peine à les faire conclure à la vengeance : ils résolurent donc de se venger par leurs propres mains, & de punir *Abeilard* par le même endroit qui les avoit déshonorés, ravis de ce que du même coup ils puniroient en même-tems *Héloïse*.

Il ne s'agissoit plus que d'exécuter leur infame projet. Pour cet effet, ils gagnèrent, à force d'argent, un des valets d'*Abeilard*, qui promit de leur livrer son maître la nuit qu'on voudroit choisir. Les assassins, au nombre de cinq, tous parens de *Fulbert*, se transporterent vers le minuit au logis d'*Abeilard*. Le traître de valet avec

lequel ils s'entendoient , les introduisit jusques dans la chambre où couchoit son maître. Quatre des plus robustes se saisirent d'*Abeilard*, lorsqu'il étoit encore dans son premier sommeil, & le cinquième prenant un rasoir, lui fit le dernier des outrages , en ne lui laissant aucune ressource à la concupiscence. Cet horrible forfait exécuté, ils laissèrent le malheureux *Abeilard* baigné dans son sang, & prirent la fuite. Le bruit que ces scélérats firent en se retirant , joint aux cris du patient qui appelloit à son secours, attirèrent les voisins chez lui , qui le trouverent dans l'état le plus pitoyable. On fit venir un chirurgien. La justice, informée de cet horrible attentat, se transporte sur les lieux, apprend d'*Abeilard* le nom des complices de ce crime affreux. On dresse des procès-verbaux, on fait les informations les plus exactes, & on envoie des archers de toutes parts pour arrêter les coupables.

A peine le jour commençoit à paroître, que cette triste nouvelle, déjà répandue dans la ville, attira chez *Abeilard* une multitude infinie de monde pour prendre part à sa douleur. On n'entendoit de tous côtés que des pleurs & des gémissemens. Tout Paris étoit affligé de ce malheur, autant par la nouveauté de l'attentat, que par l'estime & la vénération qu'on avoit pour ce savant homme. Les dames furent si sensibles à sa disgrâce, qu'elles en versèrent des larmes.

La justice, bien informée, décréta de prise-de-corps le chanoine *Fulbert* : on lui fit son procès. Il fut dépouillé de tous ses bénéfices, & ses biens confisqués au profit de l'église. De tous les complices de cet attentat, qu'on poursuivoit vivement, on n'en put arrêter que deux, dont l'un étoit son scélérat de valet. Ils furent l'un & l'autre condamnés à la peine du talion, & à avoir les yeux crévés. Quelque dur que parût alors ce châtiement, il seroit aujourd'hui bien au-dessous de ce crime qu'on puniroit de mort. Si les témoignages d'estime

que reçut *Abeilard*, dans ces tristes conjonctures, devoient le consoler, il n'en étoit pas moins affligé. Il devint insupportable à lui-même; il auroit préféré la mort à l'état où il se trouvoit. Il craignoit de se montrer en public, & de devenir le sujet de la raillerie du peuple. La vivacité de son esprit & toute son érudition ne servoient qu'à augmenter sa douleur. La religion venant à son secours, le consolait; mais l'idée de sa confusion l'emportant sur toutes les autres, il se détermina à la cacher dans l'obscurité d'un cloître.

Un dessein si pieux ne pouvoit se remplir sans le contentement de son épouse, *Héloïse* étoit encore dans le fort de la douleur que lui avoit causé la nouvelle de ce désastre arrivé à son malheureux époux, lorsqu'il lui fit savoir sa résolution. Il l'exhortoit à suivre son exemple & à dire, comme lui, un éternel adieu à ce monde trompeur.

*A voir tous les dangers d'un monde séducteur,
C'est en Dieu que l'on peut trouver le vrai bonheur.*

Une ame moins noble que celle d'*Héloïse*, auroit sans doute succombé sous le poids de tant d'afflictions. Elle n'avoit que vingt-deux ans au plus, lorsqu'elle consentit à se séparer d'un époux qu'elle aimoit plus que sa vie: elle crut, pour lui plaire, qu'elle devoit l'imiter en se faisant Religieuse. Elle devenoit donc *une épouse sans mari, une veuve avant sa mort, une mere sans enfans, une religieuse sans vocation, une désolée sans appui, une solitaire au milieu du monde qu'elle aimoit encore.* Comme elle n'avoit jamais eu d'autres volontés que celles de son époux, chose rare dans les femmes, même les plus chrétiennes, elle ne balança pas un moment à prendre le parti que lui offroit *Abeilard*. Cette infortunée se regardoit comme la cause de tous les malheurs de son mari; elle crut n'en pouvoir jamais assez faire pénitence. Dans ces tristes entrefaites, ils s'écrivirent

mutuellement des lettres, où la noblesse des sentimens & les beaux traits dont elles étoient remplies auroient orné notre histoire, si elles fussent venues à notre connoissance. Pour *Abeilard*, aussi-tôt qu'il fut guéri de sa blessure, il alla cacher sa honte dans le cloître de Saint-Denis, où il fut reçu avec empressement, à cause de son mérite & de sa réputation. Il prit l'habit de Religieux. Avant de prononcer ses vœux, il engagea *Héloïse* à suivre son exemple. Accablé de son malheur, sa foiblesse l'avoit rendu jaloux : il s'étoit fait de tous les hommes autant de rivaux. *Héloïse* s'aperçut de cette jalousie ; elle y fut si sensible, qu'elle en versa des larmes : elle surmonta cependant ce déplaisir, & prononça ses vœux solennels avec un courage au-dessus de son sexe. On voyoit, jusque dans l'excès de sa douleur, des marques de son érudition : les paroles qu'elle venoit de prononcer étant une imitation de ces vers de la *Pharsale* de *Lucain* : *O maxime conjux ! &c.*

O mon illustre époux !

Sur qui l'injuste ciel fait tomber son courroux,
A quel affreux malheur ton épouse t'expose !
Tu te vois accabler ! j'en suis la seule cause.
Falloit-il que l'hymen nous unit de ses nœuds,
S'il devoit à jamais te rendre malheureux ?
Mais je veux te venger du destin qui t'opprime :
Vois ce que j'entreprends ; reçois-moi pour victime.

Ainsi cette admirable femme, en s'offrant à Dieu, portoit à l'autel le cœur de son époux & le sien, & son sacrifice immoloit l'un & l'autre.

J'offrois au ciel un cœur qui n'étoit plus à moi,
Et quand je l'invoquois, je ne pensois qu'à toi.

Quelques jours après cette triste cérémonie, *Abeilard* fit profession. Il faut convenir que son sacrifice étoit plus pur, plus dégagé des passions humaines, &

par conséquent plus digne de Dieu que celui d'*Héloïse*. Ses supérieurs l'engagerent à reprendre ses fonctions ordinaires ; c'est-à-dire, à continuer ses leçons de théologie. Il ne peut résister à leurs vives sollicitations. Les Religieux de son ordre ne suivant pas les austérités de la règle, *Abeilard* crut devoir leur remontrer que leur dérèglement étoit un sujet de scandale, qu'ils devoient mener une vie plus conforme à leur état. Ses bons avis le rendirent si odieux aux Moines, qu'ils résolurent de le chasser de la Communauté.

A peine *Abeilard* eut-il reçu l'ordre de prêtrise, que son supérieur lui commanda de se retirer, sans aucun délai, dans une petite maison de campagne qu'il lui assigna pour ses fonctions, ajoutant que le tumulte du monde & le grand abord qu'il y avoit à Saint-Denis, étoient contraires à des études si sérieuses ; qu'un lieu retiré seroit plus convenable pour ses leçons. *Abeilard* s'aperçut bien du piège qu'on lui tendoit ; mais il obéit. Cette retraite lui fut plus glorieuse que ses freres ne le souhaitoient. A peine fut-on que ce docteur professoit la théologie hors du Couvent, qu'on accourut de toutes parts pour se faire instruire. Les contemporains de ce docteur font monter le nombre de ses auditeurs à plus de trois mille. Il y en avoit d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, de Flandres, de Bretagne, &c. &c. C'est de cette école que sont sortis tant de grands hommes qui ont éclairé l'Eglise. Nous ne citerons ici que *Guy du Châtel*, Cardinal, & depuis Pape, sous le nom de *Célestin II*. Le fameux *Pierre Lombard*, évêque de Paris. *Gaudefroy*, évêque d'Auxerre ; *Bérenger*, évêque de Poitiers. *Saint Bernard*, qu'on fait n'avoir pas toujours été des ses amis, avoue que la plupart des cardinaux & des prélats de l'Eglise romaine avoient étudié sous ce grand homme. Il est vrai que cet habile théologien se servoit d'une excellente méthode dans sa manière d'enseigner : il commençoit ses leçons par les

louanges de la philosophie, c'est-à-dire, de la vraie sagesse, qui consiste à se connoître soi-même. Il blâmoit l'ignorance & l'aveuglement de ceux qui vivent comme des bêtes, sans penser à s'instruire; ensuite il donnoit des instructions solides de la logique, de la physique, des mathématiques, sur-tout la géométrie & l'astronomie, & enfin la morale qu'il enseignoit par pratique. Après ces études, il amenoit ses disciples à la théologie, & leur faisoit lire tout ce qu'en avoient dit les Anciens, soit grecs, soit barbares, & les exhortoit à ne s'attacher à aucun philosophe, quelque réputation qu'il eût, mais à Dieu seul & à ses préceptes; ensuite il leur expliquoit les saintes écritures, dont il étoit le plus savant interprète de son temps.

Toutes ces belles qualités, jointes à son désintéressement, qui lui attirèrent tant de monde, (car depuis qu'il étoit religieux, il n'exigeoit aucun salaire de ses écoliers,) ne manquèrent pas d'exciter l'envie & la jalousie des autres maîtres, qui voyoient, avec douleur, leurs écoles désertes & leur réputation flétrie. A peine leur nom étoit il connu parmi les savans, depuis qu'*Abeilard* enseignoit. Tel est un petit arbrisseau sous un grand chêne qui étendant ses branches & ses feuillages, le cache de son ombre, & lui permet à peine d'être aperçu de ceux qui passent.

Tant de célébrité ne pouvoit manquer d'animer ses nouveaux ennemis, entr'autres *Albéric* & *Lotulphe*, professeurs de Rheims, qui s'élevèrent contre lui. Mais *Abeilard* triompha de leurs persécutions. C'est dans ces tems qu'il composa, aux instantes prières de ses écoliers, un traité de théologie, sur la Trinité, qui contenoit un abrégé de cette divine science, & qui fut reçu du public avec un applaudissement général. La réputation de cet ouvrage reveilla la fureur de ses ennemis, qui déferèrent son livre à l'archevêque de Rheims, comme rempli d'hérésies. Ce prélat assembla, en 1120, un con-

cile à Soissons pour le faire condamner. *Abeilard* est cité à ce concile par le légat du pape. Ce procédé surprit extrêmement ce professeur, qui pensa être lapidé en entrant à Soissons. Les prétextes dont s'étoient servis ses ennemis pour exciter cet orage, se trouverent faux. Son ouvrage fut remis, pour être examiné scrupuleusement, entre les mains de ses deux plus grands adversaires, qui n'y trouverent rien que de très-orthodoxe. Pendant ce tems, *Abeilard* prêche à Soissons avec le plus grand succès. Son mérite lui procure un entretien avec *Albéric* : ce dernier est couvert de confusion. Il triomphe : de sorte qu'on vit en lui l'accomplissement de ces paroles de saint Jérôme : *Le mérite & la vertu ne manquent jamais d'envieux qui se déchainent contre eux. Les foudres ne frappent que les montagnes les plus élevées.* Cette pensée, que ce saint avoit puisée dans *Lucain*, peut se traduire ainsi :

Ces superbes rochers qui menacent les cieux,
Eprouvent, les premiers, la foudre :
Ces chênes, dont la cime est cachée à nos yeux,
Sont les premiers réduits en poudre.
Plus le mérite est grand, plus il a d'envieux.

Cependant les ennemis d'*Abeilard* travailloient toujours à le perdre ; ils firent nommer de nouveaux censeurs pour examiner, avec la dernière rigueur, son traité de la *Trinité* : ils réussirent ; &, malgré sa réputation & ses amis, *Abeilard* ne put empêcher que son livre ne fût condamné au feu. Il est obligé, en plein concile, de le brûler lui-même, au grand étonnement de l'assemblée. Il versa cependant des larmes sur son sort, » lui qui » n'avoit travaillé, comme il le dit lui-même, que pour » la gloire & l'honneur de l'église. Est-ce là, disoit-il, » le salaire de mes travaux, & la récompense que méritoit la droiture de mon intention. » On lui avoit donné son cloître pour prison, où il ne manquoit pas de conso-

lation. Quelques mois après il fut remis en liberté. De retour à Saint-Denis, les moines du monastere n'y virent pas d'un bon œil, parce qu'il censuroit leurs actions. Son opinion sur saint Denis l'aréopagite, lui attire une nouvelle persécution. Les moines de l'abbaye le font mettre en prison comme criminel d'état. Par la faveur de plusieurs religieux qui voyoient avec peine l'envie de leurs freres contre *Abeilard*, il se sauve de la prison, & se retire dans les états du comte de Champagne, qui le reçoit avec plaisir. Après avoir essuyé plusieurs contradictions avec ses supérieurs à qui il avoit écrit, il a l'avantage de remporter la victoire, & d'obtenir la démission de ses vœux, & sa retraite du couvent de Saint-Denis. Ce savant théologien eut donc la liberté d'aller où il voudroit, d'accord avec l'abbé *Suger*, son supérieur.

L'amour de la solitude engagea *Abeilard* à se retirer proche de Nogent-sur-Seine. Il y fait bâtir, avec la permission de l'évêque Hatton, un oratoire qu'il dédie au Saint-Esprit, & à qui il donne le nom de *Paraclet*, c'est-à-dire, *Consolateur*. Sa retraite n'empêche, point qu'un grand nombre de disciples viennent l'accompagner, & que son mérite lui attiroit de toutes les parties de l'Europe. *Abeilard* dit lui-même, dans l'histoire de ses malheurs : « que la plupart des écoliers qui étoient en » France préféroient le plaisir d'être pauvrement avec » lui à la campagne, à celui d'être bien logés & nour- » ris délicatement dans les villes. » Il y enseigne malgré lui la théologie, & compose un nouveau *traité de Morale*. On l'accuse d'hérésie, pour avoir dédié son église au Saint-Esprit. Il se justifie, & confond ses adversaires qui ont recours aux calomnies. *Abeilard* se désole ; il eut beaucoup de peine à se défendre : il réussit cependant, & il est fait abbé de *Saint-Gildas de Ruys*, dans le diocèse de Vannes. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de cette abbaye, les religieux n'ayant point une conduite régulière, il veut y met-

tre une réforme. *Abeilard* avoit alors quarant-sept ans environ. Le malheur le suivoit par-tout, les moines de *Saint-Gildas* firent souffrir à leur nouvel abbé toutes les persécutions possibles. Le souvenir de son cher *Paraclet* augmentoit sa douleur. Il avoit été si sensible à la désolation de ses disciples, lorsqu'il les eut abandonnés, que ce souvenir ajoutoit encore à ses peines. Tandis que toutes ces pensées rouloient dans son esprit, la providence lui fournit une occasion de satisfaire à sa piété, & d'établir dans le *Paraclet* une communauté de saintes religieuses dont *Héloïse* seroit abbesse.

Cette chere épouse d'*Abeilard*, par son exemple & ses rares qualités, étoit devenue, pour ses sœurs, un modele de régularité, ce qui porta son abbesse à la faire prieure de sa communauté. Quoiqu'elle n'eût pas encore vingt-huit ans, elle s'acquitta de cet emploi avec beaucoup d'édification. Son érudition, son éloquence naturelle la firent briller dans cette charge. Mais ses instructions devenoient inutiles; leur maison d'Argenteuil étoit si dérégée, que les religieux de Saint-Denis prirent ce prétexte pour les en chasser, & s'y introduire eux-mêmes.

Abeilard, ayant appris cette triste nouvelle, écrivit à *Héloïse*, & l'invita à venir dans la solitude du *Paraclet*, qu'il lui offrit avec ses dépendances. Elle accepta ce parti, & fut suivie de huit ou dix religieuses d'Argenteuil qui s'étoient particulièrement attachées à sa personne. Entre ces religieuses, il y avoit deux nieces d'*Abeilard*. Il se crut obligé d'aller sur les lieux pour y recevoir *Héloïse* & ses compagnes, & les mettre lui-même en possession des biens qu'il leur donnoit. Douze ou treize années s'étoient écoulées depuis qu'ils ne s'étoient vus. Je laisse au lecteur à se représenter tous les mouvemens de leurs cœurs dans cette entrevue; & à pénétrer dans leurs premiers entretiens sur tant de disgrâces & d'événemens extraor-

dinaires. La donation fut générale, & *Abeilard* ne manqua point de prendre toutes les sûretés nécessaires pour rendre cet établissement stable & de durée. *Héloïse* fut élue, d'une voix unanime, supérieure de cette communauté. *Abeilard*, après les avoir exhorté toutes à l'union & à l'exacte observance de leur règle, retourna à son abbaye de *Saint-Gildas*.

Ces nouvelles habitantes du Paraclet souffrirent extrêmement dans les premières années de leur établissement. *Héloïse* cependant s'y plaisoit beaucoup. La seule pensée qu'*Abeilard* y avoit demeuré & élevé les bâtimens, donné de savantes leçons de théologie, étoit pour elle un sujet de consolation. Mais elles étoient obligées, pour vivre, de travailler, les revenus ne suffisant pas seulement pour deux personnes. Elles supportoient leur peine avec joie par la sagesse & les tendres exhortations d'*Héloïse*. Leur pauvreté augmentant de jour en jour, *Abeilard* en étant informé par ses amis, résolut de les aller secourir. Il leur porta le plus d'argent qu'il lui fût possible, & leur procura, par la suite, de plus grandes sommes, par le moyen des personnes qu'il y connoissoit, & qui venoient entendre les savantes instructions qu'il donnoit à ses religieuses. *Milon*, seigneur de Nogent, son oncle *Galo*, autre seigneur champenois, & *Adélaïde*, son épouse, ainsi que la comtesse *Matilde*, furent le principaux bienfaiteurs du Paraclet qui, par leurs libéralités, jouissoit des plus grands revenus en bled, en argent, si bien que, par la suite, cette maison devint un chef-d'ordre.

Quoiqu'*Abeilard* eût attiré toutes les largesses par son mérite & par son crédit, il en attribue toute la gloire à la vertu d'*Héloïse* & de ses religieuses. » En un an, » dit-il, elles acquirent plus de biens & de commodités temporelles, que je n'aurois pu faire en cent ans, » si je fusse resté au Paraclet. Il ne faut pas s'en étonner, » ajoute-t-il, car *Héloïse* étoit si estimée & si chérie de

» tout le monde, que les évêques la confidéroient &
 » l'honoreroient comme leur fille, les abbés comme leur
 » sœur, & les personnes du siècle comme leur mere,
 » & que tous admiroient sa prudence, sa douceur & sa
 » piété ». Ces louanges sont d'autant plus sincères,
 qu'*Abeilard* ne voyoit plus *Héloïse*. Elle étoit accablée
 de visites. Il est vrai que sa conversation charmoit ceux
 qui la voyoient. Elle avoit une adresse particulière pour
 s'accommoder à la portée des esprits, soit qu'elle parlât
 à des personnes de qualité, à des ecclésiastiques, à des
 séculiers, soit à des personnes du commun, c'étoit avec
 tant de graces, qu'on ne sortoit jamais d'auprès d'elle
 qu'enchanté de ses discours. *Abeilard* ne se possédoit pas
 de joie. On peut juger de sa consolation en voyant la
 ferveur de ces religieuses. Il conçut pour ces saintes
 filles tant de vénération, qu'il forma le dessein de con-
 sacrer le reste de ses jours à leur service. Le *Paraclet*
 étoit pour ce docteur malheureux, ce qu'un port
 agréable est pour ceux qui ont été long-temps battus
 de la tempête. Lorsqu'il venoit à comparer la dou-
 ceur & l'innocence de ces bonnes religieuses, avec
 l'indocilité & le dérèglement des moines de son ab-
 baye, il ne pouvoit se résoudre à y retourner. Tan-
 dis qu'il goûtoit ce repos si désiré, ses ennemis attri-
 buoient ses fréquentes visites au *Paraclet* à sa passion
 pour *Héloïse*. Ces bruits si désavantageux à la répu-
 tation d'*Abeilard*, le touchèrent sensiblement (*). Il se

(*) Le jésuite Théophile Raynaud, se récrie dans son
 traité des Eunuques, sur les excuses d'*Abeilard*. Il s'efforce
 de prouver, dans le même traité, avec aussi peu de critique
 que de décence, que l'opération faite à *Abeilard* ne le privoit
 pas entièrement de tous les plaisirs de l'amour : mais
 l'exemple des Orientaux qui consent l'honneur de leurs
 femmes aux eunuques, suffit pour mettre *Abeilard* à l'abri
 de tout soupçon.

comparoit à Origene & à St. Jérôme , & il les trouvoit bien plus heureux que lui , puisqu'ils avoient été exempts de tous soupçons , quoique tous les deux fréquentassent les dames du monde , & se trouvassent souvent tête à tête avec elles.

Cependant , pour sa réputation & celle d'*Héloïse* , il se renferma dans son abbaye , où il composa son *traité des Hérésies*. Il réfuta ensuite des chanoines réguliers qui avoient écrit contre l'ordre monastique & contre la philosophie. Tandis que ce savant travailloit sur une matiere si épineuse , il souffroit , de la part de ses religieux , les plus cruelles persécutions. Ces monstres , endurcis dans le mal , voyant qu'ils ne pouvoient plus vivre dans le libertinage sous la conduite d'un tel supérieur , résolurent de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Ils choisirent à cet effet la voie du poison , comme la plus propre à cacher leur crime. Soit qu'*Abeilard* se doutât de leur dessein , soit qu'il eût découvert leur trame odieuse , il prit si bien ses précautions , qu'ils ne purent réussir dans leur abominable entreprise.

Dans le temps qu'*Abeilard* pensoit sérieusement à se retirer , on vint lui apporter la nouvelle que le comte de Nantes étoit fort mal , & qu'il souhaitoit le voir. *Abeilard* partit aussi-tôt pour se rendre auprès de ce prince avec un jeune religieux & un valet pour les servir. Les moines , ravis de l'occasion favorable qui se présentoit , gagnèrent le valet par argent , & lui promirent encore une plus grande récompense à son retour , s'il les délivroit de cet insupportable abbé. Ils lui fournirent toutes les drogues nécessaires pour l'empoisonner dans son voyage , lorsqu'il en auroit la facilité. Il ne la trouva point sur la route ; mais quand ils furent à Nantes , le malheureux ne manqua pas son coup. *Abeilard* , qui depuis long temps n'avoit point vu sa famille , fut reçu chez son frere *Radulphe* avec la joie

& l'amitié que peut inspirer la proximité du sang, joints à un mérite qui leur faisoit beaucoup d'honneur. Un jour qu'il revenoit de chez son malade, où il avoit resté long-temps, il se trouva si fatigué, qu'il ne voulut point souper. Le jeune religieux qui l'accompagnait & qui avoit gagné de l'appétit à l'attendre, mangea beaucoup, & ne laissa que peu de chose de ce qui avoit été préparé pour *Abeilard*. A peine fut-il sorti de table, que les convulsions le prirent, & après quelques heures de douleurs très-violentes, il expira entre les bras de son abbé. Le poison parut; les médecins qu'on avoit fait venir en rendirent témoignage; & le scélérat, frappé de l'horreur de son crime, prit la fuite; on ne douta plus de la trahison ni de la perfidie des moines de *Saint-Gildas*.

Abeilard pleura long-temps ce religieux; il s'accusoit de sa mort, & il auroit voulu pouvoir le ressusciter aux dépens de sa propre vie. Toutes les persécutions qu'il essuyoit de la part de ses moines, lui firent prendre la résolution de se retirer de la communauté: il fut même réduit à user des censures de l'église & à le excommunier, ce qui les rendit si furieux, qu'ils cabalèrent de nouveau contre la vie de leur abbé. Une chute qu'il fit en tombant de cheval les empêcha d'exécuter leur premier dessein. Après son rétablissement *Abeilard* évita encore plusieurs fois d'être poignardé par ses religieux: la nuit, pour lui aussi périlleuse que le jour, ne le laissoit pas jouir du repos qu'elle procure à toute la nature. Sa terrible situation lui faisoit faire mille réflexions plus accablantes les unes que les autres.

C'est dans ces entrefaites qu'un de ses amis, dans le voisinage du *Paraclet*, lui écrivit une lettre de douleur, dans laquelle il lui faisoit part de tous ses chagrins & d'une perte considérable qu'il venoit de faire: il demandoit à *Abeilard* un mot de consolation. La réponse de ce savant abbé fait le sujet de cette excellente lettre

qu'on a mise à la tête de ses ouvrages, & dont nous avons tiré les principales circonstances de sa vie. Cette lettre, qui n'avoit été écrite que pour un particulier, tomba par hasard dans les mains d'*Héloïse*. Elle en connut aussitôt le caractère, & cette vue réveilla dans son cœur les sentimens les plus tendres & les plus vifs qu'elle avoit eus autrefois. Le récit qu'*Abeilard* y faisoit de toutes ses aventures, auxquelles elle avoit tant de part, la toucha vivement : elle ne put s'empêcher de lui écrire. C'est ce qui produisit ces fameuses lettres qui nous restent d'eux, & qui peignent si bien les combats de la nature & de la grace. Nous en avons une traduction assez bien faite, & qui compose deux vol. in-12, avec le texte original à côté. Le célèbre M. Pope en a fait sentir toutes les beautés, & a fait une épître d'*Héloïse* à *Abeilard*, qui est une imitation amplifiée poétique, que nous avons mise en tête de ce recueil qui doit être précieux à tous les cœurs sensibles.

Avant qu'*Héloïse* eut connoissance de la lettre qu'*Abeilard* avoit écrite à son ami, son monastere augmentoit de jour en jour, par un grand nombre de demoiselles qu'elle avoit reçues & qui avoient apporté des dotes considérables. Elle avoit obtenu du Saint-Siège des privileges, & dans une de ces bulles, accordées par Innocent II, *Héloïse* fut traitée d'abbesse du *Paraclet*.

Tel étoit l'état de l'abbaye du *Paraclet* lorsque la lettre dont nous venons de parler tomba entre les mains d'*Héloïse*. Elle la lut avec toute l'avidité que son attachement à la personne d'*Abeilard* pouvoit lui inspirer. Elle sentit son ancienne passion se réveiller par les plus secrètes circonstances de son amour qui y étoient décrites. Son cœur perdit beaucoup de sa tranquillité : enfin elle éprouva toutes les agitations qui accompagnent une passion mal éteinte, ou qu'on ne combat que foiblement. Elle ne trouva de soulagement à ses maux

qu'en les expliquant à l'objet qui les causoit : ce fut le sujet de cette premiere lettre qu'elle lui écrivit : lettre toute pleine d'esprit , d'érudition & d'éloquence. La piété , la générosité , la force de l'amour conjugal y paroissoient tour-à-tour , & tout y est exprimé avec tant de grace & de délicatesse , qu'on ne fait ce qu'on doit le plus admirer , ou des généreux mouvemens de son cœur , ou de la beauté de son esprit. Elle commence ainsi :

C'est à son maître , c'est à son pere , c'est à son frere , c'est à son époux , qu'une servante , une fille , une sœur , une épouse : & pour renfermer en un mot tout ce que ces noms ont de soumis , de respectueux & de tendre.

C'est à son Abeilard qu'Héloïse écrit.

Dans la réponse qu'Abeilard fit à la lettre d'Héloïse, il lui déclare qu'il desire qu'après sa mort son corps soit porté dans leur monastere , pour y être inhumé. Cette lettre , loin de consoler Héloïse , l'accable de chagrin. Elle lui en fait des reproches si touchans & si pathétiques , qu'on a peine à retenir ses larmes en les lisant.

La renommée publioit tant de merveilles d'Héloïse , que St. Bernard vint lui rendre visite. La réputation de cette illustre abbesse l'attira au *Paraclet*. Il fut enchanté de sa profonde érudition , sur-tout lorsqu'elle lui prouva , (sur une petite discussion qu'il eut avec elle) par le grec , l'hébreu , l'Ecriture & les Peres , qu'elle avoit raison. Il sortit , satisfait de la grace , de la modestie , de la capacité & de la religion qu'il avoit trouvée dans cette abbesse , & il fut tout aussi édifié de ses religieuses.

Quelque temps après Abeilard ne pouvant vivre heureux au milieu de ses moines , & desirant revoir Héloïse , lui l'invitoit souvent par ses lettres à la venir voir , succomba à la tentation d'aller passer quelques mois au *Paraclet* , où la Providence voulut qu'il trouvât le comble des malheurs auquel il ne s'attendoit pas. Il écrivoit tou-

jours, & sa grande réputation excita encore la jalousie de ses envieux. Il est vrai qu'*Abeilard* avoit un furieux entêtement pour sa dialectique, tirée des écrits d'*Aristote*; ce qui lui fit donner le surnom de *Dialecticien*. La cruelle affaire, que ce savant théologien avoit eue, il y a vingt-ans, au concile de Soissons, se renouvela. L'abbé de *Saint-Thierry* s'éleva contre lui, & l'accusa d'hérésie. *Abeilard*, persécuté, est obligé de se retirer de Sens, & en appelle à Rome. Les propositions avancées dans ses ouvrages ne furent pas moins condamnées dans le concile que les provinces de Rheims & de Sens célébroient en la présence du roi Louis le Jeune, en 1140. *Abeilard* travaille à sa justification. Il envoie sa profession de foi à *Héloïse*, & l'adresse ensuite à tous les fideles. Pour défendre sa cause, il croit devoir aller à Rome, mais l'abbé de Cluny l'en empêcha, l'engagea à rester chez lui, en lui promettant de le réconcilier avec St. Bernard qui, dans cette malheureuse affaire, étoit son plus grand ennemi. *Abeilard*, qui ne demandoit que la paix, se rend aux solides raisons de l'abbé de Cluny, &, au moyen de l'abbé de Cîteaux, il le réconcilie avec St. Bernard. Plus *Abeilard* éprouvoit de disgrâces, plus il cherchoit à faire pénitence. Aussi, depuis sa retraite dans Cluny, loin de réfléchir sur les tristes événemens de sa vie, il pria même ses amis de ne le plus entretenir de ses malheurs. *Pierre le Vénérable*, son supérieur, avance qu'on ne vit jamais un plus grand dévouement dans St. Martin, ni dans St. Germain, plus d'humilité. Le pape, informé par les lettres de l'abbé de Cluny, de la conduite si édifiante d'*Abeilard*, témoigna du regret de l'avoir traité avec tant de rigueur. Il le rétablit dans ses droits & ses prérogatives: mais ces nouvelles faveurs ne servirent qu'à le rendre plus humble, & à donner plus d'effort à sa piété. *Abeilard* ne put jouir long-temps des avantages de la santé. Son corps devint si affoibli par les austérités & les jeûnes, que depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, il

fut couvert d'une espece d'ulcere; quelque situation qu'il prit, il ne pouvoit y rester sans de grandes douleurs. Son supérieur l'obligea d'aller prendre l'air de la campagne. A peine fut-il arrivé au prieuré de Saint-Marcel, à Châlon-sur-Saone, que sa santé commençoit à se rétablir; mais ne pouvant résister à la trop grande vivacité de l'air, il retomba plus dangeureusement malade. Ce grand homme vit la mort s'approcher de lui & n'en fut point troublé. Depuis ses souffrances & les peines excessives qu'il avoit essuyées pendant le cours de sa vie, il l'attendoit de jour en jour comme un terme à ses malheurs. Il y avoit déjà long-temps qu'il avoit cessé toute correspondance avec *Héloïse*. Son ame ne s'occupoit plus que de Dieu & de l'Eternité. Dans ses derniers jours, l'espérance d'une vie plus heureuse en l'autre monde, l'animoit. Il reçut, avec la plus grande joie, le saint Viatique, & quelques heures après il rendit le dernier soupir, le 21 Avril 1142, âgé de 63 ans.



TRADUCTION

*Des épitaphes d'ABEILARD composées en latin
par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.*

QUE les Grecs vantent leurs sept sages ;
Que Socrate & Platon reçoivent leurs hommages ;
Aussi-bien qu'Aristote : un seul de nos docteurs,
Pierre Abeilard, a droit d'exiger ces honneurs.
Il fut de son vivant le Socrate de France ,
Le Platon d'Italie : il fut de l'éloquence
Le maître & le modele ; il fut gagner les cœurs ;
Et suspendre l'esprit de tous ses auditeurs :
Subtil , ingénieux , & puissant en parole ,
Il se fit admirer de l'un à l'autre pole ;
Tout lui céda. C'est peu. Ce héros des savans ,
Ce fameux Aristote , à la fin de ses ans ,
Remporta sur soi-même une insigne victoire ,
Et mit toute sa gloire
A vivre dans Cluny, disciple de la Croix.
Ce fut là sa sagesse , & ce fut là son choix.
C'est ainsi qu'il mourut l'onzième des kalendes
De notre mois de mai : croyons que nos offrandes
L'uniront au plutôt à la source des biens ,
A ceux qui sont vraiment philosophes chrétiens.

AUTRE ÉPITAPHE

D' ABEILARD , par le même.

PIERRE, qu'on regardoit comme un second Homere ,
 Est uni maintenant a la pierre angulaire ,
 Sans qu'il puisse jamais en être détaché.
 Quoique sous cette pierre il demeure caché ,
 Il brille toutefois au-dessus des étoiles ,
 Et voit la vérité sans figure & sans voiles.
 Le soleil de la France , hélas , est éclipsé !
 Par elle tout est nuit , *Pierre* étant trépassé.
 Il fut tout ce qu'un homme ici-bas peut connoître ,
 Et voyoit les savans devant lui disparaître.
 Maître de tous les arts , & jamais écolier ,
 Il faisoit sous ses loix tout le monde plier.
 O vous ! sacré séjour de la philosophie ,
 Ecoles , votre prince , hélas , n'est plus en vie !
 C'en est fait ; venez voir cet éclatant flambeau ,
 Le fameux *Abeilard* caché dans un tombeau.
 Le vingtième d'avril vit mourir ce grand homme ,
 Si célèbre autrefois dans la France & dans Rome.
 Seul entre les mortels , seul avant son trépas ;
 Il fut tout ce qui peut être appris ici-bas.

Ces éloges ne peuvent être suspects. Ils partent d'une plume qui a toujours été si consacrée a la vérité , qu'on ne peut les soupçonner de flatterie. *Abeilard* étoit l'homme le plus éclairé de son siècle. Il étoit grammairien , orateur , poète , musicien , philosophe , théologien , mathématicien , astronome , jurisconsulte , savoit cinq ou six langues. Il n'ignoroit rien de l'histoire sacrée & profane : c'est même a lui à qui l'on doit la philosophie scholastique.

Abeilard étoit un de ces génies heureux qui tirent tout de leur propre fonds , qui viennent au monde pour être les maîtres des autres , qui n'ont qu'à se montrer pour plaire , & pour enlever l'estime du public : & si un homme aussi célèbre a essuyé tant d'infortunes , on peut dire que son mérite seul les lui a attirées.

A peine l'abbé de Cluny eut-il rendu les derniers devoirs à *Abeilard* , qu'il écrivit à *Héloïse* la perte qu'elle venoit de faire. L'impression que cette triste nouvelle fit sur son cœur est au-dessus de toute expression. Elle eût besoin de la force de son esprit , & de ce grand courage qu'elle avoit naturellement , pour ne point succomber à la juste douleur qui l'accabloit. Cette chère épouse n'avoit jamais rien tant appréhendé que de survivre à son mari. Sa jeunesse , si précieuse pour toutes les personnes de son sexe , ne faisoit que l'irriter ; elle prévoyoit que , selon l'ordre de la nature , elle lui conserveroit la vie dans un temps où elle voudroit en être privée. Elle craignoit d'essuyer les terribles assauts que son amour pour *Abeilard* devoit lui livrer.

Héloïse ne put cependant modérer sa douleur , à la nouvelle de la mort de son digne époux. Elle tomba évanouie à la lecture de la lettre du vénérable abbé , & l'on crut même que son ame étoit allée se réunir à celle d'*Abeilard* : elle revint pourtant à elle-même , & sans jeter une seule larme , elle leva les yeux au ciel. Les tristes soupirs qu'elle pouffoit , firent mieux connoître son extrême douleur , que tous les pleurs qu'elle auroit versés. Enfin , jamais femme n'a poussé l'amour conjugal au point d'élévation qu'*Héloïse* l'a porté. Le mérite personnel , & les rares qualités d'*Abeilard* avoient tellement ravi toutes les puissances de son ame , qu'il lui auroit été impossible de trouver sur la terre quelqu'autre objet capable de l'attacher. *Héloïse* avoit alors quarante-un ans , &

possédoit encore tous les agrémens de la jeunesse. Elle ne manqua pas de répondre à l'abbé de Cluny, & elle lia même un commerce de lettres latines avec ce saint abbé, à qui elle ne cessa de demander, avec instance, le corps d'*Abeilard*. Elle lui représenta, par de si vives raisons, la justice qu'il y avoit de lui donner, au moins après sa mort, un époux qu'elle n'avoit pu posséder pendant sa vie, que ce vénérable abbé ne put le lui refuser. Il favoit qu'*Abeilard* avoit toujours désiré d'être enterré au *Paraclet*; qu'il avoit même mandé à *Héloïse*, qu'en quelque lieu qu'il mourût, il vouloit que son corps y fût porté.

Ce pieux abbé exigea de l'abbesse du *Paraclet*, le plus grand secret, en lui promettant de profiter d'un moment favorable, pour l'accomplissement de ses volontés. Sous le prétexte de quelques affaires, il se transporta au prieuré de *Saint-Marcel*; & là, une nuit, pendant que les religieux reposoient, il fit exhumer le corps d'*Abeilard*, & partir aussi-tôt avec ce dépôt pour se rendre au *Paraclet*. Il y arriva le 16 novembre. Sa présence causa à *Héloïse* des mouvemens si différens, qu'il seroit impossible de les exprimer.

Ce précieux dépôt si désiré, la consolation pour ses filles d'avoir chez elles le corps de leur fondateur, de leur pere, & de leur maître; tout cela ne pouvoit manquer de faire quelque sensation à *Héloïse*: mais d'un autre côté, la vue de cet époux si cher, dans un cercueil, le souvenir accablant de la perte irréparable qu'elle avoit faite; en un mot, la mort d'*Abeilard* qui étoit présente à ses yeux, sans qu'elle pût se la dissimuler davantage: quel sujet de douleur! Elle s'augmenta beaucoup par les chants lugubres de l'église, par la pompe funebre avec laquelle on reçut le corps du défunt, & par les obseques qu'on lui fit. On porta le corps d'*Abeilard* dans le sépulcre qu'*Héloïse* lui avoit fait préparer. Il étoit disposé de telle

maniere qu'une partie se trouvoit dans l'église, & l'autre dans le chœur des religieuses.

L'abbé de Cluny, pénétré du mérite & de la haute réputation que s'étoit acquis l'abbesse du *Paraclet*, n'épargna rien pour l'attirer avec une partie de sa communauté dans le voisinage de Cluny; mais il s'y prit trop tard. Lorsqu'elle se vit en possession de ce qu'elle fouhaitoit avec tant d'ardeur, elle ne pensa plus qu'au déshonneur qu'elle feroit à la mémoire de son cher époux, si elle abandonnoit sa fondation. Le seul plaisir qu'elle sentoît, en pensant qu'elle habitoit la même cellule où il avoit demeuré, & qu'elle ne pouvoit faire un pas dans le monastere, sans marcher sur les traces de son cher *Abeilard*, dont elle avoit le corps devant les yeux l'arrêtoit; elle contracta cependant une étroite amitié avec l'abbé de Cluny, qui fut cimentée par toutes les marques que la piété & la religion y peuvent ajouter. Ce respectable abbé s'en retourna plein d'estime & de vénération pour le *Paraclet*; mais, sur-tout, charmé d'*Héloïse*, dont il ne pouvoit assez faire l'éloge. A son retour, *Héloïse* ne manqua pas de lui écrire une lettre de remerciemens, de tous les avantages que sa visite lui avoit procurés, ainsi qu'à ses religieuses.

Héloïse ne se regarda plus que comme une veuve désolée. *Abeilard* n'existant plus, le reste du monde lui parut indigne de ses soins & de ses empressemens. Son occupation étoit de pleurer & de gémir. On la voyoit jour & nuit au tombeau de son cher époux. Il falloit faire violence pour l'en arracher, & l'obliger de prendre un repos & de la nourriture; c'est ainsi que cette vertueuse femme passa les vingt-deux années qu'elle survécut à *Abeilard*. Le monde ne vit plus *Héloïse*; plus de compagnie, plus de visite, plus de parler pour elle; à peine la rencontroit-on dans le monastere. Elle étoit, ou enfermée dans sa chambre,

ou auprès du tombeau de son époux. Ses larmes coulerent si long-temps, qu'elles ternirent la beauté de son visage; une triste pâleur prit la place de sa couleur naturelle: ses yeux perdirent tout leur feu, & tout son corps fut abattu par la douleur. Elle devint l'exemple de sa communauté par ses austérités & sa pénitence. Elle dressa même des constitutions (1), non-seulement pour les religieuses du *Paraclet*, mais encore pour les monasteres de sa dépendance. Elle obtint divers privileges du saint siege, & le Pape Luce II confirma tous ceux que ses prédécesseurs lui avoient accordés. La Bulle qui lui fut adressée est du 17 mars 1143, & *Héloïse* y est traitée d'abbesse de la sainte Trinité. Elle obtint depuis plusieurs bulles, & la dernière grace qui lui fut accordée par le saint siege, est une bulle d'Alexandre III, le même pape qui a canonisé saint Bernard. Elle est datée de Paris, le 6 avril 1163, vingt-un ans après la mort d'*Abeilard*.

Après toutes les précautions que cette habile supérieure avoit prises pour le bien de sa congrégation, elle ne pensa plus qu'à inspirer à ses religieuses les sentimens les plus saints & les plus élevés. Prières, instructions, exemples, réglemens, exhortations, tout entroit dans sa conduite, & tout lui réussissoit. Sa douceur étoit un charme qui gagnoit tous les cœurs, qui applanissoit toutes les difficultés, qui surmontoit tous les obstacles. Son éloquence persuadoit tout ce qu'elle vouloit.

Une fièvre violente & d'autres indispositions firent connoître à *Héloïse* que sa fin approchoit. Elle ne s'en allarma point. Son cœur étoit détaché de la vie pré-

(1) Voyez ces constitutions dans la vie d'*Abeilard*, imprimée en 1720, tome II, p. 255.

sente; elle se disposa à ce dernier passage avec ce courage héroïque qui ne l'avoit jamais abandonnée. Elle consolait ses filles qui concevoient la grandeur de la perte qu'elles alloient faire; elle les exhortoit, les encourageoit. Après avoir reçu les derniers sacremens, elle leur donna sa bénédiction, en leur ordonnant de l'enterrer avec leur fondateur. Elle mourut un dimanche, le 17 de mai 1164, comme *Abeilard*, dans son année climatérique, âgée de soixante-trois ans, *Héloïse*, en ordonnant de la mettre dans le tombeau d'*Abeilard* a voulu faire connoître à la postérité, que l'amour qu'elle avoit pour lui étoit aussi pur que légitime; & quoique des critiques superstitieux aient cru voir, dans cette disposition, des restes de la flamme qu'elle avoit sentie pour *Abeilard* dans sa jeunesse, il étoit juste cependant que la mort ne séparât point ceux qui, durant leur vie, n'avoient qu'un cœur & une ame.

Tout ce qu'il y avoit de considérable dans la province, soit dans l'église, soit dans l'épée, soit dans la robe, honorèrent de leur présence ses funérailles, & accompagnèrent de leurs larmes son corps jusqu'au tombeau. Leur piété fut récompensée par la vue d'un prodige, dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire. On assure que lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'*Abeilard*, & qu'on fut sur le point d'y descendre le corps d'*Héloïse*, ce fidele époux qui l'attendoit depuis vingt-deux ans, étendit ses bras pour la recevoir, & l'ayant serrée contre sa poitrine, laissa à toute la postérité un exemple frappant & inimitable de la fidélité de l'amour conjugal jusqu'après sa vie, & fit connoître que le parfait amour est plus fort que la mort, puisque dans leurs personnes il ne fut pas éteint par la mort même. Ce fait, qui ne sera pas cru des esprits forts, est cependant attesté par des

auteurs digne de foi. (*) *Saint Grégoire de Tours* nous rapporte une semblable histoire d'un sénateur de Dijon, nommé *Hilaire*, qui, après avoir vécu dans une parfaite union avec son épouse, leva ses mains pour l'embrasser, lorsque, quelques années après, on la mettoit dans le même tombeau. Pareil événement arriva encore du temps de Tertullien, qui en rapporte tout au long l'histoire dans son livre de l'*Ame*. Si nous ajoutons foi à ces auteurs célèbres, la circonstance de la sépulture d'*Héloïse* ne paroitra plus incroyable.

Malgré tous les changemens qu'on a faits depuis tant de siècles au tombeau de ces malheureux époux, on a toujours respecté une si sainte & si rare union. Personne n'a osé séparer ce que la nature avoit joint par des liens si merveilleux. On fit graver quatre vers latins, à la louange d'*Héloïse*, sur son tombeau; mais comme ils sont d'une basse latinité, nous les rapporterons tels qu'il ont été traduits en notre langue.

Ci gît cette savante abbesse,
Héloïse est son nom;
 De ce lieu d'oraison,
 La fondatrice & la maîtresse.
 L'esprit consolateur en a fait sa maison;
 Avec lui dans Sion,
 Elle repose en paix, & pleine d'allégresse.
 Que ses mérites, que ses vœux,
 Nous fassent de la terre élever jusqu'aux cieux!

Ces vers sont bien peu de chose pour une personne d'un mérite aussi rare. L'épithaphe suivante, faite depuis, nous a paru plus digne de cette illustre femme.

(*) Voyez *Chron. Turon, Quercet, in not. ad Epist. ABEIL.* page 1195.

Ce tombeau, d'*Héloïse* ensevelit les cendres.
Monument précieux pour tous les amans tendres !
Epouse sans époux, & veuve avant sa mort.
Héloïse, à vingt ans, subit ce triste sort.
Sa beauté, son esprit, sa science profonde,
La firent admirer de quatre coins du monde.
La mort, qui détruit tout, l'a rejoint à jamais
A son cher *Abeilard* l'objet des ses souhaits.

On peut dire, en faveur d'*Héloïse*, que depuis qu'elle eut quitté le monde pour se faire religieuse, jusqu'au dernier jour de sa vie, elle a eu une estime & un applaudissement universels. De tous les écrivains, dont le nombre est infini, qui ont fait mention de cette femme célèbre, dans leurs ouvrages, il ne s'en trouve aucun qui en dise du mal : chose étonnante, lorsqu'on a fait, comme *Héloïse*, sur le théâtre de cette vie, un personnage aussi distingué.

Il y a plus de six siècles qu'*Abeilard* & *Héloïse* n'existent plus ; mais leur mémoire a toujours été si précieuse aux ames tendres & sensibles, que la postérité n'oubliera jamais leurs infortunes. Il semble qu'*Héloïse* l'ait prédit, lorsque dans sa première lettre elle écrit à *Abeilard*.

Ainsi l'on parlera de nous, de nos ardeurs,
Tant que le tendre Amour régnera dans les cœurs.

Fin de la Vie d'Abeilard & d'Héloïse,

IL est peu de livres qui aient fait mention de la lettre qu'Abeilard écrivit à Philinte son ami, dont une copie tomba, par hazard entre les mains d'Héloïse : nous commençons ce recueil précieux par cette lettre, comme ayant donné lieu à toutes celles que nous avons d'Héloïse & d'Abeilard, d'après lesquelles M. le comte de Buffy Rabutin, & le célèbre Pope ont composé leurs fameuses lettres, qui ont servi de modèles à Messieurs de Beauchamps, Colardeau, Dorat, Feutry, Saurin, Mercier, G^{re} Dourxigné, C^{re}, &c. dont les épîtres imitées & mises en vers, ajoutent à la richesse de cette collection.

Cette lettre n'étant qu'un récit de la vie d'Abeilard & d'Héloïse, nous y renvoyons souvent le lecteur, afin de ne pas répéter ce qui a déjà été dit de ces époux malheureux.





LETTRE
D' ABEILARD
A SON AMI.

Après le triste récit que vous m'avez fait des malheurs que vous avez éprouvés, vous avez besoin de consolation, je le fais ; mais croyez-vous , *Philinte* , être le seul homme à plaindre dans l'univers ? Hélas ! à qui vous adressez-vous ? Comme ami véritable ; j'ai pris part à vos justes douleurs ; que ne vous ai-je pas dit pour essuyer vos larmes ? J'ai épuisé toute ma philosophie , afin d'adoucir les blessures que la fortune vous avoit faites. Tous mes soins ont donc été inutiles ; pourquoi vous occuper toujours de vos chagrins ? L'homme sage doit se souvenir , & ne pas s'abandonner à lui-même. S'il est un moyen de vous consoler , je le trouve dans l'amitié que j'ai conçue pour vous. Connoissez tous mes malheurs ; les vôtres vous paroîtront moins sensibles , lorsque vous les comparerez avec ceux qu'a souffert le plus tendre & le plus malheureux des hommes. Il faut être mon ami , comme vous l'êtes , pour me résoudre à vous tracer ici des événemens qui ne peuvent se présenter à mon esprit , sans pénétrer mon cœur d'une affliction mortelle. Puisse le long enchainement de mes maux calmer les soucis de votre ame , & rendre à la mienne cette douce tranquillité qu'elle ne peut trouver qu'après la

42 LETTRE D'ABEILARD

destruction de ce misérable individu qui la renferme, & pour l'anéantissement duquel je prie Dieu tous les jours...

Abeilard fait ici l'histoire de ses amours & de ses infortunes. Nous renvoyons le lecteur à la vie de ces illustre malheureux, qui précède cette lettre : nous rapporterons seulement les passages suivans qui nous ont paru mériter quelque attention; Abeilard, après avoir triomphé de ses ennemis, continue ainsi sa lettre :

Les orages étoient évanouis ; je me voyois dans le port ; tous les traits de mes ennemis étoient émouffés & sans force : heureux , si j'avois su profiter de ma victoire ! Ah ! lorsque l'esprit est content, qu'il est difficile de défendre son cœur du funeste poison de l'amour ! Vous allez connoître, *Philinte*, toutes mes foiblesses ; je crois que tous les hommes doivent payer le tribut dû à l'amour. J'étois philosophe, mais ce tyran des ames triompha de toute ma sagesse ; ses fleches furent plus fortes que tous mes raisonnemens ; aussi ce dieu ne tarda guere à me faire suivre le penchant qu'il voulut. Le ciel, au milieu des délices dont mon cœur s'enivroit, m'accabla de sa colere ; je fus un exemple de sa vengeance, une victime d'autant plus malheureuse qu'on m'ôta tous les moyens de me satisfaire ; il me laissa en proie à tous mes desirs criminels. Je vais, mon cher, vous faire un récit fidele de ma passion ; vous jugerez si j'ai mérité un pareil châtiment.

J'ai toujours eu en horreur ces coquettes ridicules qu'on ne peut aimer sans honte. J'étois ambitieux dans le choix que mon cœur faisoit : je voulois trouver des obstacles à surmonter, afin de vaincre avec plus de gloire. Il y avoit dans Paris une jeune personne, ... Ah, *Philinte*, l'amour s'étoit plu à la former ! son nom étoit *Héloïse*.

Abeilard continue de parler de ses amours, de sa réussite auprès de Fulbert ; des chagrins qu'il essuie de la part de ce chanoine outré de la conduite de sa nièce : de sa réconciliation avec lui , jusqu'au moment de son entrevue avec Héloïse en Bretagne, où il étoit allé pour lui annoncer les conditions de la paix qu'il avoit faite avec son oncle. Héloïse, mécontente de la parole qu'avoit donné Abeilard de l'épouser, ne put s'empêcher, pour l'en détourner, de lui représenter . . .

Que le mariage étoit un lien fatal à un philosophe : que les soins d'une famille ne s'accordoient pas avec la tranquillité & l'application que demandoit l'étude de la sagesse. Elle me rapporta (continue Abeilard) tout ce qu'ont écrit sur ce sujet Théophraste, Cicéron & sur-tout l'infortuné Socrate, qui sortoit joyeux de la vie, parce qu'il y laissoit Xantippe. Ne m'est-il pas plus doux, ajoutoit-elle, de me voir votre amante que votre épouse ? L'amour n'aura-t-il pas plus de force pour conserver nos cœurs dans l'intelligence, que les nœuds de l'hymen ? Les plaisirs que nous goûterons rarement & avec peine, nous paroîtront toujours charmans, au lieu que les choses permises sont insipides. Toutes ces raisons ne pouvant m'émouvoir, Héloïse supplia ma sœur de me donner d'autres allarmes. Lucile, (c'est ainsi qu'elle se nomme) m'ayant tiré en particulier : A quoi pensez-vous ? me dit elle ; à quoi songez-vous ? Est-il possible qu'Abeilard ait formé le dessein d'épouser Héloïse ? Elle semble, je l'avouerai, mériter un attachement éternel : la beauté, la jeunesse, la science, tout se rencontre en elle ; vous en êtes adoré, je le veux croire ; mais à quoi bon vous flatter ? Cette beauté n'est qu'une fleur que la première maladie flétrira bientôt. Lorsque ces traits, dont vous êtes épris, seront effacés, vous vous repentirez, mais trop tard, de vous être engagé dans des chaînes que

44 LETTRE D'ABEILARD

la mort seule peut rompre. Je veux vous voir réduit ; comme les autres maris , au seul plaisir de veuvage : pensez-vous que la science vous doive rendre *Héloïse* plus aimable ? Je le fais , elle n'est pas de ces précieuses qui vous accablent sans cesse d'un langage affecté , qui se mêlent de juger des livres , & qui décident. Lorsqu'elles sont dans leur fureur de parler , époux , amis , valets , tout est en fuite ; vous diriez que mille timbales & mille trompettes font un bruit confus. *Héloïse* n'a pas ce défaut ; cependant il est toujours fâcheux de n'oser , en présence d'une épouse , se servir de termes impropres. On souffre avec plaisir d'une amante. Vous êtes sûr du cœur d'*Héloïse* , dites-vous : je le crois , vous en avez reçu des preuves éclatantes ; mais ne craignez vous pas que l'hymen ne soit le tombeau de son amour ? Le nom d'époux & de maître est odieux. *Héloïse* feroit-elle ce phénix qu'on ne sauroit trouver ? Se distinguera-t-elle des autres femmes ? Allez , allez , le front d'un philosophe est moins en sûreté que celui des autres hommes Ma sœur s'animoit & m'alloit alléguer mille raisons de cette nature : je l'interrompis brusquement , & me contentai de lui dire qu'elle ne connoissoit point *Héloïse*. Peu de jours après , nous partîmes ensemble de Brétagne , & à peine fûmes-nous arrivés à Paris , que notre mariage se conclut , &c. &c.

ABEILARD parle ensuite des mauvais traitemens de Fulbert envers HÉLOÏSE , décrit ses malheurs. La peinture qu'il fait de l'abbaye de Saint-Gildas , d'où il écrit cette lettre à son ami , mérite d'être rapportée.

J'habite un pays barbare , dont la langue m'est inconnue ; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces : mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée ; mes moines ne sont connus que

par leur débauche ; ils n'ont d'autre regle que celle de n'en avoir point. Je voudrois , *Philinte* , que vous vissiez ma maison , vous ne la prendriez jamais pour une abbaye : les portes ne sont ornées que de pieds de biches , d'ours , de sangliers , de peaux hideuses , de hiboux. Les cellules sont tapissées de napes de cerfs , &c. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls : je crois à tous momens voir sur ma tête un glaive suspendu ; que vous dirai-je enfin ? je me vois seul abandonné à tous mes chagrins. Je regrette le *Paraclet* que j'ai quitté ; je souhaite le revoir Ah , mon ami ! l'amour que mon cœur conserve toujours pour *Héloïse* , ne me séduit-il point ? Je n'ai pu encore en triompher dans ma solitude je pousse des soupirs , je verse des larmes de sang Le nom d'*Héloïse* m'échappe ; je prends plaisir à le prononcer . . . Je me plains de la rigueur du ciel à mon égard Ai-je donc mérité tant de disgrâces ? Il le faut croire , puisqu'elles me sont arrivées. Si le monde vous hait , *Philinte* , vous voyez comme il m'a haï. Allons , faisons des efforts sur nous-mêmes , profitons de nos malheurs ; résignons-nous entièrement à la volonté d'un Dieu qui n'afflige que ceux qu'il aime Hélas ! je vous donne ici des leçons : heureux , si moi-même je peux les mettre en usage ! Adieu.



*C*ette lettre, traduite du latin, a pour titre : *Historia calamitatum ABELARDI* ; elle renferme des pensées qu'on ne peut rendre en françois sans blesser les oreilles chastes. Entr'autres, ces passages, lorsqu'Abeilard dit qu'il se servoit du prétexte d'enseigner Héloïse, pour lui faire l'amour. *Primum domo unâ conjungimur, postmodum animo, sub occasione igitur disciplinæ amor penitus vacabamus, & secretos recessus quos amor optabat, studium lectionis offerebat. Apertis itaque libris plura de amore quàm de lectione verba se ingerebant ; plura erant oscula quàm sententiæ, sæpius ad sinus quàm ad libros deducebantur manus....* Quoque minus suspicionis haberemus, verbera quandoque dabat amor non furor, gratia non ira... Quid denique nullus à cupidis intermissus est gradus amoris, & si quid insolitum amor excogitare potuit, est additum. *Héloïse, pour détourner son amant de l'épouser, s'exprime ainsi : Pro periculo & pro dedecore Abelardi, Heloïssa dehortabat me à nuptiis, nuptiæ non conveniunt cum philosophiâ, quæ enim conventio scholarium ad pedissequas, scriptoriorum ad cunabula ; librorum ad colos, calamorum ad fusos....* *Héloïse, sur les malheurs d'Abeilard, peint ainsi ses sentimens : Deus immaculatum non pertulit thorum, qui diu antè sustinuerat pollutum ; quod ex adulterio promerentur alii, tu ex matrimonio incurristi ; non, cum pristinis vacaremus voluptatibus sed cum ad tempus segregati castius viveremus.*

Il est beaucoup d'autres passages qu'on ne pourroit traduire librement, tel que celui-ci. C'est Héloïse qui parle : Te magis offendere quàm Deum veteor, tibi placere amplius quàm ipsi appeto. Jamais la traduction françoise de cette suscription de lettre n'aura le mérite du latin. Domino suo, imò patri ; conjugii suo, imò fratri ; ancilla sua, imò filia ; ipsius uxor, imò soror ; Abelardo, Heloïssa.

Nous ne craignons pas de dire que les expressions d'Héloïse sont beaucoup plus recherchées dans ses lettres, & qu'il y a plus d'élégance dans sa latinité que dans celle d'Abeilard,

L E T T R E S

V É R I T A B L E S

D' H É L O Ï S E

A A B E I L A R D ,

A V E C L E S R É P O N S E S

D' A B E I L A R D A H É L O Ï S E ,

Traduites librement d'après les Lettres originales latines ;

Par M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN,

A V I S.

LE traducteur de ces lettres est si connu dans la république littéraire , que nous sommes dispensés d'en faire l'éloge.

Ses lettres à madame la marquise de Sévigné , & à M. de Coulange , &c. ses parens & ses amis , sont des chefs-d'œuvres de style & d'élocution.

Quant à celles-ci , il suffit de dire que le célèbre poète Malherbe les a insérées dans sa grammaire françoise , comme un morceau digne de la plus grande pureté de notre langue.



1
L E T T R E



LETTRE

D'HÉLOÏSE

A ABELLARD.

IL y a quelque temps que l'on m'apporta par hasard une lettre que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en connus le caractère, je l'ouvris, & pour excuser cette action, je me flattai, du droit que je dois avoir sur tout ce qui vient de vous : mais ma curiosité me coura bien des larmes, ne trouvant dans cette lettre qu'un long détail de nos aventures. Ces idées m'agiterent violemment : il me sembla qu'il n'étoit pas besoin, pour consoler votre ami de quelque légère disgrâce, de lui parler si sincèrement de nos malheurs. Quelles réflexions ne fis-je point ! Le temps effaçoit un peu le souvenir de nos peines ; mais en les lisant, écrites de votre main, je les sentis jusqu'au fond du cœur aussi vivement que jamais. Je me représentai tout de nouveau ce que vous avez souffert pour moi, combien votre esprit vous attiroit d'ennemis & de jaloux ; cette prison perpétuelle dont on vous menaçoit sur les choses même que vous désavouiez ; enfin ma mémoire ne m'épargna rien sur le

Tome I.

C

souvenir de nos malheurs. Je n'ai pas oublié non plus la persécution de ces deux hommes qui s'éleverent contre vous au concile de Rheims, & le scandale qu'on vous fit sur le nom de *Paraclet* que vous aviez donné à votre maison : & je n'oublierai jamais la persécution que vous essuyâtes de ces moines que vous honorez pourtant aujourd'hui du nom de frères. Le récit que vous faites de tout cela à votre ami est si vif & si naturellement écrit, que j'ai failli à étouffer de douleur en le lisant ; & j'aurois eu le plaisir de vous renvoyer votre lettre effacée par mes larmes, si on n'étoit venu un peu trop tôt me la demander ; elle m'a laissée bien émue, & je vous avoue qu'elle a réveillé tous mes ressentimens contre nos ennemis. Puisque le temps, qui vient à bout de tout, n'a point usé leur haine contre vous, & que votre vertu est toujours persécutée, je suis résolue de publier en toutes les langues nos disgrâces, pour faire honte au siècle injuste qui ne vous a pas connu, je n'épargnerai rien puisque rien ne vous épargne, & je vous attirerai tant de pitié, qu'on ne parlera plus de mon cher *Abeilard* que la larme à l'œil.

Pour moi, qui ne sens que vos maux, je ne vous dis rien de l'état où je suis pour l'amour de vous. Seule, affligée, & sans consolation, car je ne puis en recevoir que de votre part, & je ne reçois pas même de vos nouvelles, ne me refusez pas au moins ce secours, je vous en conjure, & me faites un récit fidèle de tout ce qui vous regarde, quelque douloureux qu'il soit.

S'il est vrai que les peines partagées sont plus légères, vous souffrirez moins quand vous m'aurez conté les vôtres. Ne dites pas, pour vous excuser, que vous voulez épargner mes larmes, votre silence m'en coûte autant que le récit de vos malheurs : d'ailleurs, si vous voulez attendre, pour m'écrire, que vous ayiez des

choses agréables à me mander, j'ai peur que vous n'attendiez trop long-temps. La fortune & la vertu s'accordent rarement. Si vous étiez moins sage vous seriez plus heureux : donnez-moi donc le plaisir de recevoir de vos lettres , sans attendre un miracle de la fortune. C'est en votre absence la seule joie que je puisse sentir ; & c'est de cette joie que Sénèque , que vous me fites lire , se laissoit pénétrer , tout philosophe qu'il étoit , quand il recevoit des lettres de Lucile. En attendant que vous me donniez le même plaisir, je goûte celui de regarder souvent votre portrait : je le néglige quand je vous vois , votre absence le rend meilleur , mais , si la peinture donne tant de plaisir , quelle joie n'inspirent point les lettres , elles , qui parlent , qui allument & qui nourrissent le feu de nos passions ! Un plaisir si innocent ne nous est pas défendu ; ne perdons point , par nos négligences , la seule consolation qui nous reste : je lirai dans vos lettres que vous êtes mon époux , je vous parlerai dans les miennes comme votre épouse ; & , malgré vos malheurs , vous me ferez toujours tout ce que vous voudrez être. C'est pour soulager les personnes enfermées comme moi , que les lettres ont été inventées ; je porterai les vôtres sur mon sein , je les baiserais sans cesse ; mais je ne veux point qu'elles vous coûtent de peines : écrivez-moi sans application , avec négligence ; que votre cœur me parle , & non votre esprit. Je ne saurois plus vivre , si vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être si naturel , que je ne crois pas que vous puissiez en tenir un autre ; d'ailleurs , il est juste que vous refermiez , par quelque nouvelle marque d'amour , les blessures que vous avez ouvertes dans mon ame par le détail que vous faites à votre ami de nos malheurs. Ce n'est pas que je vous reproche l'innocent artifice dont vous vous êtes servi pour consoler un affligé , en comparant sa misère à

une plus grande : la charité est ingénieuse , & je vous en loue ; mais vous nous devez encore quelque chose de plus qu'à cet ami.

On nous appelle vos sœurs , nous nous disons vos filles , & s'il y avoit dans la nature des termes plus tendres , nous nous en servirions pour vous marquer ce que nous vous sommes , & vous faire souvenir de ce que vous nous devez. Pour nous , quand nous serions assez ingrates pour oublier la reconnoissance que nous vous devons , cette église , ces autels , cette maison nous en parlent assez ; c'est vous qui avez sanctifié ce lieu qui n'étoit connu que par des vols & par des meurtres , & qui avez fait une maison de prières , d'une retraite de voleurs. Ces cloîtres-ci ne doivent rien aux aumônes publiques ; les usures & les pénitences des publicains ne nous ont point enrichies ; vous seul nous avez tout donné : c'est à vous que ce jeune plant doit tout ce qu'il est.

Quoique la grace de la vocation semble être ici assurée par une clôture & par des vœux ; quoique les pointes de nos grilles en défendent les approches , cette sève d'Adam , qui monte insensiblement jusqu'au cœur , nous le corrompra , si vous ne nous aidez à le conserver.

Je fais que vous ne demeurez pas oisif : mais ce n'est pas pour nous que vous travaillez : vous jetez devant les pourceaux les richesses de l'évangile , & vous négligez des brebis innocentes qui vous suivroient sur le haut des montagnes.

Mais je m'aperçois que je n'ose pas seulement vous parler en mon nom : cependant devois-je employer , pour vous toucher , d'autres intérêts & d'autres pleurs que les miens ? Les Augustins , les Tertulliens , les Jérômes ont écrit à des Paules , à des Eudoxes , à des Ménalies. Quand vous lisez ces noms , oubliez-vous le mien ? Ne devriez-vous pas me former à la vertu

avec St. Jérôme, me prêcher la vérité avec Tertulien ; me parler de la grace avec St. Augustin ? Votre science ne doit point être pour moi un bien stérile , de plus , en m'écrivant , vous écrivez à votre épouse ; le sacrement a rendu notre commerce hors de scandale : vous pouvez même me voir sans danger. Quand nos vœux ne seroient pas un obstacle à nos plaisirs , & que nous pourrions les oublier , la cruauté de mon oncle à votre égard ne nous laisse rien à craindre de notre tendresse. Ne me fuyez donc plus , écoutez mes soupirs , soyez en le témoin , puisque vous en êtes la cause. Si je suis ici par raison , persuadez-moi d'y demeurer par vertu.

Hélas ! si vous vous souveniez... mais oublie-t-on comment on est aimé ? comme je passois les jours à vous attendre , avec quel plaisir je me dérobois à tout le monde pour vous écrire ; quelle inquiétude me coûtait un billet , jusqu'à ce que vous l'eussiez reçu ; que de ménagemens & de stratagèmes pour vous voir !

Ce détail vous surprend , vous craignez d'en entendre la suite ; mais ce récit me soulage ; je n'en rougis point ; & puisque l'excès de ma tendresse pour vous n'a point eu de bornes , je n'en veux point donner au plaisir que je trouve d'en parler. Je me suis haïe pour vous montrer plus d'amour ; je suis venue ici pour me perdre , pour vous laisser vivre sans inquiétude.

Le vice n'inspire point de tels sentimens ; quand on aime par les sens , on n'aime pas les morts. Mon oncle a cru que , semblable aux autres femmes , je n'aimerois que votre sexe : il s'est trompé , en vous l'ôtant ; & je me venge de lui , en vous accablant de toute ma tendresse.

Vous savez bien que dans le temps même que nos amours pouvoient n'être pas si pures , je n'ai jamais aimé l'homme en vous. Combien vous ai-je témoigné de ré-

54 LETTRE D'HÉLOÏSE

pugnance pour le mariage ? Quoique je connusse bien que le nom de femme étoit auguste parmi les hommes , & saint dans la religion, je trouvois plus de charmes dans celui de votre maîtresse. Les chaînes du mariage portent un attachement nécessaire qui ôte la gloire d'aimer , & que je voulois me conserver ; toutes ces délicatesses ne vous sont point échappées : je vois même par la lettre que vous écrivez à votre ami , que vous vous en souvenez encore avec plaisir , & que vous n'avez pas oublié combien je trouvois insipides les engagemens que la mort seule peut rompre , & qui sont une nécessité de l'amour. Combien de fois vous ai-je protesté qu'il m'étoit plus doux de vivre avec *Abeilard*, comme sa maîtresse, que d'être impératrice avec Auguste , & que je trouvois plus de douceur à vous obéir, qu'à voir sous mes loix le maître du monde ! La véritable tendresse sépare de l'aimant tout ce qui n'est pas lui : elle ne cherche ni rang ni fortune ; je suis persuadée que s'il y a une félicité à espérer ici-bas, ce n'est que par l'union de deux cœurs que la sympathie a joints, & que le mérite & l'amour réciproque rendent heureux. Il n'y a point alors de vuide dans leurs cœurs : tout y est en repos, parce que tout y est content.

Nous avons été de ce nombre ; charmés l'un de l'autre , nous vivions heureux. Votre réputation faisoit honneur à mon choix. Il n'y a point de province où l'on ne vous ait désiré : on ne vous a jamais quitté sans peine : on se faisoit un plaisir de dire , j'ai vu *Abeilard*. Les femmes les plus sévères ne l'auroient point été pour vous, si vous aviez voulu les corrompre. Le moyen de n'être pas touché de votre air, de vos manières, de la vivacité de votre esprit, du brillant de vos conversations ? Tout en vous parle pour vous ; bien éloigné de ces savans qui favent tout, hors le moyen de plaire , la science en vous est aimable & fait envie de savoir. Avec quelle facilité faites-vous des vers les plus galans

du monde ! Personne ne badine comme vous : il n'y a que vous qui sachiez louer : cette jolie Rose (1) en sera une preuve & un modele à la postérité. Il n'est pas jusqu'à vos moindres chançons qui n'aient des charmes. Combien toutes ces galanteries m'ont-elles fait de rivales ? Combien en ai-je vu à qui l'amour propre faisoit croire, après une seule de vos visites, qu'elles étoient la Silvie de vos vers ? Mais où est le temps dont je parle ? Je pleure à présent mon amant & mes joies passées.

Vous qui fûtes jalouses de mon bonheur, apprenez que celui que vous m'avez envié n'est plus pour vous ni pour moi ; mon amour a fait son crime, son supplice & mon désespoir. La rage de mes parens a troublé le calme où nous vivions, ne songeant qu'à nous aimer & à nous plaire. Si c'est un crime de vivre ainsi, j'aime le crime, & je suis innocente aujourd'hui bien malgré moi.

Si j'avois été auprès de vous quand on vous mit dans le triste état où vous êtes, je vous aurois défendu au péril de ma vie ; mais n'en parlons plus : il y a de l'éloquence à se taire, quand le malheur ne peut être exprimé. Dites-moi seulement pourquoi vous m'avez négligée dès que j'ai eu fait profession, où vous savez que je n'ai apporté d'autres dispositions que celle de vous plaire & de vous éviter des peines, ni d'autre consentement que le vôtre. D'où viennent vos froideurs ? Ne seroit-ce point que l'excès de ma tendresse, qui ne vous laisse plus rien à désirer, auroit ralenti vos feux ? Une triste expérience me fait connoître que l'on fuit ceux à qui on a trop d'obligation, & que le comble des faveurs attire le mépris d'un homme, au lieu de sa reconnoissance. J'ai trop mal défendu mon

(1) Le roman de la Rose. *C'est une erreur. Cet ingénieux roman est de Jean de Méhun, & non d'Abeilard.*

cœur : vous l'avez pris sans peine , ingrat ! vous le rendez de même ; mais je n'y consens pas ; & , quoique je ne doive point avoir ici de volonté , j'y ai pourtant conservé , malgré moi , celle d'être aimée de vous & de mourir en vous aimant. En prononçant mes vœux j'avais sur moi un billet de vous , par lequel vous me juriez que vous seriez toujours à moi : ainsi , j'ai offert votre cœur à Dieu avec le mien , & je lui ai juré de mourir plutôt que de ne vous pas aimer. Souffrez , au moins , ma passion comme une chose dont vous ne devez plus vous défaire. Hélas : quelle lâcheté à moi de parler ainsi ! Je ne dois penser qu'à Dieu , & je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez , cruel ! pourquoi ne m'aimez-vous plus ? pourquoi , au moins , ne me trompez-vous pas ? Vous ne daignez pas seulement me laisser aucun moyen de vous excuser. Quoi ! pouvez-vous bien vous résoudre à ne me voir jamais ? Hélas ! écrivez-moi donc quelquefois. Ne vous y trompez pas , vos sermens vous ont donné à moi , & je n'ai fait d'autre profession que d'être à vous. Rien ne doit séparer nos cœurs ; je me suis enfermée , parce que vous l'avez voulu. Voilà le secret de ma vocation : vous le savez , & cependant votre froide indifférence est tout le fruit de ma prison.

J'ai honte , parmi les épouses d'un Dieu , de me trouver la servante d'un homme. Je suis à la tête d'une communauté , dont je devrois être l'exemple , dévouée uniquement à *Abeilard* : quel monstre ! M'éclairiez-vous , mon Dieu ? votre grace me fait-elle parler ? ou si mon désespoir seulement m'arrache ces réflexions ?

Au travers des feux dont je brûle , je me vois quelquefois comme une péchereffe qui devrait pleurer ses péchés , & misérable que je suis , je ne pleure que mon amant ! je rappelle sans cesse le souvenir de ces péchés ; mais ce n'est pas de les avoir commis que j'ai de la douleur , c'est de ne les plus commettre.

En quel désordre me jetez-vous, *Abeilard* ! Je vous confesse mes foiblesses ; je vous reproche votre dureté ; je ne fais ce que je dis, l'excès de mon amour l'emporte : je ne puis plus me retenir. Ah ! qu'il est dur, mon cher *Abeilard*, de combattre toujours pour son devoir contre une longue habitude d'aimer ! J'écoute un moment les sentimens de piété que Dieu m'envoie ; un moment après, mon imagination se remplit de ce que la tendresse a de plus doux, & je m'y abandonne. Je vous dis aujourd'hui tout ce qu'hier je ne voulois pas vous dire. Je veux quelquefois ne plus vous aimer ; mais l'amour se venge bien de ce dessein, en redoublant le martyre d'amour dont il me fait mourir pour vous. Par pitié, aidez-moi à me guérir de vous, si vous l'êtes de moi. Comme mon amant, comme mon époux, ou comme mon pere, consolez-moi. Ces noms ne sauroient-ils plus vous émouvoir par amour, par religion ? Venez tâcher d'étouffer ma passion, & de fortifier mes bons desirs. Empêchez-moi de profaner plus long-temps ma vocation. Humilions-nous devant les richesses de la Providence de mon Dieu qui se sert de tout pour notre justification, & par un effet de sa grace, nous purifie souvent, malgré nous, en nous défilant les yeux sur nos miseres.

Je croyois finir ici ma lettre, mais mon cœur n'est pas encore content. Quand vous m'obligeâtes de me donner à Dieu, vous me promites d'en faire autant ; cependant vous ne m'avez pas tenu parole. Si ma jeunesse & mon sexe vous faisoient craindre de me laisser dans le siècle, ma vie, ma fidélité, mon cœur que vous deviez connoître, vous devoient rassurer. Votre défiance me toucha, je l'avoue, sensiblement. Quoi ! disois-je, *Abeilard* me croyoit autrefois au premier mot, & il faut aujourd'hui un Dieu & des vœux pour lui répondre de moi ! vous n'aviez qu'à me donner des loix, sans m'enfermer. Vous êtes-vous cru un meilleur maître pour le

vice que pour la vertu ? Tout ce qui vient de vous a des charmes pour moi : rien ne m'auroit paru difficile à exécuter sous vos ordres & sous vos yeux. Vous avez bien plus risqué à me laisser sans vous. Je suis foible quand je suis seule , & je vous aime encore aujourd'hui plus que je n'ai jamais fait.

Cela vous marque au moins la pureté de mon amour. Si j'avois aimé la volupté , lorsqu'on attenta sur vous , je n'avois que vingt ans ; je pouvois donner du plaisir & en prendre , si j'en avois pu goûter d'autre que celui de vous aimer. Je renonçai avec joie au monde , aux richesses , aux honneurs , à tout , hors à vous , mon cher *Abeilard* : laissez-moi quelque espérance de n'être pas tout-à-fait oubliée. Je vous conjure , par les liens que je traîne ici , d'en venir relever le poids ; je le trouverai léger , quand vous le soutiendrez ; vous me donnerez des maximes d'un saint amour , & puisque vous m'avez mis dans le port de la grace , n'est-il pas juste d'en partager avec moi le bonheur ? Sans changer de cœur , changeons d'objet ; élevons nos esprits à Dieu , n'ayons de transports communs que pour sa gloire ; j'attends cela de sa miséricorde : il a des droits particuliers sur le cœur des grands hommes : quand il les touche , il les ravit jusqu'à ce moment de grace arrivé. Pensez à moi ; souvenez-vous de ma tendresse & de ma fidélité ; aimez en moi votre maîtresse , chérifiez votre fille , votre sœur , votre femme ; songez que je vous aime éperduement , quoique je combatte quelquefois pour ne vous plus aimer. Quel blasphème ! ne vous plus aimer ! j'en frissonne , & j'ai envie de l'effacer. Je finis enfin cette grande lettre mon cher *ABEILARD* , en vous disant adieu.

HÉLOÏSE.

L E T T R E

D'ABEILARD

A H É L O Ï S E.

SI j'avois pensé qu'une lettre qui ne s'adressoit point à vous, pouvoit tomber entre vos mains, je me serois bien gardé d'y rien mêler qui eût pu rappeler le souvenir de nos plaisirs passés. Je parlois à mon ami avec confiance de mes malheurs, pour adoucir les siens par la comparaison; si je vous ai fait du mal ne songeant qu'à lui faire du bien, je vous en demande pardon; c'est assez que je vous aie fait souffrir, quoique je l'aie fait sans y penser, pour que je souffre. Car, ne vous trompez pas, *Héloïse*, je vous adore avec plus d'ardeur que je n'ai jamais fait. Il faut vous ouvrir mon cœur; j'ai caché ma passion au monde depuis ma retraite par vanité, & vous par tendresse; je voulois vous guérir par mon indifférence affectée, & vous épargner les maux cruels d'un amour sans espérance. J'ai moi-même essayé, ne pouvant plus vivre avec vous, de vous effacer de mon cœur. J'ai cherché, dans la philosophie & dans la religion, des armes pour combattre cette passion, que nos malheurs n'avoient fait qu'allumer davantage. Je me suis engagé par des vœux à vous oublier, & je n'ai oublié que ces vœux.

La solitude où j'ai cru trouver un asyle contre vous, désoccupé de tout le reste du monde, vous laissez seule remplir mon cœur & mon esprit, & je suis convaincu que c'est un soin inutile de travailler à ne vous plus aimer. Je serai assez sage, si je ne découvre qu'à vous mon

60 LETTRE D'ABEILARD

désordre & ma foiblesse. Ma raison me fait voir toute l'étendue de mes devoirs. Toujours occupé de remords ou d'amour, je n'ai pas un moment tranquille; j'ai beau m'éloigner de vous, votre idée & ma passion me suivent par-tout. Je n'ai rien à espérer de l'amour, & je ne puis me donner à la vertu.

Que nous sommes foibles, *Héloïse*; quand nous ne nous appuyons pas sur la croix de J. C. ! Les déserts, sans la grace, n'éteignent pas les feux qu'on y porte. Vous m'appellez votre maître : il est vrai, je vous ai appris à aimer; mais vous m'avez appris à votre tour que les maux que vous faites sentir sont des maux incurables. Je serois obligé à votre oncle de sa cruauté, si, en me mettant en état de ne pouvoir contenter ma passion, j'avois pu cesser de vous aimer; mais mes desirs, qui ne peuvent être satisfaits, n'en sont que plus violens. Je suis bien plus coupable de brûler pour vous sous le sac & sous la cendre, consacré aux autels, que je ne l'étois par les crimes qui m'ont attiré mes malheurs.

Vous voyez, Seigneur, que je sens tout le poids de ma misère, m'en laisserez-vous accabler? Je vous dis sans cesse, avec Sr. Augustin : Donnez-moi votre grace, ô mon Dieu ! pour accomplir ce que vous me commandez, & puis commandez-moi ce qu'il vous plaira. Rien ne vous est caché, vous voyez tout ce que je souffre : permettez-vous qu'une créature vous dispute plus long-temps un cœur que j'avois cru vous avoir donné?

Vous me mandez, *Héloïse*, que vous ne vivez que pour moi, en paroissant ne vivre que pour Dieu, & que vous n'avez fait d'autres vœux que d'être à moi, & de mourir en m'adorant. A quoi songez-vous d'irriter ce maître terrible, ce Dieu fort & jaloux qui appésantit sa main sur nous depuis si long-temps? Craignez-le pour votre intérêt & pour le mien, si

vous ne le pouvez encore par amour pour lui ; & ne le faites pas servir de prétexte , comme vous faites , à cette réputation de sagesse que vous vous êtes acquise par votre hypocrisie. Mais, hélas ! j'éprouve moi-même, *Héloïse*, combien il est difficile de pratiquer ce qu'on enseigne. Que ne fis-je point , quand vous vous enfermâtes , pour vous oublier ? Je cherchai des déserts au fond de la Bretagne ; je mis la mer entre vous & moi , & presque au désespoir.

Je résolu de vous céder la place ,
Et d'opposer aux feux dont me brûloient vos yeux ,
Cette insensible glace
Que verse dans les cœurs la distance des lieux.

Je fis deux cents lieues pour m'éloigner de vous : mais l'absence, l'éloignement , le jeûne, l'étude, la prière, le silence , tout n'a servi qu'à me donner le plaisir d'être votre martyr ; j'ai cherché du secours dans les conseils d'un ami fidèle ; mais il falloit parler de vous & c'étoient des nouveaux traits pour m'enflammer ; votre constance est un poison pour mon ame , qui nourrit mon amour. Votre indifférence seroit peut-être plus pour mon salut , que n'ont pu ni mes devoirs , ni ma raison : ce seroit le coup de grace pour moi ; mais la délicatesse de mon amour ne me permet pas de vous le demander. Je m'allume en vous parlant de mon amour , & , dans ce moment , je ne puis comprendre comment j'ai pu envier le repos indolent de ceux qui n'aiment rien.

Vous me reprochez ma fuite & mon silence ; vous rappelez le tendre souvenir de nos plus amoureux rendez-vous , & vous n'oubliez rien pour faire vivre une passion qui ne peut jamais être satisfaite.

N'ai-je pas assez de mes maux & de mon amour pour mourir bientôt de douleur ?

Mais s'il faut mourir , ô mon Dieu ! pourquoi ne pas mourir pour vous ? tant de souffrances seront-elles per-

dues pour le temps & pour l'éternité? Faites-moi sentir, Seigneur, dans l'amertume de mon ame, cette salutaire douceur que trouve le véritable pénitent à pleurer ses péchés. Enivré de mon amour, je n'ai pleuré jusqu'ici que ma maîtresse; &, séduit par les dehors d'une vie pénitente, je me suis flatté que je satisfaisois à mes crimes. Quelquefois l'exemple des religieux que je commande, m'humilie & me confond; mais souvent mon amour s'irrite de leur affreuse indifférence: je méprise tous les cœurs qui ne savent point aimer, & je crois dans ces momens devoir dédommager l'amour de tout celui qu'on lui refuse. Je fais bien que cette peinture que je vous fais de mes foiblesses est criminelle: ma force vous auroit donné du courage par vertu ou par dépit; mais ma passion est accoutumée à vaincre. Ces deux volontés dont parle St. Paul, déchirent mon ame, & celle d'aimer Dieu est toujours la plus foible. Si l'on pouvoit excuser un crime, il ne faudroit, *Héloïse*, que vous avoir vue pour m'excuser; mais je sens que je me perds, & je ne veux pas me sauver. Damné dès ce monde-ci, j'aime sans fruit ce que je ne verrai jamais, & je perds tous les mérites d'une vie qui m'assureroit le ciel, si je le préférois à vous. Je crois à l'évangile, sans le vouloir pratiquer: c'est la foi des damnés. Sans goût pour la vertu, sans attention à mon état, sans respect pour les vœux que j'ai faits, je souffre toute la peine du vice & de la vertu, sans espoir d'être récompensé ni par l'un ni par l'autre. Ne me traitez donc plus de grand homme: je ne mérite pas cet éloge: ma foiblesse m'anéantit. Je vous trouve toujours entre Dieu & moi: quel obstacle pour aller à lui! Cache-moi votre tendresse; laissez-moi oublier tout ce que vous souffrez de mon absence: soyez vous-même toute à Dieu; mettez votre loisir & notre séparation à profit: le calice des saints se boit d'abord avec amertume, mais la persévérance l'adoucit. Votre amour se sert de la piété pour me rappeler auprès de

vous ; *Héloïse*, défiez-vous de ce desir : il m'est suspect. Fuyez, dit l'apôtre. Et comment vous oublierois-je en vous voyant, puisqu'en votre absence je ne songe qu'à vous ?

Vous me demandez pourquoi je vous pressai de faire des vœux avant que de m'engager : je ne puis vous rien cacher. *Héloïse*, en voici le secret.

Quand votre oncle eut fait de moi un exemple aux téméraires amans, ma foiblesse me rendit jaloux ; je crus que, ne trouvant en moi que des desirs, vous cherchiez ailleurs un amant plus solide. L'amour croit ce qu'il craint, je voulus me rassurer ; & , vous pressant de faire des vœux, j'aimai mieux vous perdre que de hasarder de vous partager, & je remis à faire profession, jusqu'à ce que vous eussiez fait la vôtre, pour avoir la liberté, si vous eussiez résisté à faire ces vœux, de vous suivre par-tout pour faire le bonheur de votre vie, si vous m'aviez toujours aimé ; ou pour être votre bourreau, si vous aviez été infidelle. Cet amour est intéressé, je l'avoue ; mais quel est l'amour qui ne l'est point ? Aime-t-on pour faire aimer seulement ? J'éprouve depuis long-temps qu'on peut aimer sans jouissance ; mais il n'est pas au pouvoir du cœur d'aimer long-temps sans être aimé ; & je sens, à la honte de ma passion, que mes chaînes se fortifient des vôtres. Aidons-nous à nous guérir. Vous êtes l'épouse de Jésus-Christ. La dignité de votre état doit vous donner le courage d'en remplir les devoirs. Je vous aurois disputée à un homme ; mais il faut vous céder à Dieu, à qui vous appartenez, & faire, par cet effort, le plus cruel sacrifice qu'un cœur tendre lui puisse offrir.

Vous avez été la victime de mon amour ; devenez celle de ma piété. Ecoutez ce que Dieu demande de vous : il est de sa grandeur de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de sa miséricorde, que la foiblesse humaine : gémissons de la nôtre au pied de ses autels. Il n'attend

64 LETTRE D'ABEILARD

de nous, pour mettre fin à nos maux, que de voir nos cœurs contrits & humiliés : que notre pénitence soit aussi publique que nos crimes l'ont été. Nous sommes l'exemple & l'excuse de la mauvaise conduite de la jeunesse. Apprenons à notre siècle & à la postérité, que la réparation de nos égaremens a mérité le pardon, & faisons admirer en nous les prodiges d'une grace qui aura putriompher de l'amour. Ne vous effarouchez-point de quelques retours de tendresse : c'est un sujet de mériter, que de la vaincre. Apprenez de votre misère à supporter les défauts de vos sœurs : songez, pour me haïr, que j'ai séduit votre innocence, que j'ai terni votre réputation, que j'ai hasardé votre salut.

Ne me pardonnez-plus par amour ; ayez besoin du christianisme, pour oublier tout le mal que je vous ai fait. La providence veut nous sauver ; ne l'en dédions pas, *Héloïse* : ne m'écrivez plus. Voici la dernière lettre que vous aurez de moi : mais, en quelque lieu que je meure, j'ordonnerai que mon corps soit porté au *Paraclet* : ce seront des prières, & non des larmes, dont j'aurai besoin alors. Pleurez aujourd'hui pour éteindre nos feux ; &, si les vôtres ne l'étoient pas encore quand je mourrai, ma mort, peut-être plus éloquente que moi, vous apprendra qu'une seule chose est digne d'être aimée, que l'on peut aimer éternellement.

ABEILARD.



SOMMAIRE

DE LA LETTRE SUIVANTE.

HÉLOÏSE paroît plus que jamais emportée par sa passion. Dans les commencemens de sa retraite au Paraclet, le vœu solennel qu'elle venoit d'y faire, les hauts murs, les grilles d'un couvent inaccessible, l'éloignement d'Abeilard, & sur-tout la cruauté de Fulbert, avoient, en l'accablant, fait taire son amour. Elle reçoit une lettre d'Abeilard; ce feu devient plus ardent que jamais. Irritée par les obstacles que la fortune a mis à son bonheur, elle ne garde plus aucune mesure dans cette seconde lettre. Elle se plaint de l'état malheureux où elle est. Ce n'est plus une religieuse timide qui combat un penchant dangereux, c'est une amante enflammée qui dit tout ce qu'un amour violent lui inspire. Elle s'abandonne à ses transports, & fait quelquefois des retours sur elle même.



L E T T R E
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD.

J'AI lu avec empressement la lettre qu'on m'a rendue de votre part : j'espérois , malgré tout mon malheur , n'y trouver que des sujets de consolation : mais que les amans sont ingénieux à s'affliger ! Jugez de la délicatesse & de la force de mon amour , par ce qui cause le trouble & la douleur de mon ame. L'inscription de votre lettre m'a alarmée. Pourquoi , en me l'adressant , avez - vous placé le nom d'Héloïse avant celui d'Abeilard ? Pourquoi cette distinction injuste & cruelle ? C'est votre nom , c'est le nom d'un pere & d'un époux que mes regards curieux vouloient trouver : je ne cherchois pas le mien , je voudrois l'oublier , comme la cause de votre infortune. Les loix de la bienséance , la qualité de maitre & de directeur que vous avez sur moi , s'opposeront à ces manieres respectueuses , & l'amour vous commande de les bannir : ah ! vous ne le savez que trop. Est-ce ainsi que vous m'écriviez avant que la fortune jalouse eût traversé mon bonheur ? Je le vois votre cœur m'échappe , vous avancez dans le chemin de la piété plus que je ne voudrois ; vous faites de trop grands progrès : hélas ! je suis trop foible pour vous suivre : daignez au moins m'attendre & m'animer par vos conseils. Aurez-vous la cruauté de m'abandonner ? Cette crainte pénètre mon cœur : mais les présages affreux que vous semblez me donner de votre mort , la peinture que vous faites sur la fin de votre lettre , me

met toute hors de moi-même. Ah ! cruel Abeilard, vous deviez arrêter mes larmes , & vous les faites couler : vous deviez calmer l'agitation de mon cœur , & vous y jetez le désespoir. Vous voulez qu'après votre mort , je prenne soins de vos cendres , & que je vous rende les derniers devoirs : hélas ! dans quel esprit avez-vous conçu ces tristes pensées , & comment avez-vous pu nous les tracer ? La crainte de me causer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main ? Vous ne songiez pas , sans doute , à tous les tourmens où vous m'alliez livrer. Le ciel , quelque rigueur qu'il ait exercé sur moi , ne me hait pas assez pour me laisser vivre un moment après vous avoir perdu : voudroit-il en me conservant la vie , me faire mourir mille fois ? Le jour , sans mon cher Abeilard , m'est un supplice insupportable , & la mort me paroît un bien , pourvu qu'elle m'unisse avec lui. Si le ciel exauce les vœux que nous faisons incessamment pour vous , vos jours seront conservés , vous nous enfermerez dans le tombeau. Quoi ! n'est-ce pas à vous à nous résoudre , par vos touchantes exhortations , à ce grand & pénible trajet qui doit même effrayer les plus fermes courages ? N'est-ce pas à vous à recevoir nos derniers soupirs , à prendre soin de nos funérailles , à rendre compte de nos mœurs & de notre foi ? Quel autre que vous peut nous recommander dignement à Dieu ; & conduire à lui , par la ferveur & le mérite de vos prières , ces âmes que vous avez attachées à son culte par des nœuds solennels ? Nous attendons de votre charité paternelle ces pieux devoirs ; vous ferez libre après cela des inquiétudes que nous vous causons ; vous quitterez la vie avec moins de peine , lorsque le Seigneur voudra vous appeller à lui. Content de votre ouvrage , & assuré de notre bonheur , alors vous pourrez nous suivre. Mais jusque-là , cessez , je vous conjure , de nous écrire des choses si terribles , Ne sommes-nous pas assez

malheureuses ? Faut-il que vous augmentiez notre infortune ? Notre vie n'est plus qu'une langueur : voulez-vous nous l'arracher ? Nos disgrâces présentes nous occupent sans cesse ; est-il nécessaire de chercher dans l'avenir des sujets d'affliction ? Que les hommes , dit Sénèque , ont peu de raison , de rendre des maux éloignés , présents à leur mémoire , & de chercher , même avant la mort , à perdre la vie. Lorsque vous aurez ici-bas achevé votre carrière , vous voulez que votre corps soit porté au Paraclet , afin que , toujours exposé à nos yeux , vous ne sortiez jamais de notre esprit ; que votre cadavre fortifie notre piété , & anime nos prières. Nous avez-vous crues capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos cœurs , & de perdre le souvenir de vos bienfaits ? Quel temps trouverons-nous pour ces prières que vous nous demandez ? Hélas ! je serai alors en proie à d'autres soins. Un malheur si funeste me permettra-t-il un moment de tranquillité ? Ma raison affoiblie résistera-t-elle à de si fortes attaques , lorsqu'éperdue & furieuse , & d'un esprit soulevé , si je l'ose dire , contre Dieu même , je le fléchirai moins par mes prières , que je ne l'irriterai par mes cris & par mes reproches. Mais comment crier ? Hélas ! misérable que je suis , pourrai-je suffire à ma douleur ? Je m'empresserai plus à vous suivre qu'à vous rendre les tristes honneurs de la sépulture. C'est pour vous , c'est pour Abeilard , que j'ai résolu de vivre : si vous m'êtes ravi , que ferai-je de ces jours infortunés ? Ah ! que je serois à plaindre , si le ciel , par une pitié cruelle , me conservoit jusqu'à ce funeste moment ! Quand je songe à cette séparation , j'éprouve toutes les rigueurs de la mort. Que deviendrois-je , grand Dieu ! Cessez donc , cessez de porter dans mon ame des atteintes si douloureuses : si ce n'est par amour , que ce soit au moins par un motif de votre piété. Vous voulez que je me donne à mes devoirs : vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me

fuis consacrée ; & comment puis-je le faire , tandis que vous m'annoncez des choses qui occupent nuit & jour toutes mes pensées ? Lorsqu'un malheur nous menace , & qu'il est impossible de le détourner , pourquoi nous livrons-nous à une crainte inutile , & plus rigoureuse que les maux mêmes que nous craignons ? Que n'imitons-nous un fameux poète , qui faisoit cette prière à ses dieux :

Si de quelques malheurs ma vie est menacée ,
Grands Dieux , sans différer , faites-les moi sentir.
On doit , pour vivre heureux , bannir de sa pensée
Les maux dont on voudroit en vain se garantir.
D'un avenir fâcheux la triste prévoyance
Nous fait , avant le temps , ressentir sa rigueur :
Qu'il me soit donc permis de vivre sans frayeur ,
En me flattant toujours d'une douce espérance.

Mais de quelle espérance pourrois-je me flatter après vous avoir perdu ? Qui pourroit m'arrêter sur la terre , après que la mort m'auroit enlevé tout ce qui m'y attache ? J'ai renoncé sans peine à tous les enchantemens de la vie ; je ne garde que mon amour ; je ne me réserve que le plaisir secret de penser sans cesse à vous , & de savoir que vous vivez : quoique , hélas ! vous ne viviez plus pour moi ; quoique je n'ose me flatter de jouir encore de votre vue. Ah ! sans doute , c'est le plus grand de mes maux.

Fortune impitoyable ! m'as-tu assez persécutée ? Tu as épuisé contre moi tous tes traits , tu n'en as plus qui te fassent craindre du reste des hommes. Tu t'es lassée à me tourmenter ; les autres n'ont plus lieu d'appréhender ton courroux. Mais que te serviroit-il d'avoir contre moi des armes ? Le grand nombre de blessures dont tu m'as couverte , ne te permet pas de m'en faire de nouvelles. Que ne puis-je te con-

traindre à vouloir me donner la mort ? Tu crains , cruelle , parmi tous les tourmens dont tu m'accables , tu crains qu'un prompt trépas ne me délivre. Tu me conserves la vie , & tu ne laisses pas de me faire à tous momens mourir.

Cher Abeilard , plaignez mon désespoir. Vit-on jamais rien de si malheureux que moi ? Plus vous m'avez élevée au-dessus des autres femmes qui m'envioient votre tendresse , & plus je suis sensible à la perte de votre cœur. Je ne suis montée au faite du bonheur , que pour éprouver une chute plus terrible. Rien ne pouvoit autrefois se comparer à mes plaisirs , rien ne sauroit à présent égaler mes peines. Ma gloire faisoit mille jalouses , mon malheur excite la compassion de tous ceux qui me voient. La fortune , pour moi , a toujours été d'un excès à un autre. Elle m'a comblée de ses plus charmantes faveurs , afin de m'accabler de ses disgrâces les plus grandes. Ingénieuse à me tourmenter , elle vouloit que le souvenir des biens que j'aurois perdus , fut la source inépuisable de mes larmes : que l'amour que j'avois pour ses présens fût , quand elle m'en auroit privée , tout le sujet de ma douleur. Enfin elle n'a que trop bien réussi ; la tristesse dont je me vois accablée est aussi amère , que je trouvois délicieux les transports qui m'avoient charmée. Mais , ce qui m'irrite davantage , nous avons commencé d'être malheureux dans un temps où nous semblions moins le mériter. Tandis que nous étions livrés l'un & l'autre au penchant d'un amour criminel , rien ne s'opposoit à nos coupables délices. Si quelquefois la crainte des jaloux venoit nous troubler dans nos amoureux larcins , elle ne seroit qu'à donner un nouveau charme à nos plaisirs. A peine avions-nous retranché ce qu'il y avoit d'illégitime dans notre passion , à peine avions-nous cherché dans le mariage un asyle contre les

remords qui auroient pu nous suivre, que toute la colere du ciel est tombée sur nous. Mais de quel supplice avez-vous été puni? Le seul souvenir me fait frémir. Un époux outragé, & jaloux de ses droits, peut-il faire souffrir un plus rude tourment à un téméraire qui détruit la fidélité due au mariage? Hé! quel droit un oncle cruel pouvoit-il avoir sur vous? Nous nous étions engagés l'un & l'autre au pied des autels; cela seul devoit vous mettre à couvert de la fureur de nos ennemis. Faut-il qu'une épouse ait attiré sur vous un châtiment qui ne doit tomber que sur un amant adulateur? encore étions-nous séparés. Occupés à vos exercices, vous découvriez à des hommes savans & curieux de vous entendre, des mystères que les plus grands génies n'avoient pu pénétrer; & moi, contente d'obéir à ce que vous desiriez, je m'étois retirée dans un cloître. J'y passois les journées entières à penser à vous, & quelquefois à méditer sur des lectures saintes. C'est dans ce temps même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malheureux. Vous expiâtes un crime qui nous étoit commun. Vous fûtes seul puni, & nous étions tous les deux coupables. Celui qui l'étoit le moins fut l'objet de toute la vengeance d'un barbare. Mais pourquoi m'emporter contre vos assassins? C'est moi, malheureuse, c'est moi qui vous ai perdu. Je suis l'origine de vos malheurs. Ah! Dieu? devois-je naître pour être la cause d'un événement si tragique? Qu'il est dangereux à un grand homme de se laisser charmer par notre sexe. Il devoit, dès l'enfance, se former un cœur insensible à tous nos traits pernicieux. Ecoute, mon fils, (disoit autrefois le plus sage des hommes) écoute & retiens mes leçons: si quelque beauté, par ses regards, cherche à te séduire, ne te laisse point entraîner à un penchant trop flatteur, rejette le poison qu'elle te pré-

sente, & ne suis pas les sentiers qu'elle te montre. Sa maison est la porte de la perdition & de la mort. J'ai long - temps examiné toutes ces choses, & j'ai trouvé que la mort même est un mal moins dangereux que la beauté d'une femme. C'est l'écueil de votre liberté, c'est un lien fatal qui vous attache, & dont on ne peut jamais s'affranchir. C'est une femme qui a précipité le premier des hommes de l'état glorieux où Dieu l'avoit formé. Celle qui avoit été créée enfin de partager son bonheur, fut la seule cause de toute sa ruine. Samson, que ta gloire seroit éclatante, si ton cœur avoit eu autant de force contre les charmes de Dalila, qu'il en avoit contre les armes des Philistins! vainqueur de leurs armées nombreuses, une femme te désarme & te trahit. Tu te vois livré entre les mains de tes ennemis; tu es privé de ces yeux qui avoient laissé entrer l'amour dans ton ame; confus & sans aucune espérance, tu meurs avec la seule consolation de pouvoir envelopper tes ennemis dans ta ruine. C'est pour plaire à des femmes que Salomon perd le soin de plaire à Dieu. Ce roi dont on venoit de tous côtés admirer la sagesse, que le Seigneur avoit choisi pour bâtir son temple, abandonne le culte des autels dont il s'étoit montré le défenseur, & porte la folie jusqu'à encenser les idoles. Job n'eut point de plus cruel ennemi que sa propre femme : quels affauts ne lui fallut-il pas soutenir ? L'esprit de tentation qui s'étoit déclaré son persécuteur, se servit d'une femme pour ébranler sa constance ; & c'est ce même esprit qui se sert d'Héloïse pour perdre Abeilard. Tout ce qui me reste, c'est la foible consolation de n'être point la cause volontaire de vos maux. Je ne vous ai point trahi, c'est ma fidélité & mon amour qui vous ont été funestes. Si je suis criminelle de vous avoir aimé trop constamment, je ne saurois jamais me repentir de mon crime. Il est
vrai,

vrai, je me suis trop livrée aux douces erreurs que ma passion naissante me faisoit faire. J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu ; j'ai par-là irrité les peines que je ressens. Mes coupables transports ne pouvoient avoir qu'une fin malheureuse & tragique. Si-tôt que je fus persuadée de votre amour, hélas ! je ne diffèrai guere à croire vos protestations. Il m'étoit trop glorieux d'être aimée d'Abeilard, & je souhaitois trop ardemment cet avantage, pour en vouloir douter un moment. Je ne cherchai qu'à vous convaincre de toute ma tendresse. Je ne me fis point un rempart d'une sévère fierté & d'une raison importune. Ces tyrans de nos plaisirs qui captivent notre sexe, ne firent qu'une foible & inutile résistance. Je sacrifiai tout à mon amour, & je les fis céder au desir de rendre heureux le plus aimable & le plus savant de tous les hommes. Si quelque considération avoit pu m'arrêter, ah ! sans doute, ç'auroit été l'intérêt de mon amour. Je craignois que n'ayant plus rien à desirer votre passion ne devint languissante, & que vous ne cherchassiez ailleurs le contentement que donne une nouvelle conquête. Mais il vous fut facile de me guérir d'un scrupule que j'avois malgré moi. Je devois prévoir que l'idée qui me resteroit de mes plaisirs seroit contraire au repos de ma vie. Que je serois heureuse de pouvoir effacer par mes larmes le souvenir qui me reste de nos plaisirs, & que je me plais à conserver. Je veux faire au moins quelque effort généreux sur moi-même. Je veux, en étouffant dans mon cœur les desirs qu'une nature fragile y fera naître, exercer sur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait souffrir. Je tâcherai par-là de vous satisfaire si je ne satisfais pas à un Dieu irrité. Car enfin je vous découvre l'état pitoyable où je suis ; mon repentir pourroit il le défarmer : j'ose à tout moment, accuser le ciel de cruauté, de vous avoir livré aux

embûches qu'on vous avoit préparées. Mes murmures allument le feu de sa colere, au lieu que je devrois songer à l'éteindre. Ce n'est pas assez pour expier un crime que d'en supporter la peine ; tout ce qu'on souffre n'est compté pour rien, si les passions sont encore vivantes, & si le cœur brûle encore des mêmes desirs. Il est facile d'avouer sa foiblesse & de s'en punir, mais qu'il faut se faire violence pour oublier des plaisirs qu'une douce habitude a rendu maîtres absolus de notre esprit ! Combien voyons-nous des personnes qui sont ouvertement l'aveu de leurs fautes ; mais qui, loin de les pleurer, ont un nouveau plaisir à les dire ? L'amertume du cœur doit suivre l'aveu de la bouche ; c'est ce qui se rencontre rarement. Pour moi qui ai trouvé tant de plaisir à vous aimer, je sens bien, malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté, ni cesser d'en jouir autant qu'il m'est possible, en les rappelant dans ma mémoire. Quelques efforts que je fasse, de quelque côté que je me tourne, une chere idée me suit, tout retrace à mes yeux & à mon esprit ce que je devrois oublier. Pendant le calme de la nuit, où mon cœur devoit être tranquille, au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquiétudes, je ne saurois éviter les illusions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec mon cher Abeilard. Je le vois, je l'entends, & je lui parle. Charmés l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la philosophie, pour nous entretenir plus agréablement de notre passion. Quelquefois aussi je m'imagine être témoin de l'entreprise sanglante de vos ennemis ; je m'oppose à leur fureur, je remplis notre appartement de cris effroyables, & dans ce temps je me réveille toute noyée de mes larmes. Dans les lieux les plus saints, jusqu'aux pieds des autels, je porte le souvenir criminel de nos plaisirs passés, j'en fais toute mon occupation ; & loin de gémir de m'être laissée séduire, je soupire de les

avoir perdus. Je me souviens (est-il quelque chose qui échappe à ceux qui aiment ?) du moment & du lieu où vous me déclarâtes pour la première fois votre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort. Vos paroles, vos sermens, tout est gravé dans mon cœur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite; mes soupirs me trahissent, & votre nom m'échappe à tous momens. Dans cet état, mon Dieu, que n'avez-vous compassion de ma foiblesse ? que ne me fortifiez-vous de votre grace ? Vous êtes heureux, Abeilard, cette grace vous a prévenu. Votre malheur vous a fait trouver le repos. Le supplice que votre corps a souffert, a guéri les plaies mortelles de votre ame. La tempête vous a conduit dans le port; & Dieu qui sembloit appesantir sa main sur vous, ne cherchoit qu'à vous secourir : c'est un pere qui châtie, & non un ennemi qui se venge. C'est un sage médecin qui vous fait souffrir, afin de vous conserver la vie. Je suis plus à plaindre que vous; j'ai mille passions à combattre : il me faut résister à ces feux que l'amour allume dans un jeune cœur. Notre sexe n'est que foiblesse; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît : j'aime le péril qui me menace, comment pourrois-je n'y pas succomber ? Parmi tous ces combats, je tâche au moins de cacher ma défaite à ces filles que vous avez confiées à mes soins; toutes celles qui m'environnent admirent ma vertu : mais si leurs yeux pénéteroient jusque dans mon cœur, que n'y découvreroient-ils pas ? Mes passions y sont révoltées; je commande aux autres, & je ne peux me commander à moi-même. Je n'ai qu'un faux dehors, & cette vertu en apparence est un vice en effet. Les hommes me trouvent digne de louanges, mais je suis condamnable aux yeux pénétrans d'un Dieu à qui rien n'est caché, & qui lit dans les replis les plus secrets d'un ame. Je ne peux me dérober à sa connoissance; c'est encore beaucoup

pour moi, de couvrir mes foiblesses d'une piété apparente. Cette feinte pénible est en quelque façon louable. Je ne cause point de scandale aux gens du siècle, si susceptibles de mauvaises impressions; je n'alarme point la vertu de ces foibles colombes dont j'ai la conduite; le cœur plein de l'amour des hommes, je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu : charmée de la pompe & des plaisirs du monde, je tâche à leur découvrir qu'il n'est que tromperie & que vanité. J'ai assez de force pour leur cacher mon penchant, & je regarde cela en moi comme un effet puissant de la grace. Si elle ne me porte pas à embrasser la vertu, au moins elle m'empêche de commettre le mal. C'est en vain cependant qu'on voudroit séparer ces deux choses : on est coupable, si l'on ne mérite pas : & on s'éloigne de la vertu, si l'on cesse d'en approcher. Encore faut-il n'avoir d'autre motif que l'amour de Dieu seul. Hélas ! que puis-je donc espérer ? Je l'avoue, à ma confusion, je crains plus d'offenser un homme que d'irriter un Dieu. Je n'ai de souci que celui de vous plaire. Oui, c'est votre commandement, & non pas, comme on le pense, une vocation sincère qui m'a enfermée dans ces demeures de la pénitence. J'ai cherché à procurer votre repos, & non pas à me sanctifier. Quel est mon malheur ! Je m'arrache à tout ce qui me pouvoit plaire, je m'ensevelis toute vivante, j'exerce sur moi des jeûnes & des cruautés que des loix sévères m'imposent, je ne me nourris que de pleurs & d'inquiétudes, & cependant je ne mérite aucune récompense des maux que je souffre. Ma fausse piété vous a long-temps trompé ainsi que les autres : vous m'avez cru tranquille, & j'étois plus agitée que jamais. Vous vous êtes persuadé que j'étois attachée à mes devoirs, & je n'avois d'autre occupation que celle que l'amour me donnoit. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prières, c'est de vous que je les dois attendre, Ne présumez point trop de ma

vertu & de ma guérison. Je suis chancelante, c'est à vous à me raffermir par vos exhortations ; je suis encore foible, & vous devez me soutenir & me conduire par vos conseils. Quel sujet avez-vous de me louer ? La louange est souvent nuisible à celui à qui on la donne. Une vanité secrète s'élève du cœur, nous aveugle, & nous cache des plaies mal guéries. Un séducteur nous flatte & cherche même à nous perdre. Un ami sincère ne nous déguise rien ; & loin de passer légèrement la main sur le mal, il nous le fait sentir vivement en y apportant le remède. Que n'agissez-vous de la sorte avec moi ? voulez-vous passer pour un flatteur injuste & dangereux ? ou, si vous voyez en moi quelque chose de louable, ne craignez-vous pas que la vanité qui est si naturelle à tous les hommes ne l'efface ? Mais ne jugeons point de la vertu par les vaines apparences ; car elle se trouve dans les réprouvés, aussi-bien que dans les élus. L'adresse d'un imposteur habile fait bien s'en parer, & se fait souvent plus admirer que le zèle véritable des plus grands saints. Le cœur de l'homme est un labyrinthe dont on ne peut découvrir toutes les routes cachées. Vos louanges me font d'autant plus dangereuses, que j'aime celui qui me les donne ; plus je desire vous plaire, plus j'ai de penchant à croire tout ce que vous m'attribuez de mérite. Ah ! songez plutôt à soutenir mes foiblesses par des remontrances salutaires. Ayez plus de crainte que de confiance de mon salut, & ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que notre foiblesse, & que celui-là sera couronné qui aura combattu avec plus de peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le péril. Il est plus sûr de se défendre que de livrer le combat. Il y a plusieurs degrés dans la gloire ; je ne souhaite point les plus éclatans, je les laisse à ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre, de peur de perdre la victoire. Heu-

78 LETTRE D'HÉLOÏSE.

reuse si je me puis échapper au naufrage, & enfin arriver au port. Le ciel m'ordonne de renoncer à la passion funeste qui m'attache à vous. Ah! mon cœur n'y pourra jamais consentir. Adieu.

HÉLOÏSE.



S O M M A I R E

DE LA LETTRE SUIVANTE.

ABEILARD, qui fait une austere pénitence dans sa retraite, & qui songe sérieusement à son salut, ne veut plus recevoir de lettres d'Héloïse. Il lui écrit le péril où il s'expose en les lisant, & s'efforce de lui persuader qu'ils doivent s'oublier l'un l'autre. Il l'exhorte à remporter sur elle cette grande victoire; & comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'opposition de son contraire, il lui représente les avantages d'une ame tranquille & soumise à la grace, après lui avoir parlé des agitations d'un cœur que l'amour criminel trouble. Il est trop habile homme pour ignorer qu'il propose à Héloïse une chose difficile à exécuter. Il sait même qu'il n'est pas aisé d'arracher du cœur une passion qui y a pris de profondes racines. C'est pourquoi, en lui enseignant les moyens d'en venir à bout, il l'assure que par des prières ar dentes, il va seconder ses efforts.

L E T T R E
D'ABEILARD
A H É L O Ï S E.

Pour servir de réponse à la Lettre précédente.

NE m'écrivez plus Héloïse, ne m'écrivez plus, il est temps de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuses. Ne nous abusons point; pendant que nous flatterons l'idée qui nous revient de nos plaisirs passés, notre vie sera agitée, & nous ne goûterons point la douceur de la solitude. Commençons donc à faire un bon usage de nos austérités, & ne conservons pas des images coupables dans les rigueurs de la pénitence. Qu'une mortification de corps & d'esprit, un jeûne exact, une solitude continuelle, & jamais interrompue, des méditations profondes & saintes, un amour pour Dieu qui ne se démente jamais, que tout cela, dis-je, succède à nos déréglemens.

Essayons de porter la perfection religieuse à un point auquel il soit difficile de parvenir. Il est beau qu'il se trouvât dans le christianisme quelques âmes si détachées de la terre, des créatures & d'elles-mêmes, qu'elles semblent être indépendantes du corps auquel elles sont attachées, & qu'elles traitent comme leur esclave. On ne sauroit d'ailleurs s'élever trop, quand on veut aller jusqu'à Dieu même; quelques grands efforts que l'on fasse, on se trouve toujours fort éloigné de cette sublime divinité à laquelle nos yeux mêmes ne peuvent atteindre. Agissons pour Dieu indépendamment des créatures & de nous-mêmes, n'ayons aucun égard à nos

desirs, ni aux sentimens des autres. Si nous étions en cet état, Héloïse, j'irois volontiers faire mon séjour au Paraclet. Là, mes soins ardens & efficaces pour une communauté que j'ai comme fondée, attireroient sur elle mille graces particulieres. Je l'instruirois par ma parole, & je l'animerois par mon exemple. Je commanderois ou plutôt je veillerois sur la vie de vos sœurs. Je vous ferois prier, méditer, travailler & vous taire, & je prierois moi-même, je méditerois, je travaillerois, & je garderois le silence.

Je parlerois pourtant quelquefois, mais ce seroit pour vous relever de vos chûtes, pour vous fortifier dans vos foiblesses, pour vous éclairer dans les ténèbres & dans les obscurités qui viendroient quelquefois vous surprendre. Je vous consolerois de ces aridités qui sont si connues aux personnes vertueuses, & distinguées par leur zele. Je réprimerois même la vivacité de votre zele & de votre piété, & je mettrois un tempérament judicieux à votre ferveur; je vous enseignerois les devoirs qui doivent être connus, & je vous éclairerois les doutes que la foiblesse de votre raison pourroit produire. Je serois votre maître & votre pere, & par un talent merveilleux je deviendrois ou vif, ou lent, ou doux, ou sévere, selon le caractère différent de celles que je voudrois mettre dans le chemin pénible de la perfection chrétienne.

Où m'emporte une vaine imagination? Ah! chere Héloïse, que nous sommes éloignés de cette heureuse situation! Votre cœur est encore en proie à une funeste flamme que vous ne pouvez éteindre, & je trouve dans le mien du trouble & de l'inquiétude. Ne croyez pas que je jouisse ici d'une paix profonde, Héloïse, il faut pour la dernière fois que je vous ouvre mon ame. Je ne suis pas encore détaché de vous. Je combat en vain des sentimens trop tendres; malgré mes efforts, je sens qu'un reste de tendresse

82 LETTRE D'ABEILARD

me rend sensible à vos ennuis, & me les fait partager. Vos lettres, je l'avouerai, m'ont ému; je n'ai pu lire avec indifférence des caractères tracés par une main si chère. Je soupire, je verse même des larmes, & toute ma raison suffit à peine à cacher ma foiblesse aux yeux de mes disciples. Oui, malheureuse Héloïse, tel est l'état où se trouve le malheureux Abeilard. Le monde, qui se trompe presque toujours dans ses jugemens, croit que je suis tranquille, & comme si je n'eusse aimé en vous que la satisfaction des sens, on s' imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur est grossière! Je suis persuadé que le peuple s'imagina, quand nous nous séparâmes, que la honte & la douleur de me voir traité si cruellement, me faisoient abandonner le monde, comme si mon amour ingénieux à se contenter, n'auroit pas pu inventer mille plaisirs aussi sensibles que celui dont Fulbert me privoit. Ce fut, vous le savez, un juste repentir d'avoir offensé Dieu qui m'inspira le dessein de me retirer. J'expliquai l'accident qui nous étoit arrivé comme un ordre secret du ciel qui punissoit nos crimes. Je ne regardai plus le violent Fulbert que comme le ministre des vengeances du Seigneur. La grace seule m'entraîna dans un asyle où je serois encore, si mes ennemis m'y eussent laissé vivre. J'ai souffert constamment toutes leurs persécutions, ne doutant point que ce fût Dieu lui-même qui me les suscitoit pour me purifier.

Quand il m'a vu parfaitement soumis à ses saintes volontés, il a permis que j'ai justifié ma doctrine; j'en ai rendu la pureté publique, & j'ai fait voir enfin que ma croyance n'est pas seulement orthodoxe, mais qu'elle est encore exempte de tout soupçon de nouveauté.

Que je serois heureux, si je n'avois que mes ennemis à craindre, si je n'avois point d'autre obstacle

à mon salut que leur calomnie ! Mais, Héloïse, vous me faites trembler. Vos lettres m'apprennent que vous êtes toujours asservie à une passion fatale ; & si vous n'en triomphez , il faut renoncer à votre salut : & moi, quel parti voulez-vous que je prenne ? Voulez-vous que , rebelle au Saint-Esprit , j'étouffe ses inspirations , & que j'aïlle , pour vous complaire , essuyer des pleurs que le démon fait couler. Cette indigne démarche fera-t-elle le fruit de toutes mes méditations ? Ah ! soyons plus fermes dans nos résolutions ; nous ne sommes dans la solitude que pour y pleurer nos péchés , & pour y gagner le ciel ; commençons donc à nous donner à Dieu de tout notre cœur.

Je fais que les commencemens de chaque chose sont difficiles ; mais il est glorieux d'entreprendre & de commencer une grande action ; & cette gloire augmente à proportion que les difficultés qui s'y rencontrent sont considérables. C'est pourquoi nous devons vaincre courageusement tous les obstacles que nous trouverons pour embrasser la vertu chrétienne. C'est dans les monastères que les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise : c'est là que personne ne peut demeurer long-temps , s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

Quelque parfait qu'on puisse être , on a quelquefois des tentations , il y en a même d'utiles. Il ne faut pas s'étonner si l'homme ne sauroit être exempt de tentation , puisqu'il a dans lui-même la source des tentations , c'est-à-dire , la concupiscence. A peine sommes-nous délivrés d'une tentation , qu'il en survient une autre. Tel est enfin le sort de la postérité du premier homme , qu'elle aura toujours quelque chose à souffrir , puisqu'elle a perdu sa première félicité. Qu'on ne se flatte point qu'on pourra vaincre les tentations par la fuite : si nous n'y joignons la patience & l'humilité , nous nous tourmenterons inuti-

84 LETTRE D'ABEILARD

lement. On en vient plus sûrement à bout, en implorant le secours de Dieu, que par les armes que peut nous fournir notre propre fond.

Soyez constante, Héloïse; ayez de la confiance en Dieu, & vous aurez peu de tentations à combattre; & quand elles viendront vous saisir, étouffez-les dans leur naissance. Ne souffrez pas qu'elles s'affermissent dans votre cœur. Remédiez au mal dès qu'il commence, dit un ancien; car si vous le laissez croître, vous ne pourrez le guérir. En effet, la tentation a des degrés: d'abord c'est une simple pensée à l'esprit, elle ne paroît pas dangereuse: l'imagination la reçoit sans alarmes; il s'en forme un plaisir qui nous flatte; nous nous y arrêtons; enfin nous y consentons.

Je ne doute pas, Héloïse, que vous ne songiez sérieusement à votre salut: c'est là l'unique soin qui doit occuper votre cœur. Bannissez-en Abeilard pour jamais; c'est le meilleur avis que je vous puisse donner: car enfin le souvenir d'une personne qu'on a aimé criminellement ne sauroit qu'être nuisible, quelqu'avancé qu'on puisse être dans le chemin du salut. Quand vous aurez détruit le funeste penchant que vous avez pour moi, la pratique de toutes les vertus qui conviennent à votre état vous sera aisée; votre ame quittera avec joie ce misérable corps où elle est attachée, & prendra son vol au ciel. Vous vous présenterez alors devant le Seigneur avec confiance; vous ne verrez pas le caractère de votre réprobation sur le livre de vie. Le Sauveur vous dira: Venez, ma fille, venez partager ma gloire: jouissez de la récompense éternelle que j'ai attachée aux vertus que vous avez pratiquées.

Adieu, Héloïse, voilà les derniers conseils de votre cher Abeilard. Pour la dernière fois, que ne puis-je vous persuader les plus saintes maximes de

L'Evangile ! Fasse le ciel que votre cœur autrefois si sensible à mon amour, se laisse maintenant conduire par mon zèle ! Que l'image d'Abeilard amoureux, à votre esprit toujours présente, prenne désormais la figure d'Abeilard véritablement pénitent ; & puissiez-vous autant verser de pleurs pour votre salut, que vous en avez répandu durant le cours de nos malheurs !

ABEILARD.



L E T T R E
D'HÉLOÏSE
A A B E I L A R D.

C H E R Abeilard, vous attendez peut-être que je vous reproche votre négligence. Vous n'avez point fait réponse à ma dernière lettre, & j'en rends graces au ciel : dans l'état où je me trouve, c'est un bien pour moi de vous voir insensible à la funeste passion qui m'attachois à vous ; car enfin, Abeilard, vous avez perdu pour jamais Héloïse. Malgré tous les sermens que je vous ai faits de ne songer qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma pensée : je vous ai oublié ; vous ne ferez plus ma félicité, délicieuse idée d'un amant que j'adorois ! Chere image d'Abeilard, qui me suiviez par-tout, je ne veux plus me souvenir de vous ! Mérite éclatant d'un homme, qui est, malgré ses ennemis, l'admiration de son siècle ! plaisirs enchanteurs auxquels Héloïse se livroit sans réserve, vous faites le tourment de ma mémoire ! Abeilard, je vous avoue, sans rougir, mon infidélité. Que mon inconstance apprenne à l'univers qu'on ne doit pas compter sur les promesses des hommes ; ils sont tous sujets au changement. Vous vous troublez ; Abeilard ! Cette nouvelle sans doute vous surprend ; vous ne pouvez vous imaginer qu'Héloïse soit infidele. Elle étoit prévenue pour vous d'un penchant si fort, que vous ne pouvez comprendre comment le temps l'a pu détruire.

Sortez de votre erreur ; je vais vous révéler ma perfidie : & au lieu de me la reprocher , je suis persuadée que vous en verserez des larmes de joie. Quand je vous aurai nommé le rival qui vous a ravi mon cœur , vous louerez mon inconstance , & vous prierez ce rival de la vouloir fixer. Vous devez juger par-là que c'est Dieu qui vous enleve Héloïse. Oui , mon cher Abeilard , c'est lui qui rend à mon esprit la tranquillité qu'un vif souvenir de nos malheurs passés ne me permettoit point de goûter. Juste ciel ! quel autre rival pouvoit m'arracher à vous ? Avez-vous soupçonné qu'un mortel pouvoit vous avoir effacé de mon cœur ? Avez-vous été assez injuste pour me croire capable de sacrifier le vertueux & savant Abeilard à un autre que Dieu ? Non , je me flatte que vous m'avez rendu justice. Je ne doute pas que vous ne souhaitiez d'apprendre de quel moyen Dieu s'est servi pour me toucher : je vais vous le dire , admirez les secrets ressorts de sa providence. Quelques jours après vous avoir envoyé ma dernière lettre , je tombai dans une dangereuse maladie ; les médecins m'abandonnerent , & je crus ma mort certaine. Ce fut alors , vous le dirai je ? que ma passion , que j'avois cru innocente , me parut criminelle : ma mémoire me représenta fidèlement toutes les actions de ma vie ; & je vous avoue que mon amour fit toute ma peine en ces derniers momens. La mort que je n'avois jamais regardée que de loin , s'offrit alors à mon imagination , comme elle se présente aux pécheurs. Je commençai à craindre la colère de Dieu lorsque j'allois l'éprouver , & je me repentois de n'avoir point profité de ses disgraces , quand j'allois cesser de vivre. Les lettres tendres que je vous ai écrites , & les entretiens passionnés que j'ai eus avec vous , me faisoient autant de peine en cet instant , qu'ils m'avoient auparavant fait de plaisir. Ah , malheureuse

88 LETTRE D'HÉLOÏSE.

Héloïse! disois-je en moi-même, si c'est un crime de s'abandonner à de si doux transports, & si après la vie un infaillible châtement les suit, pourquoi ne combattois-tu pas un penchant si dangereux? Vois les supplices qui te sont destinés; contemple avec frayeur cet appareil épouvantable de tourmens, & rappelle en même temps les plaisirs que ton ame abusée trouvoit délicieux. Hé bien, poursuivis-je, n'es-tu pas au désespoir de t'être enivrée de ces fausses douceurs? Quelle folie de vivre comme j'ai fait jusqu'ici? Enfin, Abeilard, imaginez-vous, si vous le pouvez, tous les remords dont j'ai été la proie; & vous ne ferez point étonné de mon changement.

La retraite est insupportable pour un cœur qui n'est pas tranquille; ses ennuis croissent dans le silence; la solitude les entretient. Depuis que je suis enfermée dans ces murs, je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs. Le Paraclet a retenti de mes regrets, & comme une esclave condamnée à une éternelle servitude, j'ai poussé des soupirs, & passé mes jours dans la douleur. Au lieu de remplir le dessein que Dieu a sur moi, je l'offensois; je regardois cet asyle sacré comme une prison affreuse, & je portois à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me sanctifier par la vie pénitente que je menois, j'assurois ma réprobation. Quel égarement! C'en est fait, Abeilard, j'ai déchiré le bandeau qui m'aveugloit; & si je dois m'en fier aux mouvemens nouveaux qui m'agitent, je serai bientôt digne de votre estime. Vous n'êtes plus cet Abeilard voluptueux, qui pour se ménager une conversation particulière avec moi la nuit, imaginoit tous les jours de nouveaux moyens de tromper la vigilance de ceux qui nous observoient. Le malheur qui vous arriva après tant d'heureux momens, vous donna de l'horreur pour le vice; vous consacraâtes dès cet instant le reste de vos jours à la vertu; vous parûtes vous soumettre

à cette nécessité sans violence. Pour moi, plus tendre que vous, & plus sensible aux molles voluptés, j'ai souffert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me sont échappées contre nos persécuteurs. Vous avez vu tout le ressentiment que j'en ai conçu par les lettres que je vous ai écrites : c'est sans doute ce qui m'a ôté l'estime d'Abeilard. Vous avez été alarmé de mes emportemens ; & si vous le voulez avouer de bonne foi, vous avez peut-être désespéré de mon salut. Vous n'avez pu prévoir qu'Héloïse vaincroit une passion si forte ; vous vous trompez, Abeilard, ma foiblesse soutenue de la grace, ne sauroit empêcher que je remporte une victoire complete. Rendez - moi votre estime, je vous en conjure ; votre piété vous doit solliciter en secret à me l'accorder.

Mais quel trouble secret s'élève dans mon ame ! Quel mouvement inconnu s'oppose à la résolution que j'ai formée de ne soupirer plus pour Abeilard ! Juste ciel ! n'aurai-je pas encore triomphé de mon amour ? Malheureuse Héloïse, tant que tu respireras, ton sort est d'aimer Abeilard : pleure, tu n'eus jamais un plus juste sujet de t'affliger ; c'est maintenant que je dois mourir de douleur. La grace m'avoit prévenue ; j'avois promis d'être fidele à la grace. Je me parjure, & je sacrifie la grace à Abeilard. Ce sacrifice sacrilège met le comble à mes iniquités. Après cela puis-je encore espérer que Dieu m'ouvrira ses trésors de miséricorde ? N'ai-je pas lassé sa clémence ? J'ai commencé à l'offenser dès que j'ai vu Abeilard : une funeste sympathie nous engagea tous deux dans un commerce criminel : Dieu nous suscite une main ennemie qui nous sépare. Je m'en afflige : je déteste le malheur qui nous arrive, & j'en adore la cause. Ah ! je devois plutôt expliquer ce sinistre accident comme un ordre secret du ciel, qui réprouvoit notre engagement, & m'ap-

pliquer dès-lors à détruire ma passion. Ah ! qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étois préoccupée, que d'en conserver un souvenir si fatal au repos de mes jours & à mon salut ! Grand Dieu ! Abeilard occupera-t-il toujours ma pensée ? ne pourrai-je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui. Mais peut-être que je m'alarme mal-à-propos ; la vertu règle tous mes mouvemens, & ils sont tous soumis à la grâce. Ne craignez point, cher Abeilard ; je n'ai point ces sentimens qui, tracés dans mes lettres, vous ont causé tant de peine. Je ne tâcherai plus, par le récit des plaisirs que notre amour naissant nous faisoit goûter, de recueillir cette tendresse criminelle que vous aviez pour moi, & qui vous étoit si chère. Je vous dégage de tous vos sermens. Oubliez les noms d'amant & d'époux, mais conservez toujours celui de pere. Je n'attends plus de vous ces protestations tendres & ces billets si propres à entretenir le commerce de l'amour. Je ne vous demande que de pieuses exhortations & des conseils salutaires. Le chemin du salut, tout épineux qu'il puisse être, me paroîtra agréable quand je marcherai sur vos pas. Vous me trouverez toujours prête à vous suivre. Je lirai avec plus de plaisir les lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où, avec tant d'artifice, vous cachiez le poison funeste des passions que vous m'inspiriez. Il ne vous est pas permis de garder le silence désormais sans être coupable. Lorsque toute remplie d'un amour violent je vous pressois avec tant d'ardeur de m'écrire, de combien de lettres falloit-il vous accabler avant que de pouvoir vous en arracher une ? Vous me refusiez dans mon malheur la seule consolation qui me restoit. Vous la pensiez pernicieuse. Vous vouliez à force de rigueur me contraindre à vous oublier, & je ne pouvois vous blâmer ; mais à présent vous n'avez rien à craindre.

Une maladie heureuse , que la Providence semble m'avoir envoyée pour me sanctifier , a fait ce que tous les efforts humains & votre cruauté n'auroient pu faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous jouissions , comme si nous ne devions jamais le perdre. Combien d'alarmes , combien d'inquiétudes nous falloit-il souffrir ? Non , Seigneur , il n'est point de plaisir véritable sur la terre que celui que donne la vertu. Le cœur au milieu des délices du monde ressent une certaine amertume ; il est inquiet & agité jusqu'à ce qu'il ait trouvé son repos en vous. Que n'ai-je point souffert , Abeilard , tandis que j'ai conservé dans ma retraite les feux qui m'avoient brûlé dans le monde. Je ne pouvois sans horreur voir les murailles qui me renferment ; les heures me paroissent de longues années. Je me repentois cent fois le jour de m'être ainsi ensevelie toute vivante. Depuis que la grace a dessillé mes yeux , tout est changé. Ma solitude me paroît toute charmante. La tranquillité que j'y vois , entre jusque dans le fond de mon cœur. Contente de remplir mes devoirs , je sens une douceur que les richesses , les grandeurs & les plaisirs du monde n'ont jamais pu donner. Que le repos m'a coûté cher ! que j'ai eu de peine à l'acquérir ! Il faut l'avouer , je l'ai acheté au prix de mon amour. J'ai fait un sacrifice violent , & qui paroissoit au dessus de mes forces. Je vous ai arraché de mon cœur ; n'en soyez pas jaloux ; j'y ai placé un Dieu qui devoit l'avoir toujours occupé tout entier. Contentez-vous d'être dans mon esprit , vous n'en sortirez jamais. Je me ferai un plaisir secret de penser à vous , & une gloire de remplir ces regles de piété que votre main me tracera.

On m'apporte dans ce moment une lettre de votre part. Je vais la lire , & je prétends vous faire réponse sur le champ. Vous connoîtrez du moins , par mon exactitude à vous écrire , que vous m'êtes toujours

cher.... Vous me faites des reproches obligeans sur le temps que j'ai laissé passer sans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit justifier. Je ne laisse point échapper d'occasion de vous donner des marques de mon souvenir. » Je vous remercie des inquiétudes » que vous dites que vous cause mon silence, & de la » crainte obligeante que vous me témoignez sur ma » santé. La vôtre, dites-vous, est délicate, & vous » avez, ces jours passés, pensé mourir. » Avec quelle froideur, cruel, vous m'annoncez une nouvelle si capable de m'affliger ! Je vous marquai dans ma dernière lettre l'état où je serois réduite si vous aviez perdu la vie. Et si je vous suis chère, vous modérerez les rigueurs de votre vie austère. Je vous représentai le besoin que nous avions de vos conseils & la nécessité indispensable où vous étiez de vous conserver. Je ne veux pas vous répéter les mêmes choses, de peur de vous ennuyer. » Vous nous recommandez de ne vous pas » oublier dans nos prières. » Ah, mon cher Abeilard ! vous devez compter sur le zèle de notre communauté. Elle vous est parfaitement dévouée, & vous ne sauriez, sans injustice, l'accuser de vous avoir mis en oubli. Vous êtes notre père ; nous sommes vos filles. Vous êtes notre guide ; nous nous abandonnons avec confiance à votre piété. Vous nous ordonnez, nous vous obéissons ; attentives à nos devoirs, nous exécutons avec fidélité ce que vous nous avez prescrit avec prudence. Nous ne nous imposons point de pénitence sans votre consentement, de peur de suivre plus un zèle indiscret qu'une vertu solide : en un mot, rien n'est bien fait, si Abeilard ne l'a approuvé. Vous me demandez une chose qui m'embarrasse. » On vous a dit que quelques-unes de nos » sœurs donnoient de mauvais exemples, & qu'il y » avoit du relâchement parmi elles. » Cela vous doit-il étonner, vous qui avez de l'expérience, & qui savez

comment les monasteres , se remplissent aujourd'hui ? Les peres consultent-ils presentement les inclinations de leurs enfans pour les établir ? La politique & l'intérêt reglent aujourd'hui la plupart des établissemens. Voilà pourquoi il se trouve quelquefois dans les couvens des religieuses qui font l'opprobre des communautés. Mais je vous conjure de m'apprendre ce qu'on vous a dit du Paraclet , & de m'enseigner le remede que vous jugerez à propos d'y apporter. Le relâchement dont vous parlez , n'a point encore frappé mes yeux , & dès que je m'en appercevrai , j'y donnerai bon ordre. Je fais la ronde toutes les nuits , & je fais brusquement rentrer dans leurs cellules les sœurs que je trouve qui prennent le frais. Je me souviens de toutes les aventures qui sont arrivées dans les monasteres voisins de Paris. Vous finissez votre lettre par vos plaintes ordinaires contre la fortune , & vous implorez la mort comme la fin d'une vie ennuyeuse & traversée. Sera-t-il possible qu'un génie aussi beau que le vôtre , ne se consolera jamais de ses malheurs passés ? Que diroit le monde , s'il lisoit comme moi vos lettres ? Il s'imagineroit que vous ne vous êtes renfermé que pour pleurer votre impuissance. Il croiroit que le seul motif qui vous a engagé à vivre dans la solitude , a été la honte que vous avez eu de vous voir dans l'état affreux où vous a mis la malice de mes parens. Que diroit de vous cette foule de jeunes gens qui courent si loin pour vous entendre , qui préfèrent vos séveres leçons aux douceurs de la vie civile , s'ils vous voyoient en secret esclave de vos passions , & ressentir toutes les foiblesses dont vos préceptes les garantissent ? Cet Abeilard , sans doute , qu'ils admirent , ce rare personnage , qui les conduit , perdrait une si belle réputation , & seroit même méprisé de ses disciples. Si ces raisons ne sont pas capables de vous donner de la

fermeté dans votre infortune , jetez les yeux sur moi ; admirez la résolution que j'ai prise de m'enfermer à votre exemple. J'étois jeune quand on nous a défunis ; & si je dois ajouter foi à ce que vous me disiez tous les jours , je n'étois pas indigne de l'attachement d'un honnête homme. Si je n'eusse aimé dans Abeilard que le plaisir des sens , mille jeunes gens aimables m'auroient consolé de votre perte. Vous savez ce que je fis : dispensez-moi de vous le répéter. Souvenez-vous des assurances que je vous donnai de vous aimer avec la même tendresse. J'effuyoïis vos pleurs par mes baisers ; & comme vous n'étiez plus si redoutable , j'avois beaucoup moins de retenue. Ah ! si vous m'eussiez aimée avec délicatesse , les sermens que je vous faisois , les transports dont ils étoient accompagnés , les caresses innocentes que je vous prodiguois , tout cela ne devoit-il pas vous consoler ? Si vous m'eussiez vu devenir insensiblement indifférente , vous auriez raison de vous désespérer ; mais non , jamais vous ne reçûtes plus de témoignages de ma passion. Que je ne voie plus dans vos lettres , mon cher Abeilard , ces murmures contre la fortune ; vous n'êtes pas le seul qu'elle persécute ; vous devez oublier les outrages que vous en avez reçu. Quelle honte pour un philosophe , de ne pouvoir se consoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes ! Réglez-vous sur moi ; je suis née avec des inclinations violentes , je combats même encore tous les jours des mouvemens trop tendres , & il est glorieux pour moi d'en triompher , de les assujettir à l'empire de la raison. Faut-il qu'une ame foible rassure un esprit fort , un jugement solide ? Mais où m'emporte une aveugle erreur ? Est-ce à vous , cher Abeilard , que mon discours s'adresse ? Je ne songe pas que je parle à un nouveau pere des déserts. Vous pratiquez les vertus que vous enseignez ; & si vous vous plaignez de la fortune , c'est moins par un

ressentiment des coups qu'elle vous a portés, que par le déplaisir de ne pouvoir faire connoître à vos ennemis qu'ils ont tort de songer à vous nuire. Laissez-les, Abeilard, laissez-les épuiser leurs traits, & continuez de charmer tous ceux qui vous écoutent. Découvrez ces précieux trésors que le ciel sembloit avoir réservés pour vous. Vos ennemis frappés de l'éclat de vos lumieres, vous rendront justice. Que j'aurois de plaisir, si je voyois tout le monde aussi bien instruit de votre probité que je le suis ! Votre mérite est connu par toute la terre, & vos plus grands ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'esprit humain peut savoir. Ah ! mon cher époux ! je me fers de cette expression pour la dernière fois, ne vous reverrai-je jamais ? n'aurai-je pas, avant ma mort, la satisfaction de vous embrasser ? Que dis-je, malheureuse ! Sais-tu bien, Héloïse, ce que tu souhaites ? Pourrois-tu voir ces yeux vifs, sans te rappeler tous ces regards lascifs qui t'ont été si funestes ? Pourrois-tu regarder ce port majestueux d'Abeilard, sans être jalouse de tout ce qui verroit comme toi un homme si charmant ? Cette bouche qu'on ne peut regarder sans desirs, ces mains si propres à piller les trésors de l'amour, enfin toute la personne d'Abeilard ne peut être envisagée par une femme sans péril. Ne souhaite donc plus, Héloïse, ne souhaite plus de voir Abeilard : puisque son image, le souvenir qui t'en reste, te troublent, que ne feroit point sa présence ? quels desirs n'exciteroit-elle pas dans ton ame ? Comment pourrois-tu demeurer maîtresse de tes sens à la vue d'un homme si aimable ? Il faut que je vous avoue, Abeilard, ce qui fait mon plus sensible plaisir dans ma retraite, après avoir passé tout le jour à songer à vous, pleine d'une si chere idée, je me livre la nuit au sommeil qui vient me surprendre. C'est alors qu'Héloïse, qui n'ose qu'en tremblant penser le jour à vous, s'abandonne au plaisir

de vous parler & de vous entendre. Je vous vois, Abeilard, & je repais mes yeux d'une si belle vue. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins secrets, & vous m'affligez. Quelquefois aussi, oubliant l'éternel obstacle qu'on a mis à nos desirs, vous me pressez de vous rendre heureux, & je cede sans résistance à vos transports. Le sommeil, pour nous servir, vous prête ce que vos barbares ennemis vous ont ôté, & nos âmes animées de la même ardeur, ressentent le même plaisir. Agréables illusions, douces erreurs, que vous passiez vite ! A mon réveil j'ouvre les yeux, & ne trouve plus Abeilard. J'étends mes bras pour le retenir, il m'échappe. Je l'appelle, il ne m'entend pas. Que je suis folle de vous entretenir de ces songes, vous qui êtes insensible à ces plaisirs ! Me trompai-je, Abeilard ? Voyez-vous quelquefois Héloïse en songe ? En quel état se présente-t-elle à vous ? Lui tenez-vous un langage aussi tendre que celui que vous lui teniez quand *Fulbert* la confia à vos soins ? A votre réveil en avez-vous de la joie ou de la douleur ? Excusez, Abeilard, excusez une amante qui s'égare. Je ne dois plus attendre de vous cette vivacité qui animoit vos soins. Ce n'est plus le temps d'exiger de vous une parfaite correspondance de desirs. Nous nous sommes asservis à des règles austères, nous devons les suivre, quoi qu'il nous en puisse coûter. Contemplant nos devoirs dans toutes leurs rigueurs, & faisons, s'il se peut, un bon usage de cette nécessité qui nous retient éloignés l'un de l'autre. Pour vous, Abeilard, vous achèverez heureusement votre carrière : vos desirs & vos mouvemens ne mettent point d'obstacle à votre salut. Héloïse seule est à plaindre. Toujours la triste Héloïse versera des torrens de larmes, sans être assurée qu'elles serviront à l'ouvrage de son salut.

J'allois finir cette lettre sans vous rendre compte de ce qui s'est passé ici depuis peu de jours. Une jeune religieuse, qui étoit du nombre de celles à qui on fait épouser

épouser un couvent, sans examiner si ce séjour leur est propre, par une adresse qui m'est inconnue, a trouvé le moyen de se sauver ; & l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle étoit aimée, elle est allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la communauté en particulier de garder le secret sur cette aventure. Hé bien, Abeilard, s'il vous étoit permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces désordres. Toutes nos sœurs charmées de vous voir & de vous entendre, ne songeroient qu'à profiter de vos exemples & de vos leçons. La jeune religieuse qui vient de violer ses vœux, n'auroit pas formé un dessein si coupable. Que n'êtes-vous à notre tête à nous exhorter à vivre saintement ? si nous avions vos yeux pour témoins de nos actions, elles seroient innocentes. Quand nous tomberions, vous nous releveriez, &, soutenues de vos conseils, nous marcherions d'un pas ferme dans le sentier de l'austère vertu. Je commence à m'apercevoir, ô Abeilard ! que j'ai pris trop de plaisir à vous écrire. Je devrois brûler ma lettre. Elle vous apprend que je suis toujours prévenue pour vous de la plus malheureuse passion du monde, & j'avois dessein, quand je l'ai commencée, de vous persuader le contraire. Je suis incessamment agitée des mouvemens de la grace & de ceux de ma passion : je leur cede tour-à-tour. Ayez pitié... Abeilard, de l'état où vous me réduisez, & faites en sorte que les derniers jours de ma vie soient aussi tranquilles, que les premiers ont été agités.

HÉLOÏSE.



L E T T R E S
D'HÉLOÏSE

ET

D'ABEILARD,

MISES EN VERS,

*Par M. DE BEAUCHAMPS, d'après l'ex-
cellente traduction des Lettres D'HÉLOÏSE
& D'ABEILARD, de M. le Comte de
Buffi Rabutin.*

Cette Edition a été corrigée sur celle de 1737.

É P I T R E.

Vous avez lu mes vers, & l'on vient de me dire.
Que vous vouliez encor les voir, & les relire.
Que, touché de mes sons, j'avois eu le bonheur
De m'ouvrir un chemin jusques à votre cœur.
Quelle gloire pour moi! quelle heureuse surprise!
Quoi! vous plaignez les maux de la tendre Héloïse!
Et le triste Abeilard a trouvé près de vous
Un asyle assuré contre tous ses jaloux!
Votre cœur de leur fort partage l'amertume,
Et donne des soupirs au feu qui les consume!
Dieu des vers, si jamais, favorable à mes vœux,
Tu soutins mon génie, & m'inspiras tes feux,
Allume dans mon sein une flamme plus belle;
Viens élever ma voix, & signaler mon zèle,
Et que tout l'univers, charmé de mes accens,
S'empresse d'applaudir aux transports que je sens.
Que les siècles futurs, informés de ma gloire,
Apprennent mon bonheur, & ne puissent le croire.



E X T R A I T

DE LA PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'Esprit & la tendresse d'Abeilard, les sentimens & la vivacité d'Héloïse, leurs infortunes, leurs foiblesses, leur pénitence, quelle matiere intéressante pour une nouvelle historique ! Comment est-elle échappée à tant de beaux esprits qui se mettent sur les rangs, & qui contre le précepte d'H. race, entreprennent tous les jours des sujets stériles à qui l'art ne peut donner les beautés que la nature leur offre dans celui-là ? Peut-être y réfléchiront-ils. Pour moi, je m'en tiens à leurs Lettres : c'est mon coup d'essai. Si j'ai réussi, le Lecteur en décidera. Lui demander grace, ce n'est plus la mode. Lui dire avec confiance qu'elles sont belles, & qu'il doit les admirer ; je laisse ces fanfaronnades aux auteurs petits-maitres du siecle : je n'ai qu'un mot à dire sur mon ouvrage. Je n'ai point suivi l'original latin ; les savans le trouveront mauvais : je leur dirai, sans chercher à m'excuser, qu'en 1687, M. le comte de Buffy, & en 1695, M..... ne s'y sont point assujettis, & qu'ils s'en sont bien trouvés. Les Lettres d'Héloïse & d'Abeilard ne sont guere connues que de ceux qui les ont lues dans ces auteurs. Les produire sous une autre idée, ce seroit les défigurer, & je ne sais si l'on seroit bien reçu à le faire : au reste comme ces Messieurs ont suivi leur imagination, j'ai cru pouvoir suivre la mienne. La poésie donne encore plus de liberté que la prose.

E X T R A I T

D'une Lettre écrite à M. de BEAUCHAMPS.

MONSIEUR,

*Je viens d'apprendre que madame de*** avoit obtenu de votre paresse & de votre complaisance, une chose que vous devriez avoir fait il y a longtemps. La maniere dont le public avoit reçu vos Lettres d'Héloïse & d'Abeilard, méritoit un plus prompt remercement. Vous savez combien peu je goûtois les raisons de votre silence, & combien je vous en ai fait la guerre; mais enfin vous voilà au point où je vous demandois. J'augure si bien de cette nouvelle édition, & de tout ce que vous y ajoutez, que si l'amitié souffroit les complimens, je vous en ferois d'avance sur le succès que vous en devez espérer.*





LETTRÉS
D'HÉLOÏSE

ET

D'ABEILARD.



PREMIERE LETTRE
D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

UNE lettre en mes mains l'autre jour fut remise!
J'y reconnus les traits de l'époux d'Héloïse :
Et me servant des droits que j'ai sur cet époux ,
Je crus pouvoir l'ouvrir puisqu'elle étoit de vous.
Je crus que sa lecture , apaisant mes alarmes ,
Calmeroit mes ennuis , & sécheroit mes larmes ,
Curieuse , je l'ouvre avec empressement :
Je me flatte , j'espère y trouver mon amant.
Illusion cruelle où l'amour nous entraîne !
Je veux me consoler , & j'irrite ma peine.
D'un ami malheureux soulageant les douleurs ,
Votre main à ses yeux exposoit nos malheurs :
J'y trouvai mille fois & mon nom & le vôtre

PREMIERE LETTRE D'HÉLOÏSE. 103

Et mille affreux revers entassés l'un sur l'autre.
 Chaque ligne à mon cœur porta de nouveaux coups.
 Deviez-vous me réduire à me plaindre de vous ?
 Deviez-vous, pour calmer des disgrâces légères,
 Faire un si long récit de toutes nos misères ?
 Non. Vous portez trop loin le zèle & l'amitié,
 Cruel : & l'amour seul vous trouve sans pitié.
 Quelles réflexions vinrent troubler mon âme ?
 Je sentis tout-à-coup ressusciter ma flamme.
 Ces transports, si long-tems retenus dans mon cœur,
 Plus forts que ma vertu, reprirent leur vigueur.
 Dans mes yeux agités on lisoit ma tendresse ;
 Toutes mes actions annonçoient ma foiblesse.
 Même aux pieds des autels, trop pleine de mes feux,
 De profanes soupirs se mêloient à mes vœux.
 Excusez, ô mon Dieu, le trouble qui m'accable,
 Malgré ma volonté mon cœur me rend coupable.
 Funeste souvenir de mon bonheur passé,
 L'absence, ni le temps ne t'ont point effacé ;
 Tu rappelles encore à ma triste mémoire
 Ces momens, où l'amour prenoit soin de ma gloire,
 Où le tendre Abeilard me donnoit tous ses soins,
 Où nos cœurs de nos feux étoient les seuls témoins.
 Je ne t'oublierai point, cher époux que j'adore !
 Je t'entends, je te vois, je te possède encore.
 Si pour toute la terre Abeilard n'est plus rien,
 Héloïse, en lui seul, voit son souverain bien.
 Du destin conjuré la fureur impuissante
 Ne détruira jamais l'ardeur de votre amante.
 Ce n'est pas l'homme en vous qui faisoit mon bonheur,
 L'amant, le seul amant possédoit tout mon cœur.
 Vous savez que toujours ce cœur plein d'innocence,
 Modéra de vos feux la vive impatience ;
 Et que, fuyant les noms & d'épouse & d'époux,
 Les liens de l'amour me paroïssent plus doux.
 De la soif des plaisirs Héloïse pressée,

104 PREMIERE LETTRE

N'a jamais sur les sens arrêté sa pensée ;
Et bornant tous mes vœux à la douceur d'aimer ;
Cette seule douceur eut droit de me charmer.
Hélas ! si vos malheurs m'arrachent quelques plaintes ,
C'est pour vous , non pour moi que j'en sens les atteintes ;
Votre seul intérêt me fait verser des pleurs ,
Que je refuserois à toutes mes douleurs.
Eh ! puis-je , sans frémir , voir un oncle perfide
Animer contre vous une main homicide ?
Puis-je voir , sans pleurer , vos ennemis jaloux ,
Conduits par leur fureur , s'élever contre vous ?
Obscurcir lâchement la gloire la plus pure ,
Et sans honte mêler le ciel dans leur injure ?
En vain , justifiant le sens de vos écrits ,
Vous voulûtes fléchir ces superbes esprits ,
L'innocent Abeilard succomba sous leurs trames ;
Ses ouvrages sacrés périrent par les flammes.
Lui-même , menacé d'une injuste prison ,
N'échappa , qu'en fuyant , à cette trahison.
Objet infortuné de la haine publique ,
On ne vous regardoit que comme un hérétique ;
On blâmoit à l'envi le nom de Paraclet ,
Ce nom de votre orgueil paroissoit un effet.
Monde injuste & cruel , que ta plainte est frivole !
Tu poursuis Abeilard , & son Dieu le console.
Dans le fond d'un désert ce Dieu consolateur ,
Malgré tes vains efforts rend le calme à son cœur.
De la chair & du sang esclaves mercenaires ,
Traîtres religieux , qui vous dites ses freres ,
Pour ternir sa vertu vous avez tout osé ,
De crimes & d'erreurs vous l'avez accusé ;
Et poussant à l'excès l'insolence & l'envie ,
Perfides , vous avez attenté sur sa vie ,
Le temps , qui calme tout , ne vous adoucit pas.
Vous voulez , inhumains vous voulez son trépas ,
Et peut-être qu'un jour on vous verra descendre

Au fond de son tombeau, pour y troubler sa cendre.
 Siècle injuste ! rougis de ton aveuglement,
 Et reconnois enfin le prix de mon amant ;
 Mais plutôt contre lui n'écoute que ta rage ,
 Son immortalité doit être ton ouvrage.
 Que dis-je ? Juste Dieu ! me faudra-t-il toujours
 Redouter ta fureur, & craindre pour ses jours ?
 Et devenu l'objet des plus vives alarmes ,
 Ne prononcerons-nous son nom qu'avec des larmes ?
 Entendrai-je toujours ses filles & mes sœurs ,
 Soupirer , s'attendrir , partager mes frayeurs ?
 Voyez l'état affreux où vous m'avez plongée ;
 Seule , foible , incertaine , & sans cesse affligée ,
 Que deviendrai-je , hélas ! si vous m'abandonnez ?
 Puis-je trainer sans vous mes jours infortunés ,
 Venez , cher Abeilard , soutenir ma foiblesse ;
 Mais si mon fol amour exige trop de vous ,
 Venez , ou partager , ou régler ma tendresse ;
 Du moins , cher Abeilard , du moins écrivez-nous.
 Eh , ne nous dites point que , menageant vos filles ,
 Vous n'osez de vos maux faire gémir nos grilles.
 Pourquoi nous épargner ? Epuisez tous nos pleurs ?
 Nos yeux n'en peuvent trop donner à vos malheurs.
 Ah ! si vous attendez que le ciel moins contraire
 Laisse à votre vertu défarmer sa colere ,
 Et que de votre sang , moins fiers , moins ulcérés ,
 Vos mortels ennemis ne soient plus altérés ;
 C'est inutilement attendre des miracles ,
 Le mérite toujours rencontre des obstacles.
 Ce seroit pour mon cœur le plaisir le plus doux ,
 De recevoir encore une lettre de vous.
 Ainsi lorsque Lucile écrivoit à ce sage , (1)
 Dont les écrits pour moi font d'un si grand usage ,

(1) *Séneque.*

166 PREMIERE LETTRE

Le transport le plus vif dans son ame excité,
Y rappelloit le calme & la sérénité,
Et sur lui de Lucile une lettre reçue,
Faisoit le même effet que celui de sa vue.

Un portrait de l'absence adoucit la rigueur,
Sa douce illusion passe des yeux au cœur;
Et l'amour dans ses traits renouvelle sans cesse
La maîtresse à l'amant, l'amant à la maîtresse.
De cette erreur flatteuse on aime à s'occuper,
Et sans oser se plaindre, un cœur se sent tromper;
Mais bientôt le retour détruit cette imposture;
Ce fantôme charmant, cette aimable peinture,
Quand l'objet de nos vœux vient finir nos douleurs,
N'est plus qu'un peu de toile & qu'un peu de couleurs.

Une lettre plus vive, & toujours animée,
Nous découvre le cœur de la personne aimée:
Elle parle. On y voit ses moindres mouvemens,
Ses craintes, ses desirs & ses empressemens.
Interprete éloquente, une lettre rassemble
Tout ce qu'on se diroit si l'on étoit ensemble.
Quelquefois plus hardie, elle sert mieux nos vœux,
Et l'austère pudeur n'y contraint point nos feux.

Ne nous refusons pas, dans notre état funeste,
Un plaisir innocent, & le seul qui nous reste.
Epouse d'Abeilard, vous serez mon époux,
Ce nom fera toujours mon destin le plus doux.
C'est assez qu'à mon cœur vous puissiez le paroître,
Et vous serez pour moi ce que vous voudrez être.
Oubliez vos malheurs, & j'oublierai les miens.
Que l'amour seul préside à tous nos entretiens,
Que vos lettres, sans art, & sans gêne tracées,
Soient pleines de tendresse, & non pas de pensées,
Livre vous sans contrainte à toute votre ardeur,
Laissez confusément s'exprimer votre cœur.
Ah! si vous vous taisez, je ne saurois plus vivre.
Redoutez-vous l'amour, n'osez-vous plus le suivre?

Ce Dieu, qui fut sur vous si puissant autrefois,
 Vous a-t-il fait si-tôt méconnoître ses droits?
 Et cédant, sans combattre, au pouvoir de l'absence;
 N'osoit-il vous blesser, qu'armé de ma présence?

Ne m'abandonnez pas à ce soupçon affreux;
 Rassurez une amante, & partagez ses feux.

Ce que pour un ami fit un zele sincere,
 Pour une épouse en pleurs ne pouvez-vous le faire?

Je ne condamne pas votre attendrissement;
 L'amitié peut régner dans le cœur d'un amant.

D'un zele ingénieux j'approuve l'artifice;
 Un supplice plus grand calme un moindre supplice;

Mais lorsque vous pouvez suspendre notre ennui,
 Vous devez plus encor à vos filles qu'à lui.

Ce nom respectueux demande un cœur de pere;
 Et vous devez aimer autant qu'on vous revere.

Ce nom renferme en lui vos devoirs & les leurs.

Votre cœur est le prix qui doit payer leurs cœurs.

Elles n'imitent point votre injuste silence;

Et Dieu même est témoin de leur reconnoissance.

Ce cloître, ces jardins, ce temple, ces autels,

De votre piété monumens immortels,

A nos derniers neveux portant votre mémoire,

Des horreurs de l'oubli sauveront votre gloire :

Où saura qu'animé d'un zele généreux,

Abeilard, magnanime autant que malheureux,

D'un antre de voleurs, lieu désert & sauvage,

Dévoué de tout temps au meurtre, au brigandage,

Fit un lieu d'oraison, un asyle sacré,

Où de Dieu, nuit & jour, le nom fut adoré :

On saura que, pour vous, des filles pénitentes,

Y pouffoient vers le ciel des prieres ardentes;

On saura que ce temple, & ses superbes toits,

Sont votre unique ouvrage & non celui des rois.

Mais ce qui doit encor vous flatter davantage,

On saura qu'Héloïse, & ce jeune héritage,

108 PREMIERE LETTRE

Chers objets de vos soins, vous doivent le bonheur
D'être un temple vivant, & digne du Seigneur.
Venez donc affermir nos vœux, notre clôture ;
Venez fortifier la grace, & la nature.

Héritières d'Adam, coupables comme lui,
Notre cœur a besoin de secours & d'appui :
Et nous cachons, hélas ! sexe foible & fragile,
Un trouble dévorant sous un dehors tranquille.
Tantôt enfans de haine & tantôt de l'amour,
La grace & le péché triomphent tour-à-tour.
C'est peu d'aller à Dieu, c'est peu de le connoître,
Il faut n'aimer que lui, n'avoir que lui pour maître,
Ne vivre qu'en lui seul, s'en laisser pénétrer,
S'anéantir soi-même, & lui tout consacrer :
Mais l'homme chancelant s'arrête & perd courage ;
Par le moindre plaisir le monde le rengage ;
Et le sublime effort d'un parfait dévouement,
N'est pas pour des pécheurs l'ouvrage d'un moment.
Tu peux seul, ô mon Dieu, par ta toute-puissance,
Attacher nos desirs, fixer notre inconstance,
Et des feux de ta grace, allumant notre foi,
Nous faire détester tout ce qui n'est pas toi.

Imitez, Abeillard, le zèle de l'apôtre ;
Dieu bénit son travail, il bénira le vôtre ;
Paul sauva les Gentils, vous sauverez vos sœurs ;
Que cet emploi pour vous doit avoir de douceurs !
Je fais que votre esprit, ardent, infatigable,
Ne s'est point émouffé dans un repos coupable ;
Mais vous donnez vos soins à des cœurs endurcis,
Et vous abandonnez d'innocentes brebis,
Qui, pleines de respect & d'ardeur pour leur pere,
Mettroient tout leur bonheur à vous suivre, à vous plaire.
Devez-vous prodiguer à des hommes ingrats
Des mystères sacrés qu'ils ne conçoivent pas,
Et répandre sans fruit le grain de l'évangile,
A travers des rochers, ou dans un champ stérile,

Tandis que vous pouvez, le versant parmi nous,
 Produire des moissons qui soient dignes de vous ?
 Mon cœur n'a-t-il donc plus de pouvoir sur le vôtre ?
 Dois-je pour vous toucher parler au nom d'un autre ?
 Craignez-vous de m'entendre, & de m'entretenir ;
 Du crime de Fulbert voulez-vous me punir ?
 Et me laissant errer au gré de ma foiblesse,
 Détournez-vous les yeux d'une ame péchereuse ?
 Cependant, entre nous, grace à nos ennemis,
 Grace aux vœux que j'ai faits, tout commerce est permis :
 Héloïse voilée ! Abeilard insensible !
 Quel obstacle à nos feux plus grand, plus invincible.
 Ne me fuyez donc point. Cédez à mes desirs ;
 Vous n'êtes plus à craindre, écoutez mes soupirs,
 Conduite par raison dans ce lieu solitaire,
 Faites que par vertu je commence à m'y plaire.
 Auteur de tous mes maux, venez les soulager :
 Contre vous, contre moi, venez me protéger.

D'une vive tendresse une ame possédée,
 En conserve toujours l'impétueuse idée.
 Tel qu'un feu dévorant, l'amour laisse des traits
 Dont les impressions ne s'effacent jamais.
 Vous vous ressouvenez de cette impatience
 Où me précipitoit la plus légère absence ;
 Que, passant à vous voir & les nuits & les jours,
 Je les trouvois trop prompts, & mes plaisirs trop courts.
 Quelle que fût votre ardeur, j'étois encor plus tendre.
 Qu'un billet me coûtoit pour vous le faire rendre !
 Je le suivois des yeux, & mon cœur éperdu
 Ne pouvoit se calmer qu'il ne vous fût rendu.
 Pour engager quelqu'un dans notre confiance,
 Je prodiguois les soins, l'argent, la complaisance.
 Que ne faisois-je point pour vous marquer mes feux,
 Pour m'occuper de vous, & pour vous rendre heureux ?
 Ce funeste récit vous trouble, vous étonne.
 Vous plaignez le désordre où mon cœur s'abandonne,

Ah ! ne rougissez point d'entendre les accès
D'une ardeur que pour vous j'ai portée à l'excès.
J'ai renoncé pour vous aux douceurs de la vie ;
Je me suis enfermée, & je me suis haïe.
Un amour vertueux produit seul ces efforts ;
Le plaisir fait aimer les vivans, non les morts.
Et lorsque ses attraits peuvent tout sur une ame,
Le même coup détruit son espoir & sa flamme.
Lorsque je vous perdis, je n'avois que vingt ans,
Je recevois par-tout des vœux & de l'encens.
J'avois de la beauté ; la jeunesse riante,
Répandoit sur mon teint une fraîcheur naissante :
Un naturel heureux, un esprit cultivé,
Des biens, de la naissance, un cœur grand, élevé ;
J'étois telle, en un mot, qu'il faut être pour plaire,
Et je pouvois changer sans paroître légère ;
Cependant vous savez que, fidelle à ma foi,
De votre volonté je me fis une loi,
On me vit aux autels, victime obéissante,
Consacrer ma jeunesse, & remplir votre attente.
Pourquoi, libre vous-même, eûtes-vous la rigueur
De disposer de moi ? Doutez-vous de mon cœur ?
Craigniez-vous qu'un rival, plus tendre & plus aimable,
N'allumât dans mon sein une flamme coupable ?
C'est ainsi que pensoit mon oncle furieux,
Quand il osa tramer son complot odieux ;
Il crut que, de mon sexe imitant la faiblesse,
Le vôtre étoit l'objet de toute ma tendresse.
Ton crime est inutile, oncle dénaturé ;
En vain, barbare, en vain tu l'as défiguré.
Abeilard dans mon cœur sera toujours le même,
Ce que j'aimois en lui, c'est encore ce que j'aime,
Et mon amour plus fort que ta férocité,
Me venge de ta haine & de ta cruauté.
O toi, qui de nos cœurs perces le sombre abyme ;
Et qui de la vertu fais démêler le crime ;

D'HELOÏSE A ABEILARD. III

Regardes-tu, Seigneur, d'un œil plein de courroux
 Les tendres sentimens qu'on a pour un époux ?
 Non, d'un lien si fort l'impression sacrée,
 Dans un cœur bien épris n'est jamais altérée.
 Il respecte son choix, & fait toujours aimer
 Ce qui put une fois lui plaire & l'enflammer.
 Telle est, cher Abeilard, telle est ton Héloïse,
 Fidelle aux mouvemens dont elle fut éprise ;
 Des rigueurs de la mort deux fois victorieux,
 Son amour épuré la suivra dans les cieux.
 Qu'est devenu le temps où, facile à me croire,
 Vous vous applaudissiez d'une douce victoire ?
 Où, content du plaisir de régner sur mon cœur,
 Le vôtre n'aspiroit qu'à se voir mon vainqueur ?
 Tout cédoit à l'éclat de votre renommée,
 Vous charmiez tout le monde, & j'étois seule aimée.
 L'épouse la plus sage, empressée à vous voir,
 S'arrachoit sans succès aux loix de son devoir.
 Par-tout où vous étiez on craignoit votre absence,
 Et chacun à l'envi briguoit votre présence.
 Les peuples & les grands s'écrioient en tous lieux :
 Le célèbre Abeilard s'est offert à nos yeux,
 Nous avons possédé ce trésor de sagesse !
 Heureux qui peut le voir & l'entendre sans cesse !
 Vous étiez la terreur des plus heureux époux ;
 Je ne pouvois blâmer leur sentimens jaloux :
 L'esprit vif, amusant, aussi tendre qu'aimable ;
 Qu'un rival tel que vous paroïssoit redoutable !
 Cet air noble, touchant, cette bouche, ces traits,
 Ces yeux, où de votre ame on lisoit les secrets,
 Cette simplicité facile & délicate,
 Ce doux je ne fais quoi, qui prévient & qui flatte,
 Tout annonçoit en vous un conquérant heureux,
 Et vous portiez par-tout & l'amour & ses feux.
 Galant, & peu semblable à ces sages austères
 Qu'un savoir orgueilleux rend sombres & sévères ;

Esprit universel, vous saviez à propos
Badiner finement, & dire de bons mots.
Comment louer vos vers, ces vers digne d'Ovide;
Heureux délassemens d'un travail plus solide?
Quand on fait s'exprimer avec tant de douceur,
Le langage des dieux devient celui du cœur.
Fiction délicate autant qu'ingénieuse,
Emblème de l'amour, rose mystérieuse,
Abeilard pénétra dans vos obscurités,
Et fit part à nos yeux de toutes vos beautés.
On chantera toujours ces tendres chansonnettes;
Où vous peignez si bien vos atteintes secretes;
L'amant s'en servira pour exprimer ses feux,
La maîtresse crédule en flattera ses vœux.
L'amant les chantera comme son propre ouvrage,
L'amante les prendra pour un nouvel hommage:
Ainsi l'on parlera de nous, de nos ardeurs,
Tant que le tendre amour régnera sur les cœurs.
Combien n'ai-je point vu d'amantes infidelles
Se parer d'un tribut qui n'étoit point pour elles?
Et dédaignant ailleurs un encens présenté,
D'un triomphe imposteur flatter leur vanité?
Abeilard, disoit l'une, a célébré mes charmes,
Il est venu me voir, il m'a rendu les armes.
L'autre, de vos chansons vouloit être l'objet;
Toutes sur votre cœur formoient quelque projet.
Mais se défabulant d'une espérance vaine,
Je me voyois en butte à leur jalouse haine.
Vos vers, de mes appas auteurs officieux,
Faisoient seuls, disoit-on, tout l'éclat de mes yeux.
Sans vous, sans votre esprit, Héloïse ignorée,
Eût vecu dans l'oubli dont vous l'avez tirée.
Je bravois ces discours & cet emportement.
L'amour-propre outragé s'en plaignoit vainement.
Et je m'applaudissois de me voir la maîtresse
D'un homme qui savoit me changer en déesse.

D'HÉLOÏSE A ABEILARD. 113

J'aurois même voulu , pour vous plaire toujours ,
 Etre plus belle encor que celle des Amours ;
 Et dans la douce erreur dont j'étois prévenue ,
 Etre telle à vos yeux que j'étois à ma vue.
 Ciel ! que me reste-t-il d'un état si charmant ?
 Un souvenir affreux qui fait tout mon tourment
 Mes jours , mes tristes jours se passent dans les larmes ,
 En perdant Abeilard , j'ai perdu tous mes charmes.
 Héloïse n'est plus qu'un objet de pitié.
 Calmez votre colere & votre inimitié ,
 Vous , en qui ma conquête excitoit tant d'envie ;
 Vos vœux sont satisfaits , le ciel me l'a ravie.
 O mortelle pensée ! ô regrets superflus !
Abeilard n'est qu'une ombre , *Abeilard* ne vit plus.
 Amante abandonnée , épouse malheureuse ,
 Plus mon bonheur fut grand , plus ma peine est affreuse.
 Suspendez , inhumains , votre aveugle fureur.
 Mais c'en est fait , grand Dieu ! souffres-tu tant d'horreur ?
 Que n'étois-je avec vous quand on vint vous surprendre ?
 Contre-un lâche assassin j'aurois su vous défendre.
 Aux dépens de mes jours j'aurois paré ses coups ;
 Il m'auroit immolée , ou j'aurois un époux . . .
 Ici l'amour s'irrite , & la pudeur s'offense ;
 Un sombre désespoir me réduit au silence.
 Trop sensible Héloïse , étouffe ton ardeur ;
 Abeilard t'abandonne , imite sa froideur.
 L'ingrat n'est point touché des larmes que tu verses ;
 Il craint auprès de toi de nouvelles traverses.
 Il te fuit. Il est sourd à tes gémissemens.
 Foible Héloïse , ainsi sont faits tous les amans ;
 Leur cœur quitte sans peine un bonheur qu'il possède ;
 Et contre leurs dégoûts il n'est point de remède.
 Tu devois y songer dans ce funeste jour ,
 Où ta molle vertu succomba sous l'amour.
 Tu devois y songer , quand , par ta résistance
 Tu pouvois dans ton cœur arrêter l'innocence ,

114 PREMIERE LETTRE

Que te sert à présent un reste de raison ?
 Ecarte un repentir qui n'est plus de saison.
 A ton triste penchant toute entière livrée,
 Bois encor le poison dont tu t'es enivrée ;
 Et lorsqu'un sort cruel t'arrache tes plaisirs ,
 Forme encore pour eux de coupables desirs.

Qu'ai-je dit, ô mon Dieu ! Quelle fureur m'agite ?
 Ferme, ferme l'abyme où je me précipite ;
 Fais répandre à mes yeux de salutaires pleurs ;
 Fais moi pleurer mon crime, & non pas mes malheurs.
 Quoi ! l'épouse d'un Dieu, profanant sa tendresse ,
 Conserve pour un homme une indigne foiblesse ?
 Son cœur est dévoré d'un feu sédition ;
 Et tu souffres, Seigneur, ce partage odieux ?
 Arme toi, Dieu jaloux, viens venger ton injure ;
 Consomme mon ardeur par une ardeur plus pure.
 Accorde pour t'aimer, & ma bouche & mon cœur ;
 Efface, détruis l'homme, & rends le Dieu vainqueur.

C'en est fait, Abeilard, je renonce à ma flamme ;
 Un Dieu pour y regner, te chasse de mon ame ;
 Je te change pour lui : douce infidélité !
 Tu feras mon repos & ma félicité.
 Je n'éprouverai plus ces troubles & ces craintes ;
 Ces regrets, ces langueurs, ces mortelles atteintes :
 Supplice rigoureux d'un criminel amour,
 Et dont j'ai ressenti les traits jusqu'à ce jour.
 Oui, mon ame en son Dieu toute entière abymée,
 Ne respire que lui, de lui seul est charmée,
 Tout le reste pour elle est une illusion
 Qui ne mérite plus que son aversion ;
 Jeûnes, austérités, silence, solitude,
 Pour un cœur pénitent vous n'avez rien de rude ;
 Je me soumets à tout frappe, frappe, Seigneur
 Heureuse de gémir sous ta sainte rigueur.

Vous, que scandalisa mon ardeur criminelle,
 Témoins de mes forfaits, foyez-le de mon zèle

D'HÉLOÏSE A ABEILARD. 115

Compagnes d'Héloïse, élèves d'Abeilard,
Héloïse gémit, venez y prendre part.
Vous ne la verrez plus, déshonorant sa place,
Nourrir sa folle erreur, résister à la grace:
Elle va détourner, par des torrens de pleurs,
Les maux que sa foiblesse attiroit sur ses sœurs;
Et du Dieu qu'elle sert, désarmant la vengeance,
Egaler, s'il se peut, le remords à l'offense.

Quel obstacle fatal s'oppose à cet effort !
Abeilard dans mon cœur est encor le plus fort.
Je ne suis plus à moi. Quel désordre ! quel trouble !
Mon feu se renouvelle, & ma peine redouble.
Impitoyable amour ! J'oublie en ce moment
Que je dois pour jamais oublier mon amant.
Je ne vois plus que lui ; ma vertu m'abandonne.
Je m'égare & me perds ; je pâlis, je frissonne :
N'est-il point de remède à des maux si pressans,
Et peut-on sans mourir, sentir ce que je sens ?
Que je suis malheureuse, & que je me déteste !
C'en est trop. Je finis cette lettre funeste.
Adieu ; je vais pleurer le reste de mes jours ;
Adieu, cher Abeilard, mais adieu pour toujours.

HÉLOÏSE.



R É P O N S E

D' A B E I L A R D

A H É L O Ï S E.

J' A I reçu votre lettre, & je n'ose vous dire
Dans quel état funeste elle a su me réduire :
Mon trouble me fait honte, & mon cœur abattu
Veut en vain rappeler sa mourante vertu.
Aussi foible que vous, plus criminel encore,
Je me sens consumer du feu qui vous dévore.
Eh! comment voulez-vous que je guide vos pas?
Je m'égare moi-même, & ne me connois pas.
De vos maux & des miens la trop vive peinture,
De mes desirs éteints réveille le murmure.
Déjà je commençois, oubliant mon malheur,
A ne plus regretter un frivole bonheur;
Déjà je commençois, moins rempli de vos charmes,
A trouver des douceurs à repandre des larmes :
Et la grace en mon cœur allumant son flambeau,
Effaçoit le viel homme, & formoit le nouveau.
Vous avez tout détruit. Qu'un épouse est puissante!
Eh! qui peut résister aux soupirs d'une amante?
Inutile raison, chimérique devoir!
Rien ne peut de l'amour balancer le pouvoir.
Dans un temple brisé trouves-tu des délices,
Dieu cruel? Cherche ailleurs de plus doux sacrifices :
Regne sur les vivans; qu'ils sentent tes transports.
Mais cesse de vouloir les inspirer aux morts :
Assez, & trop long-tems, soumis à ton empire,

RÉPONSE D'ABEILARD A HÉLOÏSE. 117

J'ai vécu sous tes loix, souffre que je respire.

Terrible contre-tems, où me réduisez-vous ?

N'avois-je pas du ciel épuisé le courroux ?

Falloit-il qu'une lettre écrite pour un autre,

Troublât tout à la fois mon repos & le vôtre ?

Je l'avoue, Héloïse ; attendri par ses pleurs,

Je voulus d'un ami modérer les douleurs ;

Je crus que de nos maux une fidele image

Contre son désespoir armeroit son courage ;

Et loin d'imaginer qu'un sort capricieux

Dût jamais exposer cette lettre à vos yeux,

Mon cœur, à sa pitié s'y livrant sans contrainte,

Lui peignoit les rigueurs dont je ressens l'atteinte ;

Afin que comparant mes malheurs & les siens,

Il oubliât ses maux, & déplorât les miens.

Ainsi, de nos desseins confondant la prudence,

Dieu juste, tu détruis notre aveugle espérance !

Et ta main, où tu veux nous trainant malgré nous,

Accomplit tes arrêts, & signale tes coups :

Tu rebutes un cœur profané par le crime,

D'une flamme insensée odieuse victime.

Heureux, je te fuyois, & sans te consulter,

Malheureux, dans tes bras j'ai couru me jeter.

Plein de mon désespoir & de mon infortune,

Je ne te consacrais qu'une vie importune.

Privé de mes plaisirs, mortel présomptueux,

Je couvrois ma douleur d'un dehors vertueux.

Et quand je paroissais te faire un sacrifice,

Je me vengeois du monde & de son injustice.

Caché dans un désert, je nourris le poison

Dont le charme imposteur offusque ma raison.

Insensé que je suis, je m'avengle moi-même,

Je crois n'aimer que Dieu, c'est vous seule que j'aime ;

Que n'ai-je point tenté pour dérober mon cœur

Aux attrait dangereux d'un penchant trop flatteur ?

J'ai cherché loin de vous une retraite obscure ;

118 RÉPONSE D'ABEILARD

Mes soupirs & mes pleurs y font ma nourriture ;
 Pâle, défiguré, le sein meurtri de coups ,
 Je m'arme contre moi pour m'armer contre vous ,
 Privé de la lumière, enterré sous la cendre ,
 Au fond de mon tombeau vous vous faites entendre ,
 Je vous trouve par-tout. Attachée à mes pas ,
 Votre image me suit avec tous vos appas .
 Quelquefois je succombe aux transports qui m'agitent .
 Sur les bords de la mer mes pas se précipitent .
 Mon cœur à cet objet reprend de nouveaux feux ;
 Hélas ! tout renouvelle un amour malheureux ,
 Si les vents apaisés, d'une légère haleine
 Applanissent les flots de la liquide plaine ,
 Ce calme m'attendrir, & retrace à mon cœur
 De nos premiers destins le calme & la douceur .
 Ma peine se dissipe, & ma gloire passée
 Vient dans tout son éclat s'offrir à ma pensée ,
 Je vois ces jours heureux, où par mille plaisirs
 Le complaisant amour prévenoit nos desirs :
 Je vois encor vos yeux pleins de trouble & de flamme ,
 S'attacher sur les miens, pénétrer dans mon ame ,
 J'entens de nos soupirs le murmure confus . .
 Douce tranquillité, déjà vous n'êtes plus .
 La mer gronde, la vague écumante, irritée ,
 Par le fier aquilon jusqu'au ciel est portée .
 Le matelot pâlit, le pilote étonné
 Des horreurs de la mort chancelle environné ;
 Et tantôt aux enfers, & tantôt sur la nue ,
 Le vaisseau fracassé dispaçoit à ma vue .
 Alors contre les flots faisant un vain effort ,
 Je vois des malheureux dévoués à la mort ;
 Par l'onde revomir leurs corps sur le rivage ,
 Du féroce Neptune assouvissent la rage .
 A ce spectacle affreux mon esprit est troublé ;
 Mon desespoir s'irrite, & j'en suis accablé .
 Votre oncle, mes rivaux, ma disgrâce mortelle ,
 Tout porte dans mon cœur une rage cruelle ,

Et mes feux irrités s'échappant malgré moi,
Mes plaintes & mes cris remplissent tout d'effroi ;
Aux plus noires fureurs ma fureur m'autorise ;
A tout ce que je vois, je demande Héloïse :
Je pleure, je m'agite, & jamais à mes maux
Le tranquille sommeil n'apporte de repos :
En vain pour les calmer j'ai recours à l'étude ;
L'étude ajoute encor à mon inquiétude.

Ces hommes pénitens confiés à ma foi,
Se troublent à ma vue, & tremblent devant moi.
Rigide, impérieux, sombre, austère, farouche,
Le fiel & l'amertume exhalent de ma bouche.
Je m'anime contr'eux d'un zèle plein d'aigreur ;
Une faute légère allume ma fureur ;
Et loin de soulager leurs dégoûts & leurs peines,
Ma rigueur inflexible appesantit leurs chaînes.
Ainsi par son orgueil follement entraîné,
Aux plus honteux excès l'homme est abandonné.
Il profane l'esprit qu'il reçut en parrage,
Et des plus beaux talens il pervertit l'usage ;
Il fait de la nature expliquer les secrets ;
Il va même de Dieu pénétrer les décrets :
Rien n'échappe à sa vue, & lui-même il s'ignore ;
Il est sa propre idole, & c'est lui qu'il adore.
Son délire lui plaît, & par l'erreur conduit,
Il aime à cultiver tout ce qui le séduit.

Du desir de savoir épris dès mon enfance,
Je préfèrai l'étude aux droits de ma naissance ;
Je quittai tout pour elle. Entouré d'auditeurs,
Bientôt de toutes parts j'eus des admirateurs.
Ce succès me flatta : je commentai les peres ;
Je m'élevai plus haut, j'éclaircis les mystères.
Aigris par mon mérite, & par lui confondus,
Devant moi pâlissoient mes rivaux éperdus.
Tant de gloire, Seigneur, étoit ton seul ouvrage ;
Je devois à toi seul en rapporter l'hommage ;

120 RÉPONSE D'ABEILARD

M'abaïffer à tes yeux, & régler mes projets
 Sur ma propre foiblesse, & non sur tes bienfaits.
 Où n'ai-je point porté l'imprudence & le crime
 Un abyme toujours entraîne un autre abyme.
 Occupé de plaisirs, & du monde entêté,
 J'abandonnai mon cœur à sa malignité.
 J'oubliai mon néant, je t'oubliai toi-même
 Et j'osai, faux docteur, enseigner le blasphème.
 Abandon rigoureux, plein d'horreur & d'effroi,
 Mais digne de tous ceux qui s'éloignent de toi.

Et vous qui me nommez votre époux, votre maître,
 Chère Héloïse, hélas ! méritois-je de l'être ?
 Je vous montrais le crime ; & lâche séducteur,
 D'un profane savoir j'infectai votre cœur.
 De vos charmes naissans je ne pus me défendre ;
 Pour ne vous point aimer, j'avois un cœur trop tendre.
 C'étoit peu : je voulus vous inspirer mes feux ;
 Je réussis trop bien, vous comblâtes mes vœux.
 Blessés des mêmes traits, & charmés l'un de l'autre,
 Vous faisiez mon bonheur & je faisois le vôtre ;
 Et votre oncle lui-même, entrant dans nos projets,
 Sembloit faciliter nos entretiens secrets.
 Bientôt il m'en punir. Heureux, si ma disgrâce,
 De mes sens dans mon cœur eût fait passer la glace ;
 Et si de la vertu n'écourant que la voix,
 J'expiois mes horreurs dans le sein de la croix.
 Foibles sans son secours, nous pouvons tout par elle ;
 Elle seule fait naître, & soutient notre zèle.
 Levons-nous, Héloïse ; & d'un pas assuré
 Marchons avec les saints sous ce fardeau sacré.
 Il en est temps encore, & Dieu, comme un bon pere,
 Nous tend, pour nous conduire, une main salutaire ;
 Mais ne différans point, nous n'avons qu'un moment.
 Ce Dieu va nous livrer à notre aveuglement.
 Le tonnerre déjà gronde sur notre tête,
 Et pour nous écraser sa foudre est toute prête.

Gardons

Gardons-nous de tomber sous ses puissantes mains ;
Pour nous en arracher nos efforts seroient vains,
Notre cœur obstiné dans son impénitence ,
Va d'erreur en erreur , & d'offense en offense.
Nous nous traçons par-tout un chemin pour pécher ;
Rebelles endurcis , rien ne peut nous toucher.
La grace n'a pour nous que de sombres lumieres ;
Nos vœux les plus sacrés sont de foibles barrières.
Nous reprenons nos droits , nous disposons de nous ;
Vous parlez en amante , & je parle en époux.
Vous soupirez pour moi ; vous osez me le dire ;
Je soupire pour vous ; & j'ose vous l'écrire.
Quel monstre ! quelle horreur ! Que diront nos neveux ?
Qu'ils ignorent plutôt nos sacrilèges feux :
Qu'un éternel oubli les couvre & les efface :
Noyons-en dans nos pleurs jusqu'à la moindre trace.
Soumise à vos devoirs , ne pensez plus à moi ,
La raison , votre état , tout vous en fait la loi :
Du salut de vos sœurs responsable & chargée ,
A les mener à Dieu vous êtes engagée ;
Vous leur devez des soins , du zèle , de l'amour :
A toutes les vertus formez-les tour-à-tour :
Faites les travailler , prier , jeûner , se taire ,
Et vous-même , Héloïse , apprenez à le faire.
Des épouses d'un Dieu soyez la bonne odeur ;
Eclairiez leur esprit , réchauffez leur ardeur.
Contre leurs ennemis cachez-les sous vos ailes
Devenez , s'il le faut , anathème pour elles.
Ainsi , de l'Eternel apaisant le courroux ,
Son esprit descendra sur vos sœurs & sur vous.
Et d'un coupable amour saintement détrompée ,
De lui seul désormais vous serez occupée.
Vous goûterez alors les douceurs , les attraits
Que versent dans un cœur l'innocence & la paix.
Oh ! qu'il me seroit doux qu'à la grace fidelle ,
Des cœurs régénérés vous fussiez le modele ;

122 RÉPONSE D'ABEILARD

Et que de mes erreurs oubliant les excès,
 Le ciel à mes soupirs accordât ce succès !
 Je ne vous verrois plus incertaine , inconstante ,
 Entre le monde & Dieu partagée & flottante ,
 Vivre encore pour moi quand je suis mort pour vous ,
 Et regretter des biens qui ne sont plus à nous.
 Moi-même, dégagé d'un penchant qui vous blesse ,
 Je ne vous ferois plus rougir de ma foiblesse ;
 Un feu pur & sacré succédant à nos feux ,
 L'amour qui nous perdit, nous sauveroit tous deux.
 Mais hélas ! pour atteindre au bonheur où j'aspire ,
 Il faut nous oublier. Pouvez-vous y souscrire ?
 Et le puis-je moi-même ? En vain par des discours
 Je veux de notre ardeur interrompre le cours.
 Plus vive que jamais, elle occupe votre ame ,
 Plus vive que jamais, je sens qu'elle m'enflâme ,
 C'est trop feindre. Mon cœur n'est rempli que de vous ,
 Sans cesser d'être amant , j'ai cessé d'être époux.
 Je vous aime , & voudrois vous aimer davantage.
 Que le ciel irrité punisse cet outrage ;
 Qu'il exerce sur moi ses justes châtimens.
 Il peut m'ôter la vie, & non mes sentimens.
 Oublier Héloïse ! Ah ! que plutôt la foudre
 Aux yeux de l'univers mette Abeilard en poudre !
 Que peuvent contre moi ton crime & ta noirceur ,
 Oncle injuste ? As-tu cru détruire mon ardeur ?
 Tu devois tout d'un coup me priver de la vie ;
 Tu m'as laissé mon cœur : ta fureur est trahie.
 Mais que dis-je, insensé ? tes vœux sont satisfaits ,
 Ma mort n'eût point rempli tes barbares souhaits.
 Tu voulois à loisir te baigner dans mes larmes ,
 Et voir de jour en jour augmenter mes allarmes.
 Ingénieux bourreau , tu savois qu'un amant
 Privé de ce qu'il aime , expire à tout moment.
 Tu triomphes , perfide ; en proie à ma tristesse ,
 Je ne puis arracher mon ame à sa tendresse ,

Mon amour & mes maux s'irritent tour-à-tour ;
Et de mes maux , hélas ! le plus grand , c'est l'amour.
Mais où vais-je ? Et pourquoi moi-même aigrir ma peine ?
Pourquoi me rappeler mon amour & sa haine ?
Ministre des autels , pourquoi dans ce récit
Ecartai-je de Dieu mon cœur & mon esprit ?
A lui seul attaché , j'ai dû vous laisser croire
Que sur vous , que sur moi j'ai gagné la victoire.
Qu'avons-nous de commun ? Nos liens sont finis.
Pouvons-nous l'un à l'autre être encor réunis ?
Parlez ; qu'espérez-vous des souhaits que vous faites ;
Songez-vous qui je suis ? Songez-vous qui vous êtes ;
Voulez-vous qu'oubliant mon devoir , mon honneur ,
J'aile encore à vos pieds porter ma folle ardeur ?
Ne frémissiez-vous point d'un dessein si terrible ?
Nous nous retrouverions , vous foible , moi sensible.
Ah ! si l'amour plus fort que mon éloignement ;
Fait sentir à mon cœur un si cruel tourment ,
Pourrois-je près de vous soustraire à sa puissance
Ce cœur qui ne sauroit le vaincre par l'absence ?
C'est trop entretenir notre commune erreur ,
Nés pour aimer , aimons ; mais aimons le Seigneur :
Il veut être l'objet de l'amour le plus tendre ;
Il demande nos cœurs. Cessons de nous défendre :
Il les mérite seul. Nous le savons. Hélas !
Malheureux , pourquoi donc ne les donnons-nous pas ?
Quelle excuse apporter à notre extravagance ?
Et que lui dirons-nous au jour de sa vengeance ?
Après tout , vous devez me craindre , & me haïr ,
Et , si je vous cherchois , m'éviter & me fuir.
Ne me demandez point par quelle destinée
Dans un cloître avant moi vous fûtes confinée.
Que vous dire ? J'étois malheureux & jaloux ,
Et je voulois que Dieu me répondit de vous :
Qu'un motif si bizarre , & si plein d'injustice ,
Vous fasse de mes feux connoître le caprice.

124 RÉPONSE D'ABEILARD.

Et si vous ne pouvez vous guérir par raison,
 Employez le dépit à votre guérison.
 Mais que peut le dépit, où ne peut rien la grace ?
 Si vous ne sentez point son attrait efficace,
 En vain je vous exhorte ; & mes vœux impuissans
 Ne pourront élever votre esprit sur vos sens.
 Seigneur, qui la formas si parfaite & si belle,
 Ne voulois-tu qu'en faire une fille rebelle ?
 Ah ! si pour t'appaiser il ne faut que mourir,
 Abeilard à la mort vient lui-même s'offrir.

Il est temps de finir ; adieu, chere Héloïse ;
 Tâchez de soutenir votre sainte entreprise ;
 Priez pour votre époux ; il va de son côté,
 Du ciel sur son épouse implorer la bonté.
 Ne me recrivez plus. Que cette déférence
 Me marque votre zele, & votre obéissance.

Adieu ; quand du trépas j'aurai senti les coups,
 Je ferai transporter mon corps auprès de vous.
 Chérissez ce dépôt : quand vous mourrez vous même,
 Venez dans le tombeau d'un époux qui vous aime.
 Nous ne nous craindrons plus. Victimes de la mort,
 L'amour fera sur nous un inutile effort.
 J'en ferai plus célèbre ; & vos cendres glacées
 Pourront auprès de moi sans crime être placées.

ABEILARD.





SECONDE LETTRE
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD.

QUEL nouveau coup de foudre ! & que viens-je
d'entendre ?

Je ne vous verrai plus ! Vous pouvez me l'apprendre ;
Cruel ! Vous m'ôtez tout , & c'est pour votre cœur
Un barbare plaisir de combler ma douleur.
N'étoit-ce pas assez , qu'aux pleurs abandonnée ,
A vivre loin de vous je fusse condamnée ?
Que , plaintive , mourante , en proie à mes desirs ;
Ce cloître nuit & jour entendit mes soupirs ?
N'étoit-ce pas assez , qu'à la fleur de mon âge
Vous m'eussiez imposé le plus rude esclavage ?
Pourquoi d'un doux espoir m'envier les douceurs ;
Et verser sur mes jours de nouvelles noirceurs ?
Croyez-vous donc , ingrat , que ma foible constance
Résiste encor long-temps à votre indifférence ?
Et que de vos raisons le frivole secours ,
De mes vives douleurs puisse arrêter le cours ?
Non. Votre changement ne peut rien sur mon ame ;
Plus vous êtes de glace , & plus mon cœur s'enflâme.
Mais enfin , mon amour devient un désespoir ;
C'en est fait , & je veux , ou mourir , ou vous voir.
Que fais-je dans ces lieux ? Malheureuse & coupable ,
J'aigris d'un Dieu vengeur le courroux redoutable.

126 SECONDE LETTRE

J'amasse des trésors de crimes & d'horreurs ;
 Chaque jour , chaque instant ajoute à mes fureurs ,
 Je ne suis plus , hélas ! cette épouse facile ,
 Qui baïssoit sous le joug une tête docile ;
 Victime de mes feux , je cede à leurs transports ,
 Et ne conserve plus d'inutiles dehors .
 C'est trop jouer le ciel sous un masque hypocrite ;
 Si mon cœur est à vous , tout le reste l'irrite .
 Dussai-je vous offrir un objet odieux ,
 Rien ne peut m'empêcher de paroître à vos yeux :
 Vous ne me fuirez point . Au secours de mes charmes ,
 Au secours de mes feux , j'appellerai mes larmes ;
 Mes soupirs , mes sanglots fléchiront votre cœur ;
 Vous me regarderez avec moins de rigueur ;
 Et loin de condamner l'excès où je me livre ,
 Peut être que sans moi vous ne voudrez plus vivre .
 Vous songerez qu'unis par des nœuds éternels ,
 Nos vœux précipités sont des vœux criminels :
 Que l'hymen a des droits sacrés , inviolables ;
 Que vouloir les briser , c'est nous rendre coupables .
 Je ne demande pas que , sensible à mes vœux ,
 Votre cœur s'attendrisse & rallume ses feux ;
 Et que , pour dissiper la douleur qui me presse ,
 Vous confondiez en moi l'épouse & la maîtresse .
 Je ne veux que vous voir & que vous obéir ,
 Et vous forcer au moins à ne me pas haïr .
 Mais , cruel , vous craignez jusques à ma présence :
 Pour un cœur inconstant l'amour est une offense .
 Et ce qui nous reproche un crime , n'est pour nous
 Qu'un objet de chagrin , qu'un objet de courroux .
 Pourrois-tu soutenir une amante éperdue ?
 Non : ses pleurs , son amour , tout blesseroit ta vue .
 Ah ! tu consultes moins , pour m'éloigner de toi ,
 La vertu , que ton cœur & ton manque de foi .
 Ce n'étoit pas ainsi , qu'aidant à ma foiblesse ,
 Tu savois , pour me perdre , allumer ma tendresse .

Rappelle-toi, cruel, ces sermens enflammés,
 Ces transports si touchans & si bien exprimés,
 Avant me disois-tu, que je sois infidèle,
 On verra sans époux vivre la tourterelle;
 Le tendre rossignol, cessant d'être amoureux,
 Ne s'occupera plus de ses chants douloureux,
 On verra le zéphir cesser d'être volage;
 Les fleuves sur les monts s'entr'ouvrir un passage;
 Le soleil obscurci nous refuser le jour,
 Et tout périr, enfin, plutôt que mon amour.

Ainsi, pour me tromper, tu chassois de mon ame
 Tout ce qui s'opposoit au succès de ta flamme.
 Mais qu'il t'en coûta, eu! De concert avec toi,
 Mon cœur, mon lâche cœur s'éleva contre moi,
 Te peignit à mes yeux tendre, empressé, sincère,
 Tu parlas & tu plus dès que tu voulus plaire;
 Ou tel fut de l'amour le funeste pouvoir,
 Que tu me plus peut-être avant de le vouloir.
 Peut-être une rivale, objet de ta tendresse,
 Te voilà quelque temps ma naissante foiblesse,
 Et tes distractions, ton trouble, ta langueur,
 Paroissoient près de moi pour un autre vainqueur,
 Et quand tu t'aperçus de mon extravagance,
 Tu ne la partageas que par reconnoissance.
 Non, cruel, non jamais tu ne fus bien aimer;
 Tu n'étois que sensible au plaisir de charmer.
 J'offris à tes desirs un triomphe agréable;
 J'aimois. C'en fut assez pour te paroître aimable;
 Et pourquoi, pouvant plaire à mille autres objets,
 Vins-tu troubler mon cœur, en arracher la paix?
 D'un oncle prévenu trahir la confiance?
 Aux dépens de toi-même exciter sa vengeance?
 Abuser lâchement de ma crédulité,
 Et nous sacrifier tous deux par vanité?
 Talens pernecieux! esprit que je déteste!
 Présens que m'avoit fait la colere céleste;

128 S E C O N D E L E T T R E

C'est par vous que l'amour, séduisant ma raison ;
 Répandit dans mes sens son funeste poison.
 Vain desir de savoir ! dangereuses lectures !
 Mon cœur ne s'est rempli que de vos impostures ;
 J'en perdis l'innocence ; & bientôt ma pudeur
 Fit place aux noirs transports d'une coupable ardeur.
 Digne fruit de tes soins & de ton imprudence !
 Trop aveugle Fulbert ! rends-moi mon ignorance.
 Chasse loin de ta niece un docteur empesté,
 Qui va dresser un piège à sa simplicité.
 Tu le crois occupé du dessein de m'instruire ;
 Philosophe amoureux, il songe à me séduire.
 Que dis-je ? sa foiblesse a passé dans mon cœur ;
 Ce maître est mon amant, ce maître est mon vainqueur.
 Mais je ne dois, hélas ! m'en prendre qu'à moi-même.
 Vains regrets ! vain dépit ! Tout plait dans ce qu'on aime.
 Séduit par une ardeur pour lui pleine d'appas,
 Un cœur tendre se livre, & ne raisonne pas.
 Le devoir veut en vain le tirer de sa chaîne ;
 Le séducteur amour le fascine & l'entraîne ;
 Tranquille dans ses fers, & charmé sous ses loix,
 Ce cœur infortuné s'applaudit de son choix ;
 Insensible à ses maux, il en craint le remède,
 Et nourrit avec soin l'erreur qui le possède.
 A ce triste portrait, connoissez, cher époux,
 Quels sont les sentimens qu'Héloïse a pour vous.
 J'aime à voir s'augmenter le feu qui me dévore ;
 Je devrois vous haïr, hélas ! je vous adore.
 Je ferme à la raison mon oreille & mon cœur,
 Et je chéris en vous jusqu'à votre rigueur.
 Ne m'aimez plus. Soyez insensible, infidèle ;
 Imposez-moi le joug d'une absence éternelle ;
 Condamnez mes transports ; réduisez mon amour
 A se vaincre, ou du moins à se cacher au jour.
 Si ce n'est pas assez, défendez-moi d'écrire ;
 J'obéis ; mais souffrez qu'en secret je soupire.

Laissez-moi, par pitié, mes craintes, mes douleurs ;
 Laissez-moi vous donner des soupirs & des pleurs.
 Vous n'y consentez pas. Votre austere sagesse
 Veut moins dissimuler, qu'étouffer ma tendresse.
 Je dois vous oublier sans feinte, sans détour,
 Vous fermer dans mon cœur le plus foible retour ;
 Imiter votre exemple ; & du ciel pénétrée,
 Remplir les saints devoirs où je suis consacrée ;
 Immoler mon penchant à de plus nobles feux,
 Et faire de Dieu seul l'objet de tous mes vœux.
 Je dois n'aimer que lui, ne songer qu'à lui plaire ;
 Par mes gémissemens désarmer sa colere :
 Foible Héloïse ! en vain je sens que je le dois ;
 Mes coupables desirs s'échappent malgré moi.
 La raison veut régner, & parle en souveraine !
 La foiblesse résiste, & triomphe sans peine :
 Toujours livrée au trouble, aux regrets, au dépit,
 Cent fois en un moment mon cœur se contredit.
 Je veux, je ne veux pas ; j'hésite, je chancelle ;
 Quand la grace m'attire, Abeilard me rappelle.
 Et toujours plus puissant, après de vains efforts,
 C'est le funeste amour qui cause mes transports.
 Soupirs impétueux, cessez de vous contraindre :
 Eclatez, mes fureurs, je n'ai plus rien à craindre.
 L'ingrat qui vous fait naître a cessé de m'aimer :
 Il me fuit ; il me craint mais puis-je l'en blâmer ?
 Oui, cruel, ta vertu me confond & m'accable.
 Coupable, je voudrois que tu fusses coupable.
 Quoi ! tu m'auras perdue, & je pourrai te voir
 Triompher de ma peine & de mon désespoir ?
 Tranquille, t'applaudir de ton indifférence,
 Et peut-être insulter à ma folle constance ?
 Je ne serai pas seule en butte à tant de maux :
 Je prétends à mon tour détruire ton repos,
 Te faire partager le trouble de mon ame,
 Et toutes les horreurs d'une fatale flâme.

130 SECONDE LETTRE

Ne crois plus m'adoucir : le sort en est jetté ;
 Je ne puis trop punir ton infidélité.
 Que n'est-il des tourmens pour venger mon injure ;
 Qui puissent égaler ma peine & ton parjure !
 J'épuiserois sur toi tout ce qu'ils ont d'affreux
 Foibles emportemens d'un amour malheureux ,
 Que vous me servez mal ! Ma fureur désarmée
 Respecte encor l'ingrat dont mon ame est charmée.
 Mon courroux contre lui ne m'offre aucun secours ,
 Et ce n'est plus qu'aux pleurs qu'Héloïse a recours.

Vivez , cher Abeilard , sans alarmes , sans craintes ,
 Et bravez de l'amour les frivoles atteintes.
 Goûtez d'un saint repos l'éternelle douceur :
 Maître de vos desirs , réglez sur votre cœur.
 Du Dieu que vous servez soutenez la querelle ;
 Signalez pour son nom l'ardeur de votre zèle :
 Formez-lui des élus , qui , se réglant sur vous ,
 Mettent dans son amour le bonheur le plus doux.
 Si mon salut vous touche , & si je vous suis chère ,
 Achevez d'affermir la raison qui m'éclaire.
 Je sens que la vertu veut reprendre ses droits :
 Aidez une ame foible à pratiquer ses loix :
 De ses égaremens mon esprit se dégage ;
 Mais votre idée encor affoiblit mon courage.

Divin attrait des cœurs ! charme victorieux !
 Grace adorable ! enfin tu dessilles mes yeux :
 Tu verses dans mon sein la force & la lumière :
 A l'amour de mon Dieu tu me rends toute entière.
 Tu me fais retrouver l'innocence & la paix :
 Tu captives mes sens , & remplis mes souhaits.
 Seigneur , c'est ta bonté , c'est ta main secourable
 Qui ferme sous mes pas cet abîme effroyable ;
 Sans toi je m'y plongeais ; déjà même l'erreur
 A l'endurcissement avoit livré mon cœur.
 J'étois sourde à ta voix ; & bravant ta colere ,
 J'étouffois du remords le trouble salutaire.

D'HÉLOÏSE A ABEILARD. 131

Mon aveugle fureur m'occupoit nuit & jour,
Et je ne connoissois d'autre dieu que l'Amour.
Mais qui peut avec toi balancer la victoire ?
Nos forfaits les plus grands font éclater ta gloire ;
Et le cœur le plus dur, quand tu veux l'attendrir,
A tes impressions lui-même vient s'offrir.

HÉLOÏSE.

Fin du Tome Premier.

186 T. LVII DECADIS TERTIA

De Bel. PUN. SECUN. LIB. VII. 183

T A B L E D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce premier Volume.

P RÉFACÉ HISTORIQUE ,	<i>Page</i> iij.
La vie , les Amours d'Abeilard & d'Héloïse ,	1
Epitaphes d'Abeilard ,	31
----- d'Héloïse ,	38
Lettre d'Abeilard à Philinte son ami ,	41
Remarque de l'Editeur ,	46
Lettres véritables d'Héloïse à Abeilard , avec les réponses d'Abeilard à Héloïse , traduites librement d'après les Lettres originales lati- nes , par M. le comte de Buffi Rabutin , précédées d'un Avis ,	47
Première Lettre d'Héloïse à Abeilard ,	49
Réponse d'Abeilard à Héloïse ,	59
Seconde Lettre d'Héloïse à Abeilard ,	66
Lettre d'Abeilard à Héloïse , pour servir de ré- ponse à la précédente ,	80
Troisième Lettre d'Héloïse à Abeilard ,	86
Les Lettres d'Héloïse & d'Abeilard , mises en vers par M. de Beauchamps , d'après l'excel- lente traduction des Lettres d'Héloïse & d'A- beilard , de M. le Comte de Buffi Rabutin ,	98
Extrait de la Préface de l'Auteur ,	100
Première Lettre d'Héloïse à Abeilard ,	102
Réponse d'Abeilard à Héloïse ,	116
Seconde Lettre d'Héloïse à Abeilard ,	125

Fin de la Table du premier Volume.